



Festival de Marseille

14 juin →
6 juillet
2024

Danse + performances musique films



Extraits de la revue de presse
au 12 juillet 2024

La Marseillaise (19 avril 2024)

Les corps entrent en lutte au Festival de Marseille _____ *p.1*

La Provence (19 avril 2024)

Emanuel Gat : « Kanye West, c'est le Beethoven d'aujourd'hui ! » _____ *p.3*

La Provence (19 avril 2024)

Festival de Marseille : un tour du monde en 31 spectacles _____ *p.4*

Le Courrier de l'Atlas (mai 2024)

La dabké retombe sur ses pieds _____ *p.5*

Snobinart (mai-juin 2024)

Spectacle vivant : quelques rendez-vous incontournables _____ *p.8*

L'Œil d'Olivier (17 mai 2024)

ATDK et Radouan Mriziga mettent sens dessus-dessous « Les Quatre Saisons » de Vivaldi _____ *p.9*

La Marseillaise (23 mai 2024)

La culture, autodéfense pour résister à l'extrême droite _____ *p.13*

La Terrasse (26 mai 2024)

Le Festival de Marseille met le feu à la cité phocéenne _____ *p.14*

Libération (28 mai 2024)

Supplément Festival _____ *p.15*

Nouvelle Vague (juin 2024)

Festival de Marseille _____ *p.17*

VSD (juin 2024)

Guide des festivals 2024 _____ *p.18*

Transfuge (juin-juillet 2024)

L'épreuve des Saisons _____ *p.20*

RFI (1 juin 2024)

Culture africaine : les rendez-vous en juin 2024 _____ p.21

Danser Canal Historique (3 juin 2024)

Au Festival de Marseille, poids lourds et découvertes _____ p.24

Les Inrocks (5 juin 2024)

La 29^e édition du Festival de Marseille mettra la ville en mouvement _____ p.30

La Terrasse (juin-juillet 2024)

Festival de Marseille _____ p.33

Télérama (6 juin 2024)

Festivals d'été 2024 : nos dix choix théâtre, danse, cirque et arts de la rue _____ p.34

Radio Grenouille (7 juin 2024)

Entretien avec Marie Didier _____ p.36

Les Échos (7 juin 2024)

Nos nuits d'été 2024 _____ p.37

La Provence (8 juin 2024)

Le Festival de Marseille ouvre un atelier de danse pour tous _____ p.39

France 3 Régions (11 juin 2024)

Festival de Marseille : 5 choses à savoir sur la 29^e édition, du 14 juin au 6 juillet _____ p.40

AFP (12 juin 2024)

Au Festival de Marseille, repenser la violence du monde par la danse _____ p.48

Made in Marseille (12 juin 2024)

Avec le Festival de Marseille, un vent de liberté souffle sur 18 lieux de la cité phocéenne p.50

Ventilo (12 juin 2024)

La cité radieuse _____ p.60

Ici par France Bleu et France 3 (12 juin 2024)

Les 5 événements à ne pas rater ce week-end en Provence, les 15 et 16 juin 2024 _____ p.61

Zébuline (12 juin 2024)

Fêtes, combats et fiertés _____ p.62

Handicap.fr (13 juin 2024)

Marseille : un festival accessible pour repenser la violence _____ p.63

Culturebox (13 juin 2024)

Présentation du Festival de Marseille _____ p.65

RFI (13 juin 2024)

Présentation du Festival de Marseille _____ p.66

Le Monde (13 juin 2024)

Alfred Hinkel et John Linden, duo de danseurs activistes _____ p.67

Le Monde (14 juin 2024)

En Afrique du Sud, Robyn Orlin fait danser la jeunesse _____ p.69

La Marseillaise (14 juin 2024)

Le Festival de Marseille jette l'ancre pour trois semaines _____ p.72

La Provence (14 juin 2024)

Orlin célèbre la beauté éclose dans les townships, la chorégraphe sud-africaine ouvre la manifestation demain et dimanche à La Criée _____ p.73

Madame Figaro (14 juin 2024)

La semaine culture de Madame Figaro _____ p.74

La lettre du spectacle (14 juin 2024)

Un oratorio dans les Calanques _____ p.76

Cultnews (14 juin 2024)

Marie Didier : « Il n'y a pas plus réel que le spectacle vivant » _____ p.77

Télérama (15 juin 2024)

Festival de Marseille _____ p.80

Le Monde (15 juin 2024)

Les meilleurs festivals de l'été 2024 : la sélection du « Monde » _____ p.81

Radio Grenouille (15 juin 2024)

Entretien avec Robyn Orlin _____ p.83

France Inter (15 juin 2024)

« Freedom Sonata » par le chorégraphe Emanuel Gat _____ p.84

La Provence (15 juin 2024)

La danse de Robyn Orlin, une fleur éclore dans un township _____ p.85

L'Œil d'Olivier (16 juin 2024)

Robyn Orlin : une danse explosive et colorée en réponse à toutes les barbaries _____ p.86

L'Humanité (17 juin 2024)

La chorégraphe Robyn Orlin, droit sur Le Cap-Nord _____ p.90

Sceneweb (17 juin 2024)

Génération des enchanté.e.x.s _____ p.92

La Provence (18 juin 2024)

Festival de Marseille : « Kanye West, c'est le Beethoven d'aujourd'hui ! », pour le chorégraphe Emanuel Gat _____ p.95

Made in Marseille (18 juin 2024)

« Corps accords » avec Maryam Kaba au Ballet national de Marseille _____ p.97

Artschipels (19 juin 2024)

Marseille : un festival haut en couleurs du 14 juin au 6 juillet _____ p.103

Radio Grenouille (19 juin 2024)

Entretien avec Maryam Kaba et Marie Kock _____ p.109

Radio France (20 juin 2024)

Sur l'île du Frioul, des airs d'opéra se mêlent à la houle _____ p.110

L'Œil d'Olivier (20 juin 2024)

Benjamin Dupé, un opéra au bord de l'eau _____ p.113

L'Œil d'Olivier (21 juin 2024)

Diana Niepce : « La présence des corps non-normatifs dans les arts est nécessaire » _____ p.117

L'Œil d'Olivier (21 juin 2024)

Anda, Diana : Requiem pour un corps paralysé _____ p.120

Marsactu (21 juin 2024)

Festival de Marseille _____ p.122

L'Œil d'Olivier (21 juin 2024)

« Freedom Sonata », Emanuel Gat en blanc et noir _____ p.124

Le Monde (22 juin 2024)

Les Festivals Théâtre Danse / Cirque _____ p.128

L'Œil d'Olivier (22 juin 2024)

« (f)riou(l), un opéra maritime » sans eau mais avec philosophie _____ p.130

ResMusica (22 juin 2024)

Emanuel Gat électrise le Vieux Port de Marseille _____ p.131

AFP (23 juin 2024)

À Marseille, une « Joie UltraLucide » qui porte « la parole de toutes les femmes » _____ p.133

France Inter (23 juin 2024)

« (f)riou(l), un opéra maritime » par Benjamin Dupé _____ p.135

Danser Canal Historique (23 juin 2024)

« Freedom Sonata » d'Emanuel Gat _____ p.137

Ôlyrix (24 juin 2024)

(f)riou(l), un opéra maritime abrité au Mucem _____ p.141

Cultnews (24 juin 2024)

« Joie UltraLucide », le projet UltraSensible de Maryam Kaba et Marie Kock au Festival de Marseille _____ p.143

Cultnews (24 juin 2024)

Emanuel Gat x Kanye West au Festival de Marseille _____ p.145

Danser Canal Historique (24 juin 2024)

Festival de Marseille : « Age of Content » de (LA)HORDE _____ p.147

ResMusica (24 juin 2024)

Opéra au Frioul : l'opéra écologique de Benjamin Dupé _____ p.152

Zébuline (24 juin 2024)

Aïchoucha : le bon son du bled _____ p.154

Zébuline (24 juin 2024)

Afflux d'émotions du monde _____ p.156

La Provence (26 juin 2024)

On a vu « Age of Content » à La Criée : (LA)HORDE flirte avec le réel et le virtuel _____ p.158

RFI (27 juin 2024)

La danse jubilatoire de Mriziga et de Keersmaecker sur « Les Quatre saisons de Vivaldi » p.160

Sceneweb (27 juin 2024)

Be Careful, strates de violence _____ p.161

La Provence (28 juin 2024)

Festival de Marseille : le Royaume-Uni entre dans la danse ! _____ p.163

La Provence (30 juin 2024)

Les quatre saisons d'Anne Teresa de Keersmaecker _____ p.165

Cultnews (30 juin 2024)

« Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention » , les contrepoints en quatre corps d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga _____ p.166

Théâtre(s) (été 2024)

Agenda des festivals de l'été _____ p.168

Avantages (juillet 2024)

Quand Marseille danse _____ p.170

La Provence (1 juillet 2024)

Festival de Marseille : la dernière semaine en cinq rendez-vous _____ p.171

La Marseillaise (2 juillet 2024)

Les corps se déchaînent au Festival de Marseille _____ p.173

Danser Canal Historique (2 juillet 2024)

« Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention » d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga _____ p.174

Gomet (4 juillet 2024)

Le Festival de Marseille 2024 célèbre la diversité de la création internationale _____ p.183

Danses avec la plume (4 juillet 2024)

En scène Freedom Sonata d'Emanuel Gat / Anda, Diana de Diana Niepce _____ p.187

L'Œil d'Olivier (9 juillet 2024)

Au Festival de Marseille, histoires de transmission _____ p.191

La Provence (10 juillet 2024)

18 000 spectateurs au Festival de Marseille _____ p.194

Danser Canal Historique (11 juillet 2024)

Festival de Marseille : "Fêu" de Fouad Boussouf _____ p.195

Les corps entrent en lutte au Festival de Marseille

Dévoilée jeudi, la 29e édition de ce festival de danse, qui se déploie du 14 juin au 6 juillet, s'empare de la violence pour laisser entrevoir la manière dont on peut s'en libérer.



Cette année, de nombreuses oeuvres s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre luttes émancipatrices et langages artistiques et revendiquent, souvent joyeusement, l'art comme un espace de liberté, déjouant les assignations et bifurquant des trajectoires convenues », pointe Marie Didier, directrice du Festival de Marseille, dont la 29e édition se répand entre les 14 juin et 6 juillet dans 18 lieux de la ville. Symbole suprême d'un tel fil conducteur, la performance dansée *Joie UltraLucide*, les 22 et 23 juin au Ballet national de Marseille. Une performance dansée réunissant 17 femmes de la Maison des femmes, structure liée à l'AP-HM qui accueille notamment celles victimes de violences. « *Le chemin de la joie est difficile à emprunter quand la vie vous a roulé dessus. Ces femmes ont un parcours chaotique, mais sont pleines de joie, celle du courage et du combat* », situe l'une des conceptrices de cette création, Maryam Kaba, qui parle d'« *intime, sans rentrer dans leur intimité* ». Toujours au BNM, les mêmes jours, Mallika Taneja montrera et incarnera *Be Careful*.

« Jeanne d'Arc africaine »

C'est un « manifeste politique » inspiré par un fait divers indien de 2011 : « *le viol collectif d'une jeune femme dans un bus ayant entraîné sa mort* », rappelle Julie Moreira-Miguel, responsable des relations avec le public. Effusion créatrice toujours à l'oeuvre à 70 printemps, la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin, qui brasse aussi bien « *hip-hop, danse zoulou que ballet classique* », interrogera pour sa part les mécanismes de la violence dans *How in salts desert is it possible to blossom*, lors du week-end d'ouverture de la manifestation, sur la scène de La Criée. Deux musiciens et huit danseurs au service d'une création qui se focalise sur « *l'ancienne région minière d'Okiep, aujourd'hui complètement déshéritée* », résume Marie Didier. De violences multiples en tous genres, il sera également question dans *Sorcières*, les 2 et 3 juillet au théâtre Joliette. Conçu par la chorégraphe DeLaVallet Bidiefono, un spectacle à l'énergie rock autour de la figure de Kimpa Vita, « *jeune femme congolaise qui s'est levée au XVIIIe siècle pour lutter contre l'esclavage et les massacres commis par les colonisateurs. Elle sera brûlée vive, d'où son surnom de Jeanne d'Arc africaine* », éclaire la directrice du Festival de Marseille.

Le cours de l'eau

Parmi la cinquantaine de représentations prévues pendant la manifestation, on notera aussi « *l'une des plus importantes artistes d'Europe* » Anne Teresa de Keersmaeker, accompagnée de l'un de ses anciens élèves, le chorégraphe Radouan Mriziga, auteurs d'*Il cimento dell'Armonia e dell'Inverione*, au Zef les 28 et 29 juin. Une pièce autour des *Quatre saisons* de Vivaldi, « *oeuvre composée au début du XVIIIe face à la Méditerranée, devenu aujourd'hui l'un des espaces les plus menacés par le réchauffement climatique* », souligne Marie Didier. Le Festival de Marseille suivra également le cours de l'eau, avec la présentation de *(F)riou(l)*, un opéra maritime présenté dans la Calanque de Morgiret. « *Le public prendra le départ depuis le Vieux-Port sur de petites embarcations qui mouilleront face à la roche, sur laquelle on découvrira des musiciens et une chanteuse pour cette élégie aux petites îles de Marseille* », prévient son créateur, Benjamin Dupé.



« *Sorcières/Kimpa Vita* » au théâtre Joliette, « *Joie UltraLucide* » au Ballet national de Marseille et « *How in salts desert is it possible to blossom* » à La Criée. PHOTOS dr, emeline daveaux et thabo pule



[Visualiser la page source de l'article](#)

Emanuel Gat : "Kanye West, c'est le Beethoven d'aujourd'hui !

CRÉATION

Entre Emanuel Gat et le Festival de Marseille, les liens sont anciens : en 2006, le festival avait programmé l'une des pièces du chorégraphe israélien qui l'a révélé en France, K626, sur la musique de Mozart. Dix-huit ans plus tard, Emanuel Gat, aujourd'hui installé à Marseille, est logiquement à l'affiche de cette édition. Les connexions entre musique et danse ont toujours été un fil rouge de ses créations. Dans Freedom Sonata, qui sera créée les 20 et 21 juin, il imagine un rapprochement entre le rappeur Kanye West et Beethoven.

"C'est le Beethoven d'aujourd'hui, hallucinant de profondeur et de richesse artistique", s'est-il exclamé à la conférence de presse. La pièce est intitulée Freedom Sonata. "La liberté, c'est l'un des trois grands concepts de la République ! Si je dois résumer mon travail depuis trente ans, il parle avant tout de liberté. Je ne travaille pas avec des concepts, je travaille avec des personnes, et j'essaie de donner aux danseurs la possibilité de s'exprimer, de se libérer."

Cette "Sonate" mêlera d'anciens danseurs complices de Gat et de nouveaux venus jeudi 20 et vendredi 21 juin au théâtre de La Criée.

**"Freedom Sonata", les 20 et 21 juin
à La Criée - Théâtre National
de Marseille. 10€.**



"Freedom Sonata" pour onze danseurs sera créée les 20 et 21 juin à La Criée.

Photo julia gat

Marie-Ève Barbier



[Visualiser la page source de l'article](#)

Festival de Marseille : un tour du monde en 31 spectacles

DANSE

Robyn Orlin, Anne Teresa de Keersmaeker, Emanuel Gat, (LA) HORDE, DeLavellet, The Belfast Ensemble... les plus grands chorégraphes présenteront leurs créations au Festival de Marseille du 14 juin au 6 juillet. La billetterie est ouverte.

Avec un prix unique à 10 euros, les places de la 29e édition du Festival de Marseille, présentée hier par Marie Didier, sa directrice, vont vite partir. Le festival égrainera ses rendez-vous dans dix-huit lieux, avant le début des JO à Marseille. Il affirme plus que jamais sa dimension internationale puisque deux tiers des spectacles viennent d'Inde, du Proche-Orient, d'Afrique, d'Europe du Nord.

Robyn Orlin

en ouverture

La chorégraphe sud-africaine, connue pour son humour caustique, ses titres à rallonge et son engagement contre le racisme et les inégalités revient avec ... How in salts desert is it possible to blossom... ("comment peut-on fleurir dans un désert de sel"), une pièce créée à Okiep, ancienne région minière de la province du Cap-Nord qui concentre à elle seule l'histoire de l'Afrique du Sud colonisée, du 14 au 16 juin à La Criée.

Autre événement, Anne Teresa de Keersmaeker s'associe à Radouan Mriziga, l'un de ses anciens élèves, autour d'une oeuvre majeure de la musique occidentale, les Quatre saisons de Vivaldi : ils présenteront Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention, les 28 et 29 juin au Zef.

Vent du nord

C'est une tradition du festival d'inviter des artistes d'Afrique et du Proche-Orient. Le Congolais DeLaVallet Bidiefono présentera ainsi Sorcières les 2 et 3 juillet au théâtre Joliette. Dorothee Munyaneza, qui a fui le Rwanda à l'âge de 12 ans, a travaillé avec une nouvelle génération d'artistes de Kigali qui ont grandi avec un impératif, "plus jamais ça".

Le Libanais Bassam Abou Diab présentera deux pièces, Pina, My Love, le 1er juillet, sur la détention et la torture et les façons de s'en échapper, et Under the flesh le 30 juin.

L'Europe du Nord fait preuve également d'une belle vitalité du côté de la Belgique (Lisa Vereertbrugghen), de la Suisse (Yan Duyvendak interroge le fossé générationnel entre les boomers et la génération Z dans L'âge de nos idées, mais aussi du Royaume-Uni, d'Irlande du nord et d'Écosse.

Multiprimé, Conor Mitchell et le Belfast Ensemble utilisent l'architecture d'un cube pour raconter le destin d'un jeune homme gay dans les années d'après-guerre en Irlande du Nord dans The Doppler effect, les 4 et 5 juillet à la Friche Belle-de-Mai.

Figure montante de la scène hip-hop internationale, le Britannique Botis Seva évoque la perte de l'innocence et le spleen de la jeunesse dans BLKDOG (l'expression anglaise black dog signifie dépression) dimanche 30 juin et lundi 1er juillet à La Friche Belle-de-Mai.

Le retour de (La) HORDE

Naviguant entre danse, performance et mode, (LA) HORDE, le trio à la tête du Ballet national de Marseille, vient de signer la Une de Vogue USA en chorégraphiant l'actrice Zendaya (Chani dans Dune) photographiée par Annie Leibovitz. L'an dernier, le trio avait marqué les esprits en jouant Room With A View sur le Vieux-Port. Son nouvel opus, Age of Content, à découvrir du 25 au 27 juin, explore l'univers des jeux vidéo, de TikTok, mais aussi du cinéma d'action avec une scène de bagarre sur une voiture. Il ouvre la réflexion sur les frontières de plus en plus fines entre les mondes réels et virtuels.

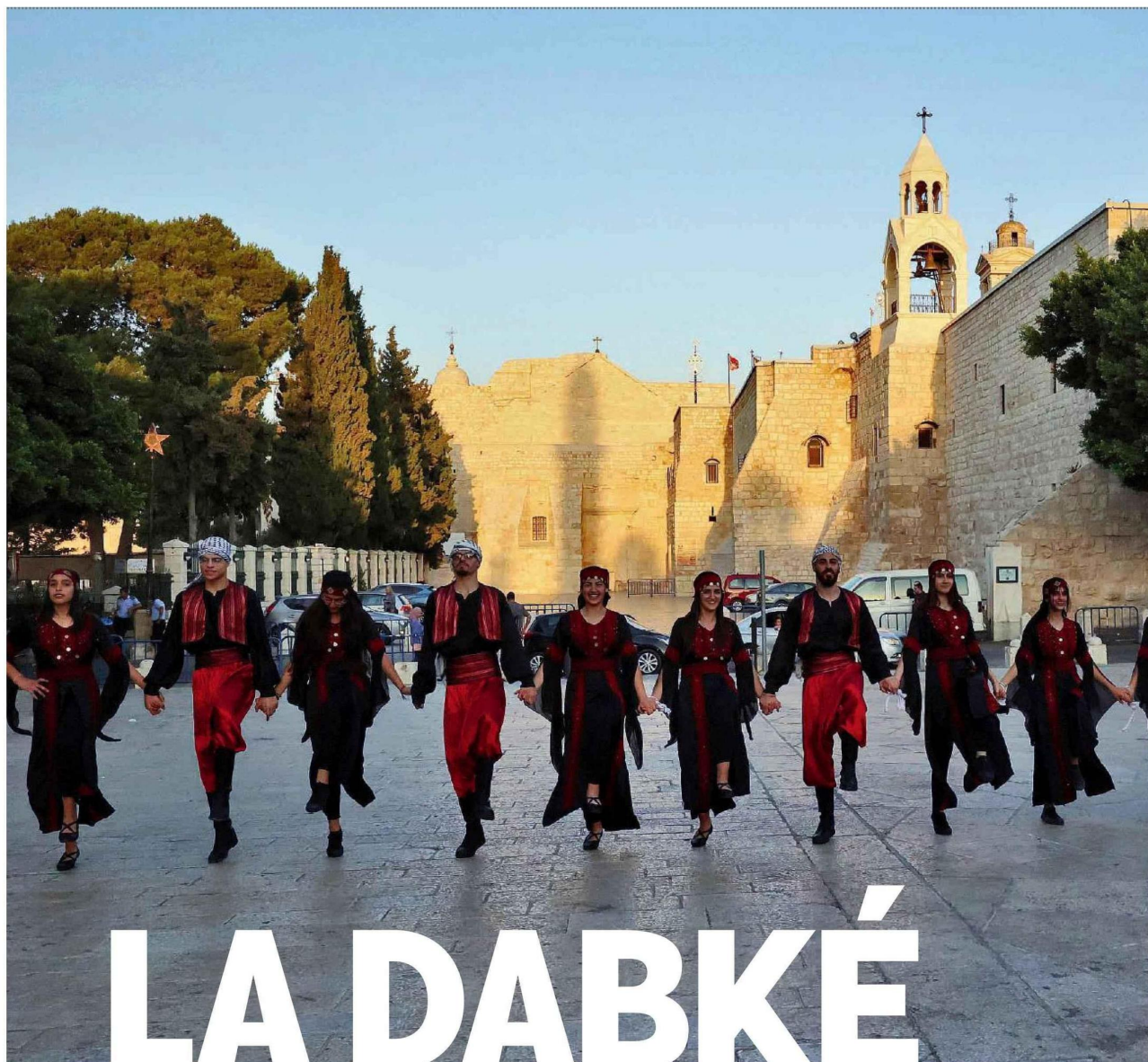
créations marseillaises

Pour Joie UltraLucide, la danseuse chorégraphe Mariam Kaba, figure de la scène festive marseillaise, a travaillé avec dix-sept femmes victimes de violence. "La joie a toujours été un moteur dans ma vie, a-t-elle déclaré. Il faut parfois aller la chercher, cette joie. Elle est parfois difficile à choisir quand la vie nous a roulé dessus ce qui est le cas de ces femmes. C'est pourquoi je parle d'une joie ultralucide, une joie combative et consciente." Sa création se dévoilera les 22 et 23 juin au Ballet national de Marseille.

Dans un tout autre registre, plus serein et méditatif, le compositeur Benjamin Dupé invite le public à embarquer sur des petits bateaux pour découvrir (f)riou(l), un opéra maritime, du 21 au 23 juin, à l'écoute "des voix de la mer et des voix humaines".



CULTURE | DANSE



LA DABKÉ

RETOMBE SUR SES PIEDS

Née sur les bords de la Méditerranée orientale, cette danse collective protéiforme connaît un regain de popularité alors que sévit la guerre à Gaza. Quatre chorégraphes contemporains évoquent pour nous les multiples significations d'une tradition qui irrigue jusqu'à leurs propres créations.

Par Anaïs Héluin

Hazem Bader/AFP

NUMÉRO 190 MAI 2024



Une troupe palestinienne
danse la nabké devant l'église
de la Nativité, à Bethléem,
en 2021.

Vous dites 'dabké' ou 'dabka'? Et pour vous, c'est un mot masculin ou féminin?" Cette question, nous aurions pu la poser au danseur et chorégraphe libanais Nadim Bahsoun au début de l'entretien que nous faisons avec lui et l'auteure et metteuse en scène Mona El Yafi, mais il la devance. Petit silence de notre part, puis: "J'ai souvent entendu dire 'la dabké', que d'ailleurs j'ai aussi souvent vu orthographié 'dabkeh', mais je me trompe peut-être?" Ce à quoi l'artiste répond, amusé, qu'en la matière, il n'y a pas de vérité, que l'on peut bien dire

comme on veut. Ce début d'interview inversée en dit long de la relation très étroite, voire passionnelle, qu'ont avec cette danse celles et ceux qui la pratiquent. Il donne aussi une idée de la diversité des formes qu'elle peut prendre ainsi que des valeurs et récits dont elle est susceptible d'être le support. Une chose est sûre, toutefois, "dabke" signifie "coup de pied" en arabe. Autrement dit, on ne la danse pas pour s'amuser ou, du moins, pas que pour cette raison.

Les premiers mots que nous échangeons avec Maher Shawamreh, danseur, chorégraphe et professeur de danse vivant à Ramallah en Palestine, sont étrangement proches. Quand on lui demande ce qu'est pour lui la dabka, il répond: "Pour moi, c'est la vie d'un peuple et c'est une identité qui prouve l'existence." Il utilisera plus tard alternativement "dabké", "dabkeh" et "dabka" pour désigner cette danse qui, en Palestine comme au Liban, en Jordanie, en Irak ou encore en Syrie, se pratique en groupe. Nous laisserons à un autre danseur et chorégraphe, libanais, Bassam Abou Diab, le soin d'en décrire plus précisément la grammaire: "les danseurs forment en se tenant par la main ou l'épaule une ligne qui peut s'incurver jusqu'à former un cercle. Ils alternent sauts, pas de côtés et coups de pied sur un rythme rapide, donné par divers instruments tels la derbouka, des instruments à vent comme le mizmar et la zurna". Mais qu'en est-il de ses racines?

"Ces gestes, très ancrés dans le sol, sont nés de l'agriculture. Il existe de nombreux récits sur ses origines, mais on s'accorde en général à dire qu'elle est née au XV^e siècle. Qui danse la dabké doit savoir cela pour ancrer sa recherche qui doit être à mon sens intérieure et non pas fondée sur une forme de nostalgie et sur des stéréotypes, ce qui est souvent le cas au Liban", estime Bassam Abou Diab. Présente lors des mariages et autres fêtes, mais aussi dans toute manifestation sociale d'importance – les printemps arabes ont par exemple été l'occasion d'une déferlante de dabké dans les rues –, cette danse a en effet pu être "utilisée à des fins politiques, par les dictateurs qui se sont succédé au Liban après la colonisation", explique l'artiste, qui se saisit du problème en enseignant, au Liban et ailleurs, une dabké qui ouvre autant qu'elle ancre.

Affirmation culturelle

La dabké a beau avoir des formes proches quel soit le lieu où elle s'exprime – il existe des variations locales, même au sein de chaque pays –, elle peut donc prendre des significations, porter des valeurs radicalement différentes d'un endroit à l'autre. Si elle peut être synonyme au Liban d'une forme d'asservissement, elle prend pour bien des Libanais résidant hors de leur terre natale le sens d'une affirmation culturelle. C'est le cas pour Nadim Bahsoun, qui vit et travaille en France depuis 2005: "La dabké pour moi est un espace où dire d'où je viens. Dans la pédagogie classique de la danse en France, on vous apprend à effacer ce qui dans votre corps vient d'ailleurs, notamment des danses traditionnelles. Dans ma carrière d'interprète auprès de chorégraphes de danse contemporaine, je me sens vraiment épanoui lorsque je peux laisser s'exprimer ce que la dabké a inscrit dans mon corps."

Nadim est alors heureux de créer avec Mona El Yafi et sa compagnie, Diptyque Théâtre, un spectacle, *Ma nuit à Beyrouth*, où la



Les danseurs de la troupe Baladi au centre culturel Yabous, lors du festival de Jérusalem, le 8 août 2023.

dabké accompagne un récit inspiré d'un épisode de sa vie libanaise : l'expérience du renouvellement de son passeport, qui montre selon la metteuse en scène "à quel point le délitement catastrophique du Liban est entré dans le quotidien de toutes les Libanaises et les Libanais." Dans cette pièce qui verra le jour en janvier 2025, la dabké est aussi là pour faire lien entre les deux artistes, entre leurs libanités différentes. "Nadim étant né au Liban et moi en France, nous n'avons pas le même rapport à ce pays. La dabké, qui pour moi symbolise la culture libanaise, en particulier sa résistance, sa lutte contre toutes les violences qui lui sont faites, est notre trait d'union. C'est aussi une façon de dire qu'il est essentiel d'être dans la culture pour sortir des assignations, pour ne pas céder à la haine qui gagne sans cesse plus de terrain", explique Mona El Yafi.

Un héritage à transmettre

Cette association de la dabké à l'idée de paix est au cœur de la parole de chacun des quatre artistes. Particulièrement prolixe sur le sujet, Maher Shawamreh explique la force du rapport entre paix et dabké en Palestine par son rôle de "résistance à l'occupation que nous subissons depuis 1948". La guerre actuelle à Gaza active ainsi un ressort profond de la dabké palestinienne, qui, toujours selon Maher, "offre un chemin vers la paix quelles que soient les circonstances, que l'on soit en période de guerre ou non. Cette danse qui est plus qu'une danse incarne un combat sans répit contre les frontières qu'on nous impose. C'est pourquoi elle est très présente dans le paysage culturel palestinien. A Ramallah, il existe de nombreux groupes de dabké, dans les écoles, les universités, les dif-

férents lieux publics ou encore les théâtres". En plus de s'exprimer dans ses cours, la passion de Maher Shawamreh pour la dabké nourrit les créations de danse contemporaine qu'il réalise avec sa compagnie, Orient & Dance Théâtre, fondée en 2008.

"Mes pièces contemporaines sont fermement enracinées dans les émotions et l'atmosphère qui m'entoure, où la dabké est centrale. Cette dernière est aussi pour moi une méthode parmi d'autres pour entrer en contact avec les autres danseurs et partager avec eux le langage de la danse contemporaine." Nombreux sont les artistes intégrant des éléments de dabké à des pièces contemporaines. Bassam Abou Diab en fait partie, et l'on pourra le constater en juin dans le cadre du Festival de Marseille, qui programme deux des créations de sa compagnie, Beirut Physical Lab : *Pina, My Love*, où il est question de la torture en prison, et *Under the Flesh*, où l'artiste interroge la mémoire de la guerre et son rapport à l'obus. "J'intègre la dabké à mon langage contemporain depuis 2015, car elle me permet d'atteindre une grande qualité de mouvement et de relation à l'autre, dans la mesure où il s'agit d'une culture très ancrée en moi, davantage que le jazz ou le ballet que peuvent utiliser d'autres danseurs." Pour lui comme pour les autres artistes cités, il y a aussi la volonté de participer à la transmission de la dabké, qui a traversé les siècles grâce à l'effort de chaque génération d'en partager la connaissance avec la suivante. ■

UNDER THE FLESH le 30 juin au Festival de Marseille (13).

www.festivaldemarseille.com

PINA, MY LOVE le 1^{er} juillet au Festival de Marseille.

MA NUIT À BEYROUTH création le 16 janvier 2025 à La Ferme de Bel Ebat à Guyancourt (78).

SPECTACLE VIVANT

QUELQUES RENDEZ-VOUS INCONTOURNABLES

Si, vous aussi, vous avez l'impression de vivre chaque saison comme si c'était la dernière, rassurez-vous ! Non, il n'y a pas de bonne nouvelle à annoncer quant à une soudaine augmentation des subventions de la culture - ça se saurait -, mais si cette saison devait être la dernière, elle aurait au moins le mérite de se terminer en beauté. À la faveur du printemps, le mois d'avril a accueilli les publications de programmations de nos festivals estivaux... Petit tour des immanquables côté spectacle vivant.

PAR PETER AVONDO

Alors, on danse !

Sète - du 16 mai au 1er juin

Rendez-vous devenu rituel à la Scène nationale Archipel de Thau, le temps fort Alors, on danse ! vient ponctuer la saison pour célébrer ensemble le spectacle vivant. Pour cette nouvelle édition, dix propositions sont à découvrir sur l'île singulière et autour du bassin de Thau. Parmi elles, la journée du 25 mai s'annonce déjà particulièrement intense avec 1 KM de danse, un marathon convivial à vivre de l'aube jusqu'au milieu de la nuit.

Festival Molière

Pézenas - Du 30 mai au 9 juin

La cité piscénoise ressort les tréteaux en cette fin de saison pour un nouvel opus du Festival Molière, Le théâtre dans tous ses éclats. Sur scène, dans la rue ou à l'écran, la programmation concoctée par l'équipe municipale suit toujours une ligne claire : célébrer dans la joie l'héritage laissé par Molière lors de son passage par Pézenas, il y a de cela près de quatre siècles.

Printemps des comédiens

Montpellier - du 30 mai au 21 juin

38^e édition pour l'un des plus grands festivals de théâtre en France, qui propose cette année encore, sous la direction artistique de Jean Varela, une programmation d'exigence, de notoriété et d'émergence. Avec des formes qui interrogent ou qui bousculent, des grandes démonstrations techniques aux rencontres les plus intimistes, cette année encore le Printemps des comédiens s'annonce comme un haut-lieu de la théâtralité. S'y croiseront quelques grands noms de la scène théâtrale actuelle que sont Lupa, Mouawad, Pommerat ou Sivadier, en écho notamment à la jeunesse de l'ENSAD sollicitée pour trois grosses créations à découvrir au Hangar Théâtre.

Festival de Marseille

Du 14 juin au 6 juillet

Encore un rendez-vous qui ne date pas d'hier : le Festival de Marseille s'appête à connaître son 29^e opus, de quoi confirmer, s'il était encore nécessaire, le rayonnement de ce rendez-vous à travers le territoire. Danse, performance, cinéma, musique, tout ici se croise et entre en écho dans le cadre d'une programmation éclectique, à l'image de la cité phocéenne. Un rendez-vous à vivre à haute intensité sur les nombreuses scènes partenaires qui jalonnent la ville.



*Portrait de famille, une histoire des Attilas de Jean-François Siroder
Au Printemps des Comédiens du 31 mai au 2 juin. Photo: Christophe Raynaud de Lage*

ATDK et Radouan Mriziga mettent sens dessus-dessous « Les Quatre Saisons » de Vivaldi



© Anne van Aerschot

Dans le cadre du Kustenfestivaldesarts de Bruxelles, avant d'entamer une tournée européenne qui passera par le festival de Marseille et Montpellier danse, la cheffe de file de la danse contemporaine flamande crée à domicile avec l'un de ses anciens élèves de l'école P.A.R.T.S.

Qui ne connaît pas *Les Quatre saisons* de Vivaldi ? Tube interplanétaire de la musique baroque, tellement galvaudé qu'on l'entend un peu partout, dans les ascenseurs ou sur le répondeur des institutions. En revisiter les lignes rondes, les envolées lyriques et les arias fougueuses pour en offrir une autre lecture, plus en adéquation avec la crise climatique que nous traversons, relève de la gageure. **Anne Teresa De Keersmaecker**, plus habituée à l'oeuvre de **Jean-Sébastien Bach**, et son acolyte **Radouan Mriziga** se jette dans l'aventure avec poésie, conviction et quelques notes d'humour bienvenues, évoquant à la fois la nostalgie d'une époque révolue où l'homme prenait soin de la nature et l'annonce d'une catastrophe à venir.



© Anne van Aerschot

Ballet apocalyptique et aseptisé de néons, gestes exécutés dans un silence assourdissant, les deux chorégraphes belges ont imaginé un prologue à leur folle ronde des saisons tout en abstraction et ellipse conceptuelle. Au sol, on retrouve bien, comme avant, des lignes, des diagonales, des cercles dessinés, les deux artistes partageant un goût particulier pour la géométrie et l'arithmétique. Mais ce n'est qu'une fausse piste, une diversion. C'est ailleurs qu' **Anne Teresa De Keersmaecker** et **Radouan Mriziga** embarquent le public, dans une danse toute en équilibre fragile, en effondrement maîtrisé ou non.

Y'a plus de saisons

Déconstruisant la chronologie musicale, fragmentant les airs de Vivaldi, les deux artistes tissent leur récit chorégraphique sur une ligne de faille : celle du dérèglement climatique, laquelle, en filigrane, instille dans le mouvement ses débordements et ses chamboulements imprévisibles. Si l'on reconnaît les déliés, les ports de bras tendus, les tracés au cordeau si emblématiques du style Keersmaecker, on se laisse surprendre par une grammaire plus souple et plus ronde qu'à l'accoutumée. Au contact de son ancien élève passé par le break dans sa jeunesse, ainsi que des danseurs, chacun desquels imprime à sa partition un peu de lui et de son parcours, l'écriture d' **ATDK** perd en précision millimétrique ce qu'elle gagne en hybridation de styles et en ouverture sur les nouveaux courants qui régénèrent la danse contemporaine. Un changement de cap fascinant, dont on avait déjà aperçu les belles prémices dans le très réussi *Exit Above*, l'an passé à Avignon.



© Anne van Aerschot

L'automne, l'hiver, l'été, le printemps cavalcadent tels des chevaux sauvages. Des neiges éternelles propices au ski aux chaleurs accablantes de juillet incitant les corps à s'effeuiller lourdement, **ATDK** et **Radouan Mriziga** convoquent l'imaginaire des spectateurs, les embarquant dans une farandole cadencée où plus rien ne va de soi et tout est par-dessus tête. Parfois le rythme retombe, l'ennui gagne, mais aussitôt le climat et la danse s'emballe. Solos ou pas groupés, le duo retrouve les nerfs de la guerre, l'espoir que la fatalité environnementale s'enraye, que demain ne soit pas aussi noir qu'attendu.

Extrêmement riche et dense, tant en orthographe chorégraphique qu'en sujets abordés, *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention*, titre tiré d'un ensemble de douze concerts écrits par Antonio Vivaldi et publiés en 1725, et dont *Les Quatre saisons* sont les premières œuvres présentées, est à l'image du monde d'aujourd'hui : chaotique, passionnant et inattendu. Il y a des longueurs, certes, et le souffle retombe un peu trop souvent. Mais la nouvelle création d' **Anne Teresa De Keersmaecker** résonne parfaitement avec les inquiétudes du monde et touche au cœur d'un public, qui se lève à l'unisson pour saluer la performance des quatre interprètes, tous forts d'une présence incandescente, ainsi que l'engagement d'une artiste incroyable !

Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention d'Anne Teresa De Keersmaecker, et Radouan Mriziga/ Rosas, A7LA5

Rosas Performance Space

[Kunstenfestivaldesarts](#) de Bruxelles

Av. Van Volxem 164

1190 Forest

du 17 au 31 mai 2024

Durée 1h30

Tournée

18 et 19 juin 2024 au Concertgebouw Brugge Bruges, Belgique

28 et 29 juin 2024 au ZEF scène nationale de Marseille, Festival de Marseille Marseille, France

01 et 02 juillet 2024 à l' Opéra Comédie, Montpellier Danse Montpellier, France

19 et 20 octobre 2024 au Haus der Berliner Festspiele, Berliner Festspiele Berlin, Allemagne

27 au 30 novembre 2024 au DE SINGEL Anvers, Belgique

Chorégraphie d'Anne Teresa De Keersmaeker, Radouan Mriziga

créé avec et dansé par Boštjan Antončič, Nassim Baddag, Lav Crnčević, José Paulo dos Santos

Musique d'Antonio Vivaldi, Le quattro stagioni, version d'Amandine Beyer, Gli Incogniti Alpha Classics/Outhere Music 2015

Analyse musicale d'Amandine Beyer

Scénographie et lumière d'Anne Teresa De Keersmaeker et Radouan Mriziga

Costumes d'Aouatif Boulaich

Direction des répétitions Eleni Ellada Damianou

La culture, autodéfense pour résister à l'extrême droite

Organisé à l'initiative de la fédération du PCF 13, un débat a réuni mardi soir plusieurs intervenants au théâtre des Bernardines autour de « la culture face aux obscurantismes et aux extrêmes droites ».

L'air du temps est très lourd. Il est identitaire, souvent xénophobe, et tout le temps obscurantiste », pose avec amertume le sociologue Alain Hayot en introduction d'un échange avec différents acteurs culturels placé sous l'égide de la fédération du PCF 13, ce mardi au théâtre des Bernardines. Face à cette pensée réactionnaire « surreprésentée par des grands médias qui ont décidé que les idées d'extrême droite méritaient d'être valorisées », que peut la culture ? Pour le sociologue, la contre-offensive reste à mener contre les fantasmes de submersion migratoire, théories fallacieuses du grand remplacement et autres tentations d'un passé reconstruit et mythifié. « Il est possible de déconstruire les thèmes, les idées et les mots de l'extrême droite qui nous sont imposés aujourd'hui comme des évidences », affirme Alain Hayot. Et de rappeler que les eurodéputés du RN « ont voté contre toutes les lois de lutte contre les violences faites aux femmes, celles qui visaient à atteindre l'égalité salariale entre les femmes et les hommes. Quant à la culture, les premières dispositions que mettent en place les municipalités RN, c'est d'en diminuer les budgets et de les réorienter ».

Mais si le vote RN est désormais un vote d'adhésion, « la contre-offensive ne peut pas avoir recours qu'à des arguments rationnels », estime Alain Hayot, convaincu « que la dimension artistique est souvent plus efficace que la rationalité. La bataille culturelle est un prologue à l'action politique ».

Un sentiment partagé par le directeur du théâtre national de la Criée, Robin Renucci, pour qui la culture doit être la condition de l'émancipation. « C'est dans nos lieux de création que nous devons construire de la pensée et de la singularité, et ramener le sens d'une humanité commune. Celle-là même qui a insufflé notre modèle social, né du Conseil National de la Résistance qui a retardé en France la montée de l'extrême droite. C'est cette jeunesse très combative et inventive à qui il faut réinsuffler la capacité de révolte contre l'abominable », exhorte-t-il.

Si la bataille médiatique semble remportée par l'extrême droite, la bataille culturelle n'est pas pour autant perdue pour Nathalie Huerta, directrice du théâtre de Lenche. « Quand on voit le nombre de jeunes qui sont présents dans nos spectacles, et qui ont la sensation que la culture est un endroit de parole et d'engagement, cela me donne beaucoup d'espoir. Médiatisons ce que l'on fait car nos actions portent leurs fruits ».

Avec, comme enjeu essentiel, « que les élus s'emparent de la culture comme ils peuvent s'engager dans d'autres champs », complète Francesca Poloniato, directrice du Zef. Alors même « que le RN témoigne de son aspiration à une pureté culturelle originelle, un poison qui rejoint la question identitaire, et qui porte atteinte à ce que nous faisons : défendre la création artistique qui n'existe pas encore et qui advient, à rebours des imaginaires de l'entertainment », témoigne Marie Didier, directrice du Festival de Marseille. « Il est urgent d'inventer un nouveau récit émancipateur » conclut Alain Hayot.

Le Festival de Marseille met le feu à la cité phocéenne



© La Horde présente son tout nouveau Age of content au de CR : Blandine Soulage

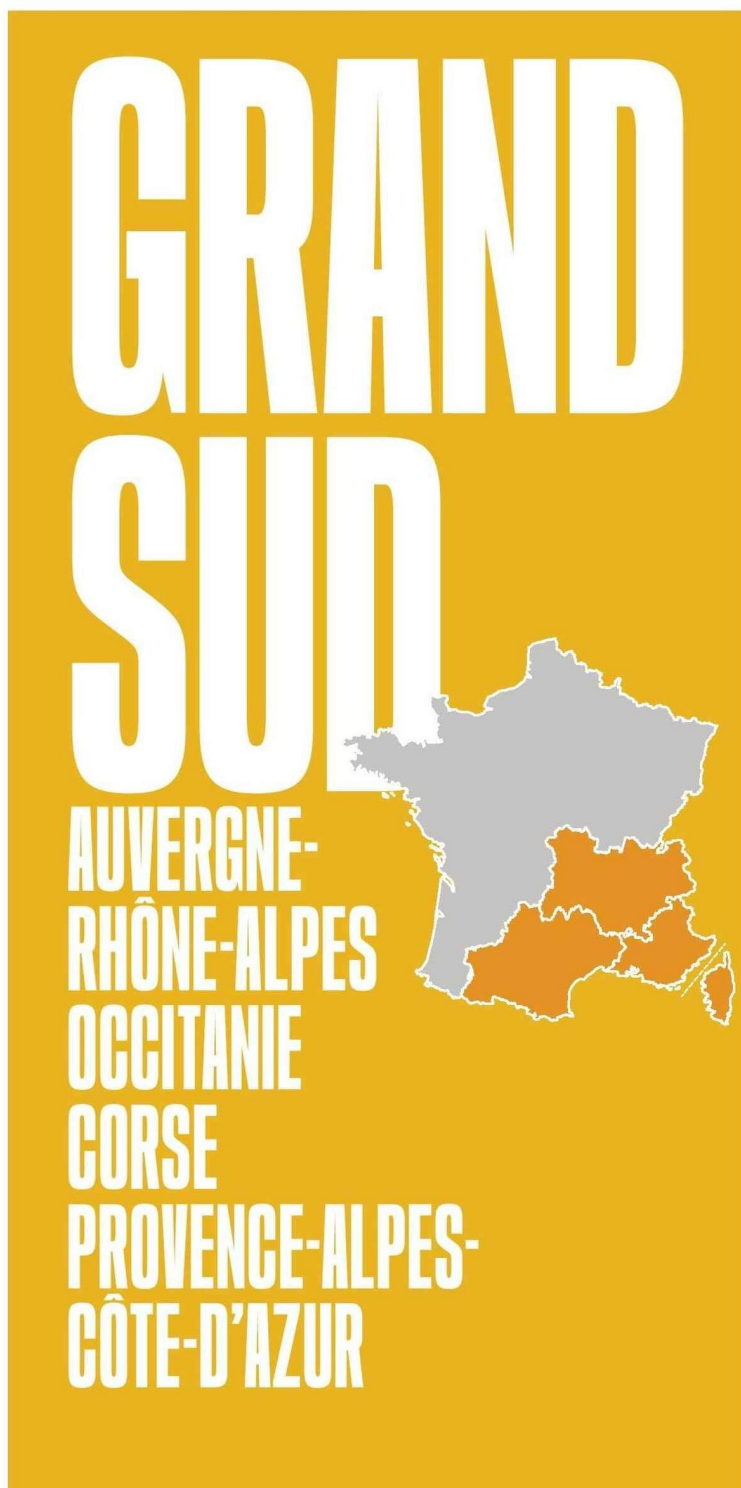
La flamme est passée mais ne s'éteint pas pour autant. Dès le 14 juin, le festival de Marseille reprend le flambeau pour mettre le feu à la cité phocéenne.

Impossible de citer exhaustivement les 31 propositions artistiques, dont 24 spectacles et performances, parmi lesquels 7 créations, qui se déploient lors de ces 3 semaines de festival à Marseille. Quelques grands noms jouent leur rôle de phare. Une nouvelle création d'Anne Teresa de Keersmaecker en compagnie de Radouan Mriziga (*Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione*) ou, plus local mais pas moins populaire, le collectif la Horde qui présente son tout nouveau *Age of content* dansant sur le virtuel..... Mais un festival, c'est plus que des chiffres et des noms, c'est aussi un esprit. Celui du Festival de Marseille est résolument jeune, international et contemporain, en prise avec les luttes émancipatrices et ouvert à des formes aussi originales qu'un opéra maritime de Benjamin Dupé (*(f)riou(l)*).

Edition : 28 mai 2024 P.2-11
Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)
Périodicité : Irrégulière
Audience : 961000

Page non disponible

Journaliste : -
Nombre de mots : 9776



ARTS

PAYS DE L'ARBRESLE

Les Murmures du temps

Les 6 et 7 juillet

Neuf créations d'artistes contemporains sont installées sur trois circuits piétons : un premier dans le centre historique de L'Arbresle, un deuxième autour de Saint-Germain-Nuelles et des carrières de Glay, et le dernier autour de Sain-Bel et Savigny. Parmi ces créations, on note les sculptures de Caroline Le Méhauté et de Laurent Pernot, une œuvre en béton recyclé de Stefan Shankland, ou encore une composition sonore de Vahan Soghomonian. Le week-end d'inauguration s'accompagne d'ateliers et de concerts avec Kanabæ, Flavia Coelho et Amadou&Mariam.

CINÉMA

CHAMONIX

Chamonix film festival

Du 11 au 16 juin

06 95 75 54 84

Au cœur de Chamonix, le cinéma Vox accueille une sélection de films qui explorent



MARGUERITE BORNHAUSER

Euripide, mis en scène par Tiago Rodrigues, *Lacrime*, de Caroline Guiela Nguyen, *Quichotte*, d'après Cervantès, mis en scène par Gwenaél Morin, ou encore *la Vie secrète des vieux*, de Mohamed El Khatib. Côté danse, on attend *Cercles*, chorégraphié par Boris Charmatz pour près de 200 danseurs, et *Close Up* par Noé Soulier, à partir de *l'Art de la fugue*, de Bach...

Off Avignon

Du 3 au 21 juillet

Comme chaque été, le rendez-vous rassemble plusieurs centaines de compagnies et débute par une grande parade, mais pour la première fois, un pays invité est mis à l'honneur: Taïwan. Sont donc prévus une rétrospec-

tive de son cinéma (du 8 au 15 juillet), une installation participative portée par le street artiste JR et constituée de portraits géants de Taïwanais, une sélection littéraire, une exposition, et, bien sûr, la programmation de créations venues de l'île, avec notamment les compagnies Eye Catching Circus, Chun Dance et Shinehouse Theatre.

DANSE

MARSEILLE

Festival de Marseille

Du 14 juin au 6 juillet
04 9199 0250

Une vingtaine de spectacles sont présentés, parmi les-

quels les créations de Robyn Orlin (...*How in Salts Desert Is It Possible to Blossom...*), d'Emanuel Gat (*Freedom Sonata*), et d'Anne Teresa De Keersmaecker (*Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione*). Sans oublier des performances, des projections, des expos et des ateliers.

AVIGNON

La Belle Scène Saint-Denis

Du 2 au 11 juillet

Un plateau 100 % danse au plus près de la création. Chaque été, c'est à la Parenthèse d'Avignon que le théâtre Louis-Aragon de Tremblay-en-France (93) présente les artistes, chorégraphes et interprètes qu'il accompagne à l'année. Pour cette édition:

Amala Dianor, Agathe Pfauwadel et Aëla Labbé, Mélanie Perrier, Sandrine Lescourant, Frank Micheletti, Alvis Sini-via et Mellina Boubetra...

TOULON

Festival d'été de Châteauvallon

Du 29 juin au 23 juillet
09 800 840 40

Danse, théâtre et opéra sont au programme, avec *Exit Above*, d'Anne Teresa de Keersmaecker, mais aussi

deux pièces emblématiques du répertoire de Maurice Béjart, *l'Oiseau de feu* et *Boléro*, ainsi qu'*Alors on danse...*!, l'une des dernières créations du Béjart Ballet Lausanne. Le Circus Baobab, l'opéra de Toulon et François Morel sont aussi du rendez-vous.

FESTIVAL DE MARSEILLE



Du 14/06 au 08/07/2024 au Théâtre La Sucrière, au Zef, à Klap Maison pour la danse, à la Friche la Belle de Mai, à la Scene44, au studio Dans les parages La Zouze, au Parc Longchamp, au Théâtre Joliette, au Centre de la Vieille Charité, sur le Parvis de la Major, à l'Alcazar-BMVR, à l'Artplexe Canebière, au Mucem, sur la Place Bargeon, au Théâtre La Criée, dans la Calanque de Morgiret (Archipel du Frioul), au Ballet national de Marseille et à la Cité Radieuse Marseille (13).

Depuis presque trente ans, le Festival de Marseille dédie sa programmation à sa ville d'ancrage et à tous ses publics. Dans un désir d'inclusivité et d'accessibilité jamais rassasié, la programmation fait des arts chorégraphiques, performatifs, musicaux et cinématographiques les vecteurs de réflexion autour des sujets et enjeux sociétaux, de l'art contemporain, de la beauté des gestes et des corps. Festival de création, il célèbre le collectif et le collaboratif à travers 31 expressions artistiques.

Sont questionnées les composantes inhérentes à notre monde. La violence, dans la nouvelle création du chorégraphe sud-africain Robin Orlin, la performance " Be Careful de l'indienne Malika Taneja ou le spectacle " Under The Flesh, de Bassam Abou Diab. Les émancipations, avec le film " Paris is Burning de Jennie Livingston ou " The Doppler Effect, du Belfast Ensemble. L'aire virtuelle, avec " Age of Content, la très attendue nouvelle création de **(La) Horde** (BNM). L'expression, en somme, à son degré le plus libérateur.

Lucie Ponthieux Bertram

festivaldemarseille.com

Photo : Blandine Soulage.



Guide

Par **Christian Eudeline**

FESTIVALS 2024

Solidays 2023,
Color Party.

OCCITANIE

PRINTEMPS DES COMEDIENS

Précédant Avignon de quelques jours, le Printemps des comédiens prend place au domaine d'Ô, un magnifique parc entourant une résidence du XVIII^e siècle. C'est l'occasion d'assister à des pièces à succès telles *Black Legends* ou *Les Françaises*, mais aussi de découvrir une quarantaine de représentations (musique, danse, théâtre, art plastique, cirque). Il y a du Tchekhov (*Gavota*, *Sur l'autre rive* inspiré de Platonov), du cabaret improbable (*Le Secret* de Jérôme Marin), du Peter Handke (avec l'adaptation du roman *Le Malheur indifférent*), et de l'aventureux bizarre (*Madame l'aventure*).

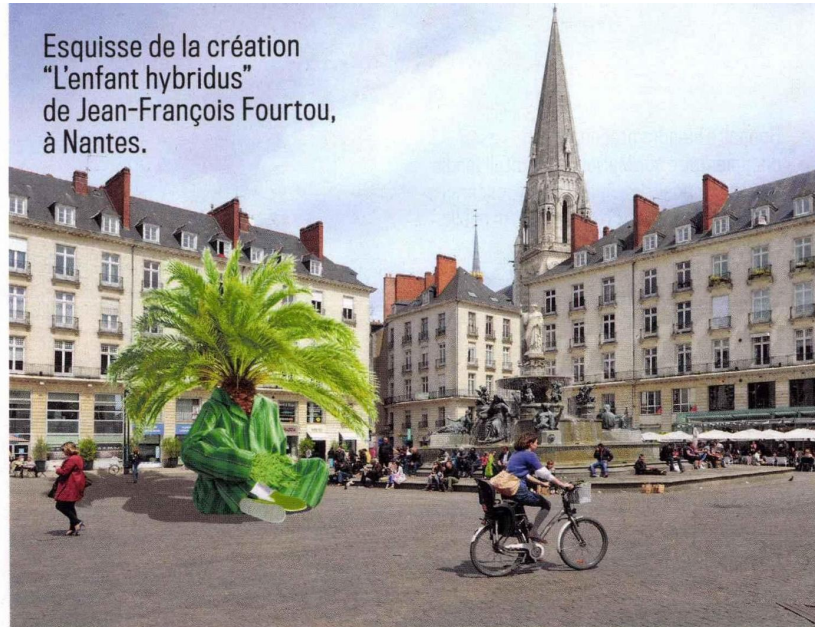
Jusqu'au 21 juin à Montpellier (34).
www.domainedo.fr/spectacles/printemps-des-comediens

FESTIVAL DE TOULOUSE

À la croisée des musiques (classique, jazz, pop, blues...), ce festival promet des moments vibrants avec des créations sur mesure. Au programme : Ibrahim Maalouf, Kyle Eastwood, Christophe Willem et Yvan Cassar, l'Orchestre du Capitole, Kim Higelin (accompagnée dans une lecture de *Bonjour tristesse* par la pianiste Vanessa Benelli Mosell), la violoniste Manon Galy...
 Du 29 juin au 13 juillet à Toulouse (31).
metropole.toulouse.fr/actualites/festival-de-toulouse

JAZZ IN MARCIAC

Pour sa 46^e édition, outre l'incontournable hommage à Claude Nougaro, disparu voici vingt ans et né à 125 kilomètres de là, cette édition verra des créations originales d'Anne Pacey, d'Émile Parisien avec l'Orchestre national du Capitole et d'Avishai Cohen. Pink Martini (une première pour eux), Ludovico Einaudi, Meshell Ndegeocello et Chris Isaak seront également de la partie, tout comme les habitués que sont désormais Chucho Valdes, Ibrahim Maalouf, Youn Sun Nah, Hiromi et Richard Galliano.
 Du 18 juillet au 4 août à Marciac (32).
www.jazzinmarciac.com



Esquisse de la création
 "L'enfant hybridus"
 de Jean-François Fourtou,
 à Nantes.

PAYS DE LA LOIRE

HELLFEST

Comme à chaque édition, c'est le rendez-vous des amateurs de gros son, de sensations fortes et de décibels qui affiche complet plus de six mois en amont. Le millésime 2024 est comme d'habitude ultra efficace avec du très lourd : Metallica, Foo Fighters, Queens Of The Stone Age, Machine Head, Saxon, Offspring, Avenged Sevenfold, The Prodigy... L'expérience est toujours unique. 240 000 festivaliers se sont déplacés l'année dernière, il y en aura au moins autant cette année.
 Du 27 au 30 juin à Clisson (44).
hellfest.fr/

ESCALES DE SAINT-NAZAIRE

Cette manifestation de musique world, pop, rock et électro née en 1992 présente cette année Pomme, Ibrahim Maalouf, Félé, Bertrand Belin, Acid Arab, Chinese Man, PLK, Jungle, Luidji et Julian Marley. Bonne idée, les restaurants sont tous répartis de façon à ce que la vue donne sur l'estuaire ou le bassin du port. Le prélassage sur le sable fin de la plage du Vieux Môle est désormais au cahier des charges et non plus réservé aux VIP d'hier. Bien évidemment, la Grande Roue (place de l'Amérique latine) sera elle aussi de la partie, pour une vue imprenable.
 Du 19 au 21 juillet à Saint-Nazaire (44).
www.festival-les-escales.com

LE VOYAGE À NANTES

Chaque été nantais est désormais marqué par l'ajout d'œuvres d'art à celles existant déjà sur le parcours proposé et matérialisé par une ligne verte tracée au sol que les touristes suivent toujours avec beaucoup d'attention. C'est le fameux Voyage à Nantes, une idée géniale pour découvrir la ville. Si l'année dernière, les artistes ont travaillé sur le thème des statues, ils abordent cette année celui des arbres et de leurs représentations, notamment sur les incontournables fontaines Wallace.
 Du 6 juillet au 8 septembre à Nantes (44).
www.levoyageanantes.fr

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

FESTIVAL DE MARSEILLE

Des ateliers viennent pérenniser un programme mis en place depuis plusieurs mois qui a permis à 300 élèves issus d'écoles, collèges et lycées de s'initier à la danse contemporaine. On viendra également découvrir la Lisboète Diana Niepce en trio, s'émouvoir devant le seul en scène de Malika Djardi et se réjouir devant la chorégraphie à cinq danseuses de Lisa Vereertbrugghen.
 Du 14 juin au 6 juillet à Marseille (13).
www.festivaldemarseille.com

TRANSFUGE

Edition : Juin - juillet 2024 P.72
Famille du média : Médias spécialisés
grand public
Périodicité : Mensuelle
Audience : 249666



Journaliste : Thomas Hahn
Nombre de mots : 598

SCÈNE CRITIQUE



L'épreuve des Saisons

Anne Teresa De Keersmaecker et Radouane Mriziga réinventent Vivaldi dans *Il cimento dell'armonia e dell'invenzione*. À retrouver à Montpellier Danse.

PAR THOMAS HAHN

Le Kunsten Festival de Bruxelles fut sans doute l'endroit idéal pour rendre aux *Quatre saisons* cet élément de surprise que la forme a pu dégager, il y a trois siècles. D'emblée, le titre de ce quatuor dansé nous surprend et mérite d'être scruté : *Il cimento dell'armonia e dell'invenzione*, tel qu'il figure sur le manuscrit original. *L'Epreuve de l'harmonie et de l'invention* donc, et une recherche sur l'origine du terme de *cimento* mène vers une épreuve scientifique, où l'on vérifiait, à l'aide d'une solution saline, la pureté et donc la valeur d'un métal supposé précieux. Aussi, le chef-d'œuvre de Vivaldi pourrait ici être abordé comme pour une expérience, où l'invention met l'harmonie à l'épreuve. Et l'harmonie est bien sûr incarnée par le cycle des saisons, représentant la nature en tant que telle.

Si Vivaldi rend hommage à la nature, De Keersmaecker et Mriziga font le choix de commencer leur création commune en évoquant *Les Quatre saisons* par d'autres moyens que des instruments de musique. En prologue, des centaines de tubes lumineux s'allument de façon apparemment irrégulière, jusqu'à ce que l'on se rende compte de la musicalité de leur ballet fantomatique. Tout commence donc par un acte blanc, reflet visuel de la partition de Vivaldi, et il n'aura surpris personne qu'une telle chorégraphie soit signée Romeo Castellucci. Mais ce clignotement des LED sonne aussi telle une

alerte au sujet de la nature. Aussi cette pièce débute dans un silence assourdissant.

Sans vouloir aller jusqu'au dicton « il n'y a plus de saisons » : Danser aujourd'hui *Les Quatre saisons* est forcément un acte lié à de fortes inquiétudes, d'autant plus que Venise, lieu de vie de Vivaldi est, comme on le sait bien, menacée par la montée des eaux. Au lieu de s'appuyer sur la musique, la danse commence en mimant les motifs évoqués dans les sonnets attribués à Vivaldi, où « Le paysan célèbre l'heureuse récolte » et « Le chasseur part pour la chasse à l'aube ». À grand galop, car c'est l'automne ! En hiver, un duo réussit à nous faire entendre l'allegro par une forme de tap dance, non sans y mettre un brin de baroque. Alors, Vivaldi sans les violons ? À Bruxelles, tout semble possible. On sait pourtant à quel point Anne Teresa De Keersmaecker est attachée à la construction d'une relation profonde avec une œuvre musicale. Mais on sait aussi qu'il lui est arrivé, avec *The Song*, en 2009, de travailler quasiment sans musique.

Ce n'est que progressivement que Vivaldi creuse sa place face à ce quatuor masculin, où l'on se demande aussi si chacun n'est pas le représentant d'une saison, comme chacun incarne un instrument dans *A Love Supreme*, créé en 2017 sur la musique de John Coltrane. Et plus la musique arrive, plus on bascule de l'univers austère de Mriziga vers l'amour musical de la fondatrice de Rosas. Dans l'enregistrement par Gli Incogniti sous la direction d'Amandine Beyer, violoniste, compositrice et musicologue qui contribue depuis longtemps aux créations keersmaeckeriennes, violoncelle et basse évoluent à une puissance telle qu'on croit se trouver à l'intérieur de la caisse de résonance. Les saisons n'ont pas dit leur dernier mot...

IL CIMENTO DELL'ARMONIA E DELL'INVENZIONE

d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouane Mriziga, 18-19 juin Concertgebouw, Bruges, 28-29 juin Le ZEF - scène nationale de Marseille, Festival de Marseille, 01-02 juillet Opéra Comédie, Montpellier Danse

Culture africaine: les rendez-vous en juin 2024

À Abidjan, Paris, Marseille, Annecy, Bordeaux, Chicago, Rodez, Montpellier, Berlin, Yaoundé, Kampala, Dakar... en salle ou en plein air, voici 19 rendez-vous de la culture afro ou africaine à ne pas manquer en ce mois de juin 2024. N'hésitez pas à nous envoyer vos prochains événements culturels « incontournables » à l'adresse rfipageculture@yahoo.fr.



Site de Sede Mercato. À partir du 15 juin, le musée Fenaille à Rodez présente « Éthiopie, la vallée des stèles ». Le mégalithisme de la Corne de l'Afrique est l'un des plus riches et exceptionnels du continent africain. © Photo A. Pierre - Mission Abaya 2023

À partir du 1er juin, la galerie Cécile Fakhoury à Abidjan présente la première exposition personnelle de l'artiste **Rachel Marsil**. *Le goût de la mangue tourne autour de l'amour « et le fruit de l'amour prend ici l'aspect d'une mangue, dont on ne sait pas s'il s'agit du fruit défendu tant les femmes qui s'en saisissent hésitent à en goûter la saveur, préférant le garder comme un objet précieux »*. Née en 1995 à Lille, l'artiste est poussée par la redécouverte d'anciennes photos de famille « à questionner la construction du récit personnel : en interrogeant le rapport qu'elle entretient à ses Origines... ».

Jusqu'au 2 juin, les photos du Congolais **Maurice Pellosh** nous donnent une idée de « *ce que fût la société congolaise après l'indépendance et révèlent la patte unique et sensible d'un portraitiste de talent* ». Dans le cadre des Traversées africaines à Paris, l'association Pour l'art pour l'Afrique nous propose de découvrir *Pause congolaise*, la quatrième exposition du célèbre photographe-portraitiste. Il a ouvert son studio en décembre 1973 à Pointe Noire (Congo-Brazza), à l'âge de 22 ans, et le Studio Pellosh est vite devenu un des lieux incontournables de la capitale congolaise jusqu'en 2016. L'artiste est décédé le 25 mai 2023 à Pointe Noire à l'âge de 71 ans.

À partir du 4 juin, le musée du Quai Branly-Jacques Chirac à Paris présente **Taïnos et Kalinagos des Antilles**. Un hommage à l'exposition présentée il y a trente ans au Petit Palais à l'initiative de Jacques Chirac sur l'art des Taïnos, peuple des Grandes Antilles englouti par la conquête espagnole. Cette manifestation a amorcé le changement de regard du grand public sur les arts non-occidentaux. « *Les Taïnos, dans les Grandes Antilles, et les Kalinagos, dans les Petites Antilles, sont deux sociétés autochtones qui peuplaient les Caraïbes avant l'arrivée de Christophe Colomb en 1492. Premiers témoins de cette rencontre*

Jusqu'au 8 juin, Afri Art Gallery, à Kampala, en Ouganda, présente **Form and Fantasy**. Une exposition collective avec des oeuvres de Kaleab Abate, Daniel Atenyi, Kidane Getaw, Selome Muleta, Sherie Margaret Ngigi, Emmie Nume. L'exposition explore les intersections entre l'abstraction figurative et formelle et le domaine de l'imagination - l'onirisme, la fantaisie, la fiction. Elle réunit des artistes dont les oeuvres exposées brouillent les frontières entre la réalité et le subconscient.



Site d'Alata, Mission Azais, 1926. À partir du 15 juin, le musée Fenaille à Rodez présente « Éthiopie, la vallée des stèles ». Le mégalithisme de la Corne de l'Afrique est l'un des plus riches et exceptionnels du continent africain. © THIERRY ESTADIEU

La galerie Christophe Person à Paris s'aventure *Au pays des hommes intègres*. Une exposition collective de 7 artistes burkinabè, entre le 8 juin et le 27 juillet. Avec **Olga Yaméogo, Nyaba Léon Ouedraogo, Siriki Ky, Abou Sidibé, Christophe Sawadogo, Abou Traoré, Mouss Black**.

À partir du 9 juin s'ouvre le **Festival international d'animation d'Annecy**, le plus grand festival de dessin animé dans le monde. Entre autre au programme : *Petit panda en Afrique*, de Richard Claus et Karsten Kilerich, l'histoire d'un jeune panda qui va sauver sa meilleure amie en Afrique. Comme d'habitude, la capitale mondiale du film d'animation présentera aussi cette année le meilleur de l'animation africaine.

Du 14 au 16 juin, le **Festival international du film de la diaspora africaine de Chicago** revient à FACETS. Depuis sa création, l'ADIFF Chicago a présenté des films culturellement significatifs qui explorent l'expérience des Noirs et des Indigènes, donnant une voix multidimensionnelle à des réalités et des peuples souvent mal représentés. Cette année, l'ADIFF Chicago apporte une sélection spéciale de films et d'événements au FACETS, mettant en lumière un éventail de sujets tels que le colorisme, la Renaissance de Harlem, le Brésil et le travail du cinéaste Rolf de Heer.

Du 14 juin au 6 juillet, le **Festival de Marseille** propose trois semaines avec 31 spectacles : danse, théâtre, concerts, films, expositions... Des artistes venu·e·s de plus de 20 villes réparties sur 15 pays (Afrique du Sud, Allemagne, Angleterre,

Belgique, Écosse, Égypte, France, Inde, Irlande du Nord, Liban, Portugal, République du Congo, Rwanda, Suisse, Tunisie).

À partir du 15 juin, le musée Fenaille présente *Éthiopie, la vallée des stèles*. L'exposition à Rodez réunit plus de 90 pièces originales regroupées en différentes sections dont des prêts du Weltkulturen Museum et de l'Institut Frobenius de Francfort, du musée du Quai Branly - Jacques Chirac et de l'Ethiopian Heritage Authority. Une dizaine de stèles monumentales en pierre proviennent du site de Tuto Fela. Et il y a une sélection de dessins originaux grands formats réalisés par l'artiste Alf Bayrle qui a accompagné la première mission allemande en 1934-35. Le mégalithisme de la Corne de l'Afrique est l'un des plus riches et exceptionnels du continent africain. Le paysage culturel du pays Gedeo vient d'être inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO en septembre 2023.



Site de Chelba Tutiti. À partir du 15 juin, le musée Fenaille à Rodez présente « Éthiopie, la vallée des stèles ». Le mégalithisme de la Corne de l'Afrique est l'un des plus riches et exceptionnels du continent africain. © photo A. Pierre

Le 15 juin, le Glob Théâtre de Bordeaux a programmé une *Agora décoloniale* dans le cadre du Festival Chahuts. Un rendez-vous autour des questions décoloniales avec au programme le spectacle *Françé* par la Compagnie L'Énelle et une causerie *Le décolonial et l'intime*.

Du 18 au 22 juin aura lieu **Africa Fête** dans le quartier de La Belle de Mai à Marseille. Pour sa vingtième édition, le festival accorde une place particulière aux parcours des artistes afrodescendants et aux minorités de genre. Fidèle à ses valeurs fondatrices, Africa Fête participe à la journée mondiale des réfugié·es le 19 juin et propose une ode à la famille et aux racines, mais aussi un questionnement sur la douloureuse question de l'exil et la transmission de l'héritage culturel africain.

Du 22 juin au 6 juillet, **Montpellier Danse** nous invite à sa 44e édition. Au-delà d'être international, le festival souhaite être cosmopolite, « *présentant à la fois des danseurs sud-africains originaires du nord du Cap en Afrique du Sud, un danseur costaricain chorégraphié par une artiste canadienne cris-métis, originaire de Vancouver. Ou encore un groupe de danseurs*



Au Festival de Marseille, poids lourds et découvertes

Une très belle édition qui parle fantaisie, écologie, lutte des femmes mais aussi des hommes, d'ailleurs, d'ici et maintenant, et accueille notamment les premières mondiales de Robyn Orlin et Emanuel Gat.

En ouverture, un vrai coup de poing. Une première mondiale de Robyn Orlin qui arrive avec un groupe de danseurs que nous n'avons encore jamais vu (mais que l'on pourra aussi voir à Montpellier Danse dans la foulée). Orlin est allée en Afrique du Sud, mais pas à Johannesburg, où elle a l'habitude de mettre en scène les danseurs de Moving into Dance Mophatong ou la chorale Phuphuma Love Minus. Cette fois, elle fait une excursion dans la région d'Okiep, une ancienne ville minière près de la frontière avec la Namibie. C'est là que deux anciens élèves d'Orlin la chorégraphe a beaucoup enseigné dans son pays natal ont fondé le Garage Dance Ensemble, petite troupe qui peut, sans doute à son propre étonnement, vivre de la danse. Au moins depuis que Robyn Orlin amène les soutiens nécessaires pour cette production qui la confronte à l'inconnu. Elle arriva donc dans cette ville un brin fantôme, la tête pleine d'idées et de sujets à aborder : La violence à l'époque coloniale, les violences faites aux femmes aujourd'hui, la discrimination des minorités sexuelles. Ou les préjugés auxquels doit faire face une population souvent descendante en partie des colons européens, pas assez blanche sous l'Apartheid, et soudain pas assez noire...

Mais une fois la rencontre avec les interprètes faite, Orlin constate que ceux-ci n'ont qu'une envie : faire une pièce où ils peuvent montrer qui ils sont, sans être constamment renvoyés à leur métissage ou à l'histoire de leur communauté. N'ont-ils pas le droit de s'amuser un peu ? Avec Orlin, c'est gagné. Seulement, de quelle manière ? Cette première des premières marseillaises de l'édition 2024 nous le révélera, autour de la question : *...How in salts desert is it possible to blossom...* En français : Comment fleurir dans un désert de sel ?

Bipolaire ?

L'autre grande révélation ne se joue pas moins sur le terrain de la rencontre, cette fois entre Emanuel Gat et un univers musical des plus inattendus. Car son auteur est aujourd'hui plus connu pour ses troubles mentaux que pour sa musique : Kanye West. Oui, c'est lui ! Et Gat de chorégrapheur sur un album intégral du rappeur, à savoir *The Life of Pablo*, paru le 14 février 2016. Sur quel terrain nous amène-t-il ? Gat en dit ceci : « *Décrit comme " oscillant constamment entre la bravade fanfaronne et l'insécurité à la limite de la paranoïa, brisant le sacré contre le profane et perturbant ses propres grooves fluides avec des interjections, The Life of Pablo a perfectionné l'art du bricolage esthétique et intellectuel, changeant de forme en temps réel et comptant sur les auditeurs pour suivre. »*



"Freedom Sonata" en répétition © Julia Gat

Tout cela rappelle, déjà, ce trouble bipolaire diagnostiqué chez la star américaine. Et comme si ces errements musicaux n'étaient pas assez disparates en soi, Gat a le culot d'associer à *The Life of Pablo* le second mouvement de la *Sonate n°32 pour piano* de Ludwig van Beethoven ! Quid de la chorégraphie ? L'esprit, la méthode et les gestes de Gat avancent, quant à eux, sur une voie toute tracée et n'ont jamais montré le moindre signe de bipolarité. Cette fois aussi ?

Ecologie et avatars

D'autres rencontres au plus haut niveau sont au rendez-vous sur les plus grands plateaux de la Cité phocéenne, dont celle entre Anne Teresa De Keersmaecker et Radouane Mriziga, autour des *Quatre Saisons* de Vivaldi. Sauf que le titre pourrait être de Robyn Orlin : *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione*. Il est pourtant de Vivaldi lui-même et figure sur la partition originale. En composant son hommage à la nature, le Vénitien ne pouvait imaginer l'état actuel de la planète. A quoi ressembleraient *Les Quatre Saisons* s'il les écrivait aujourd'hui ? Mriziga et De Keersmaecker diffractent la partition et entrent dans le sujet en dansant les images des sonnets attribués à Vivaldi qui accompagnent l'oeuvre musicale. Et par bien d'autres manières inattendues. Un message écologiste très subtil...



il cimento dellarmonia e dell inventioneanne Teresa De Keersmaecker Radouan Mriziga-© Anne Van Aershot.jpg

Et les Marseillais ? Le collectif (La) Horde sera là, avec *Age of Content*, leur très singulière réflexion chorégraphique sur notre époque qui dérive vers les sphères virtuelles, les avatars et les mouvements hybrides, qui est le fruit de leur rencontre avec des artistes pionniers du parkour [notre [critique](#)]. Dorothee Munyaneza est, elle aussi, devenue Marseillaise ! Heureuse de vivre dans cette ville effervescente, elle poursuit ses rencontres dans son pays d'origine. Dans *umuko*, elle invite une nouvelle génération de danseurs-musiciens, jeunes et très talentueux, autour de l'idée de l'umuko, l'arbre sacré qu'elle chérissait pendant son enfance. Mais aucune trace d'un arbre dans sa mise en scène, tirée au cordeau. Décidément, son enfance est bien loin, trente ans après qu'elle a dû fuir les commandos tueurs.



"Age of Content" (La) Horde © Fabian Hammerl

La lutte des femmes

Du Caire vient le collectif féminin Nafaq, fondé par Hanin Tarek et Amina Abouelghar, qui navigue entre hip hop et danse contemporaine, dans un corps à corps sur musiques électro. Les deux Egyptiennes auront leur mot à dire sur le sujet de la table ronde organisée au BNM : *Féminisme: luttes et empowerment par la création artistique*. Mais peut-être seront-elles déjà reparties. Par contre, on pourra y entendre Maryam Kaba, artiste associée au BNM, et la journaliste Marie Kockqui créent *Joie UltraLucide*, avec une vingtaine de femmes marseillaises, rencontrées à la Maison des femmes, pour donner force et énergie aux femmes victimes de violences. Toute aussi engagée, Mallika Taneja qui vient de Delhi avec *Be Careful*, un solo présenté comme un manifeste contre les violences faites aux femmes.

Vidéo : <https://youtu.be/gtJ02IAwEb4>

Du combat des femmes se revendique également *Sorcières / Kimpa Vita*, signé DeLaVallet Bidiefono, pour une danseuse, une chanteuse et musique live. Car Kimpa Vita n'est pas le nom d'une artiste queer, mais celui d'une prophétesse congolaise du 18e siècle qui luttait pour l'indépendance de son pays. Incarnée par Florence Gnarigo et porté par un texte de Dieudonné Niangouna, cette pièce est un hommage à toutes les femmes qui luttent contre l'oppression.



Sorcières/Kimpa Vita de DeLaVallet Bidiefono

Chez Malika Djardi, le titre *Martyre* peut sembler véhiculer une charge politique. Il n'en est rien. Ce duo est la suite de *Sa prière*, où la jeune chorégraphe interrogeait sa mère Marie-Bernadette au sujet de son rapport à la vie et la religion. Aujourd'hui Djardi crée avec elle un duo entre le plateau et l'écran, avec sa mère qui s'est mise à danser alors qu'elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Une déclaration d'amour, intime et sensible, à partir de la mémoire collective faite de ritournelles et de danses populaires.

De Gand vient Lisa Vereertbrugghen avec son quintette féminin *While we are here*, hardcore et frénétique, qui entremêle rave et danses folkloriques : un nouveau regard sur le danser ensemble qui change de forme au fil des siècles, mais pas de fond. La communauté est au centre, même dans cette danse hybride entre techno et folk.

Vidéo : <https://youtu.be/3k9O6fFyUHK>

A Lisbonne oeuvre Diana Niepce, qui présente son trio *Anda, Diana* (Marche, Diana). Où elle interroge l'état et les possibilités de son corps après avoir été paralysée suite à un accident. Où la construction d'un corps à trois, entre impesanteur et tridimensionnalité, entre poésie et violence, crée des images renvoyant à la religion et la mythologie.

Vidéo : <https://youtu.be/luF6EgPod1g>

Le cercle dans *Fêu* de Fouad Boussouf [notre [entretien](#)] semble alors réunir toutes ces femmes en lutte dans la joie et dans une énergie irrésistible, allant de l'avant, toujours plus haut, dans un mouvement (quasiment au sens politique du terme) que rien ne semble pouvoir arrêter. On peut donc courir en cercle sans tourner en rond, et courir en rond pour avancer sans relâche !

Le regard des hommes

Et les hommes ? En voilà un ! Il s'appelle Botis Seva et il fait partie des chorégraphes londoniens qu'on commence à découvrir en France. Il faut courir voir son *BLKDOG*, où le fondateur du collectif Far From the Norm aborde les dangers d'une vie exposée à la violence sociale et à l'oppression raciale. La sortie de l'enfance et de l'innocence devient un sujet qui se traduit ici par une danse très chargée, rapide, galvanisante et pourtant d'une technique ultra-précise. Si l'énergie peut rappeler celle du krump, cette danse peut aussi amener à imaginer la danse que ferait un Hofesh Shechter s'il était né dans une communauté noire londonienne. En somme, il attaque le problème à la racine, vu que les violences subies dans l'oppression sociale se retournent souvent contre les femmes.

Vidéo : <https://youtu.be/tuXqTPqFDkg>

Marseille est une ville à la croisée des mondes, et son festival, dirigé avec bonheur par Marie Didier, en témoigne de façon exhaustive. Elle nous propose même un voyage aux confins des Comores, avec Hamza Lenoir (Cie Kazyadance). Un spectacle composé de corps, musique, textes et vidéo. Mais qu'y fait donc *Le Corps de Jésus* ? non, il n'y est pas question de crucifixion, mais du corps du danseur Inssa Hassna, dit «Jésus», accompagné du musicien Nacho Ortega, artiste mahorais qui évoque traditions, cultures, rites et religions, faisant se croiser des histoires intimes et la mémoire collective.

De Belfast vient le compositeur, librettiste et metteur en scène Conor Mitchell. Sa création *The Doppler Effect* avec les musiciens du Belfast Ensemble évoque le destin d'un jeune homme gay dans les années d'après-guerre en Irlande du Nord, en musique, danse, vidéo et texte. Une histoire d'amour impossible car réprimée entre deux garçons, vue sous différents angles, grâce à l'effet doppler lisez : dédoublement.

Vidéo : <https://youtu.be/vYgTLIa9vcl>

Et puis, voilà deux Libanais : Abou Diab et Ali Hout avec *Under the flesh* (sous la chair). Un danseur, un musicien, entre danse contemporaine et de la danse dabkeh traditionnelle, pour s'opposer à la violence de la guerre. En dansant, en créant. Que peut un corps, face aux armes ? La vie peut-elle ressusciter ? Une question qui se pose à Beyrouth, mais aussi à Marseille.

Thomas Hahn

[Festival de Marseille Du 14 juin au 6 juillet](#)

La 29e édition du festival de Marseille mettra la ville en mouvement



Festival de Marseille 2024 © Photographie Léa Magnien et Quentin Chantrel - Collectif Lova

D'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga à Robyn Orlin, en passant par (La)Horde, la 29e édition du festival de Marseille, centré sur la danse et la performance, propose des spectacles qui s'intéressent à l'expression de la violence contemporaine.

Pour sa 29e édition, le [Festival de Marseille](#), qui se tient du 14 juin au 6 juillet, s'apprête à faire vibrer la cité phocéenne avec des spectacles de danse, des performances et des concerts, qui forment le cœur de sa programmation depuis près de trente ans. Ancré dans le paysage culturel marseillais, le festival traduit selon sa directrice [Marie Didier](#) "une vraie appétence du public local pour les formes de représentation du corps, des corps en mouvement.

" Il existe un vrai désir de spectacle à Marseille ; ce qui explique que les salles soient toujours pleines, favorisées par une politique tarifaire courageuse (tarif unique à 10 euros), soutenue par la ville de Marseille. " Ce tarif unique lève des barrières, pas seulement financières , explique Marie Didier ; " il conjure l'appréhension que l'on peut légitimement avoir face à des formes exigeantes ou inconnues . De fait, beaucoup de Marseillais-es (90 % du public) viennent en groupe, sur un mode convivial, prêt-es à découvrir ensemble des formes chorégraphiques inédites.

" L'art comme un espace de liberté formelle et intellectuelle

Pour Marie Didier, directrice depuis trois ans, la programmation du festival reste guidée avant tout par l'expérimentation de formes. *" J'aime les artistes qui prennent des risques, qui se livrent à des dialogues avec d'autres artistes , confie-t-elle. " Le festival explore ce que les artistes ont à dire depuis l'endroit où ils vivent, de Marseille à New Dehli, ou de l'autre côté de la Méditerranée. Tous construisent des formes puissantes à partir de questions clés de notre époque.* L'édition de cette année

fait place à " *de nombreuses oeuvres qui s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre luttes émancipatrices et langages artistiques* .

Avec, entre autres, sept créations, six coproductions, plus de vingt spectacles et performances, mais aussi des ateliers de danse gratuits et des conférences, le festival se déploie dans 18 lieux de la ville (La Sucrière, Le ZEF, KLAP Maison pour la danse, Friche la Belle de Mai, Théâtre Joliette, Centre de la Vieille Charité, Mucem, Théâtre La Criée, Ballet national de Marseille, La Cité Radieuse...). Les oeuvres " *revendiquent, souvent joyeusement, l'art comme un espace de liberté formelle et intellectuelle déjouant les assignations et bifurquant des trajectoires convenues* .

Nos attentes

En danse, Anne Teresa De Keersmaeker et Radouan Mriziga entrelaceront leurs écritures chorégraphiques en s'inspirant des *Quatre Saisons* de Vivaldi (les 28 et 29 juin, le Zef). Pour sa première collaboration avec le Garage Dance Ensemble, la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin présentera ... *How in salts desert is it possible to blossom...* (les 14 et 15 juin à la Criée). Dans leur spectacle *Age of Content*, le collectif (LA)HORDE investira le plateau de La Criée pour réinventer le virtuel (les 25, 26 et 27 juin, au théâtre de la Criée).

Aïchoucha, spectacle fusionnant musique électronique et vidéo de l'artiste tunisien Khalil Epi, dessine une cartographie sensible des deux rives de la Méditerranée (le 14 juin au centre de la Vieille Charité). La scène contemporaine égyptienne sera incarnée par la pièce du collectif féminin cairote Nafaq, composé des danseuses Hanin Tarek et Amina Abouelghar, *Nafaq 4: Extending Further*. (les 17 et 18 juin, à KLAP Maison pour la danse). Avec *Martyre*, la chorégraphe Malika Djardi associe recherche plastique et scénique autour des corps vieillissants (17 et 18 juin à KLAP Maison pour la danse). L'artiste lisboète Diana Niepce, paralysée après un grave accident, a fait de sa reconstruction une force créatrice pour rendre la danse à nouveau possible. Sa performance, *Anda, Diana*, propose une plongée autobiographique questionnant les corps non normatifs dans le champ des arts (20 juin au Théâtre La Criée).

Le chorégraphe israélien Emanuel Gat propose une sonate chorégraphique, musicale et dramaturgique en trois mouvements (*Freedom Sonata*, les 20 et 21 juin au théâtre de la Criée). Maryam Kaba et Marie Kock unissent leurs voix dans un spectacle conçu avec et pour vingt femmes de Marseille, *Joie UltraLucide*, en coréalisation avec le Ballet national de Marseille : un hymne qui vise à redonner mouvement et vie aux corps féminins victimes de violence (les 22 et 23 juin, Ballet national de Marseille). Dans une performance, *Be Careful*, l'artiste féministe Mallika Taneja se met en scène et avec un sens aigu du théâtre pour dénoncer les violences faites aux femmes (les 22 et 23 juin, Ballet national de Marseille). Dans *While we are here*, la chorégraphe flamande Lisa Vereertbrugghen s'essaie à la techno hardcore pour " *se challenger à aller plus vite* , bousculer ses habitudes. Une frénésie contagieuse (les 23 et 24 juin au Mucem). On ira aussi voir *Pina, my love* du chorégraphe et danseur Bassam Abou Dia qui ausculte les mouvements du corps captif (le 1^{er} juillet à la Friche Belle de Mai).

Une grande vitalité de formes et d'élans

Du côté de la musique contemporaine, on écoutera avec curiosité l'opéra du compositeur et metteur en scène Benjamin Dupé, (*friou(l)*), un opéra maritime, sur l'un des plus beaux sites du parc national des Calanques, où la nature et la mer feront entendre leurs voix secrètes. Accompagné d'une chanteuse lyrique, d'un comédien et de sept musicien·nes, Dupé invite à partager des sensations inédites sur les archipels de Riou et du Frioul, " *à ressentir leur ambiance singulière, à écouter l'environnement sonore et à observer, avec sa sensibilité de musicien, les jeux de lumière et le vol des oiseaux* (les 21, 22 et 23 juin, dans l'Archipel du Frioul).

Par-delà tous les spectacles, une journée de rencontres, performances et films questionnera la manière dont le handicap transforme l'art, le monde de l'art et les représentations. Associé au Festival TRANSFORM!, festival de créations queer contemporaines, pour penser le programme de cette journée, le festival de Marseille explore les perspectives qu'agencent les théories crip, qui pensent à partir de la situation dite " de handicap les croisements des identités (le 24 juin au Mucem).

Centré à la fois sur la scène locale et sur les scènes internationales, sur " *le très proche et le très lointain* ", comme le résume Marie Didier, le festival traduit une vitalité artistique propre à Marseille, où il existe aujourd'hui plein de possibilités d'expérimenter des choses en-dehors de l'institution. Disséminée dans des théâtres, mais aussi des jardins, des espaces en plein air, et même des îles, le festival témoigne de cette vitalité des formes et des élans. Tous·tes à Marseille.

Festival de Marseille , du 14 juin au 6 juillet 2024

LA TERRASSE

Edition : **Juin - juillet 2024 P.21**
 Famille du média : **Médias spécialisés**
grand public
 Périodicité : **Mensuelle**
 Audience : **N.C.**



Journaliste : **Éric Demey**
 Nombre de mots : **194**

MARSEILLE / FESTIVAL

Festival de Marseille

La flamme est passée mais ne s'éteint pas pour autant. Dès le 14 juin, le festival de Marseille reprend le flambeau pour mettre le feu à la cité phocéenne.



La Horde présente son tout nouveau *Age of content* au festival de Marseille.

Impossible de citer exhaustivement les 31 propositions artistiques, dont 24 spectacles et performances, parmi lesquels 7 créations, qui se déploient lors de ces 3 semaines de festival à Marseille. Quelques grands noms jouent leur rôle de phare. Une nouvelle création d'Anne Teresa de Keersmaecker en compagnie de Radouan Mriziga (*Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione*) ou, plus local mais pas moins populaire, le collectif la Horde qui présente son tout nouveau *Age of content* dansant sur le virtuel..... Mais un festival, c'est plus que des chiffres et des noms, c'est aussi un esprit. Celui du Festival de Marseille est résolument jeune, international et contemporain, en prise avec les luttes émancipatrices et ouvert à des formes aussi originales qu'un opéra maritime de Benjamin Dupé (*(f)riou(l)*).

Éric Demey

Festival de Marseille, dans 18 lieux de la ville de Marseille. Du 14 juin au 6 juillet. Tel: 04 91 99 02 50.

Festivals d'été 2024 : nos dix choix théâtre, danse, cirque et arts de la rue

À Lyon, à Montpellier, dans un lycée parisien ou au coeur de la Haute-Vienne, l'été sera riche en spectacles lumineux, hilarants, poétiques ou charnel. Notre sélection de rendez-vous à ne pas manquer.



« Re Chichinella », de la flamboyante Sicilienne Emma Dante, sera présenté au Printemps des comédiens à Montpellier.
 Photo Masiar Pasquali



Les Nuits de Fourvière

Soixante spectacles, 120 représentations, 180 000 places disponibles... Vincent Anglade et Emmanuelle Durand, désormais à la tête du festival, continuent de faire vivre Les Nuits de Fourvière. Le fil conducteur de cette édition 2024 ? Le corps ! Le chorégraphe Mourad Merzouki présentera *Beauséjour*, sa nouvelle création ; la Québécoise Brigitte Poupart, son expérience immersive *Jusqu'à ce qu'on meure*. À leurs côtés, les poètes circassiens de Baro d'evel, ou les jeunes interprètes du spectacle *En une nuit, notes pour un spectacle* (lauréats du Prix du jury et du Prix du public du dernier festival Impatience). De quoi s'émerveiller encore et encore...

Catherine Hiegel en reine. Chacun devrait trouver là son bonheur.

Du 3 au 26 juin, à Angers (49).

Festival de Marseille

Ils débarquent d'une quinzaine de pays et sillonnent la ville. Jusqu'à prendre le large vers les îles du Frioul où le compositeur électro Benjamin Dupé présentera son « opéra maritime » : l'événement, sans doute, de cette 29^e édition ! Celle-ci fait par ailleurs la part belle aux artistes du cru (LA) HORDE et le Ballet national de Marseille, comme le talentueux chorégraphe Emanuel Gat qui fête ici ses 30 ans de compagnie. Toutes les formes d'expression sont de mise. Le chorégraphe congolais DeLaVallet Bidiefono s'appuie ainsi sur un texte de Dieudonné Niangouna, quand l'artiste Nivine Kallas, venue de Beyrouth, utilise l'accentuation de la langue arabe pour nourrir son envie de danser.

Du 14 juin au 6 juillet, à Marseille (13).

Montpellier Danse

Ce 44^e festival est aussi l'avant-dernier programmé par Jean-Paul Montanari, qui vient d'annoncer son départ après... quarante ans de bouillants et loyaux services. On y retrouve les fidèles Robyn Orlin, Wayne McGregor, Saburo Teshigawara, Josef Nadj, Anne Teresa De Keersmaeker, Angelin Preljocaj et même... Merce Cunningham, revivifié par le Ballet de Lorraine. Des mondes virtuels explorés dans *Deepstaria* par le Britannique McGregor, aux solos plus bruts et charnels de la Danoise de Bruxelles Mette Ingvarsen ou de Daina Ashbee, la Canadienne qui sublime le corps des femmes, l'éventail est large. Et témoigne de la capacité de la danse à se renouveler dans un monde en mutation.

Du 22 juin au 6 juillet, à Montpellier (34).

Festival d'Avignon

Diffusion : 7 juin 2024

Durée : 33 min 12

Sujet : Entretien avec Marie Didier

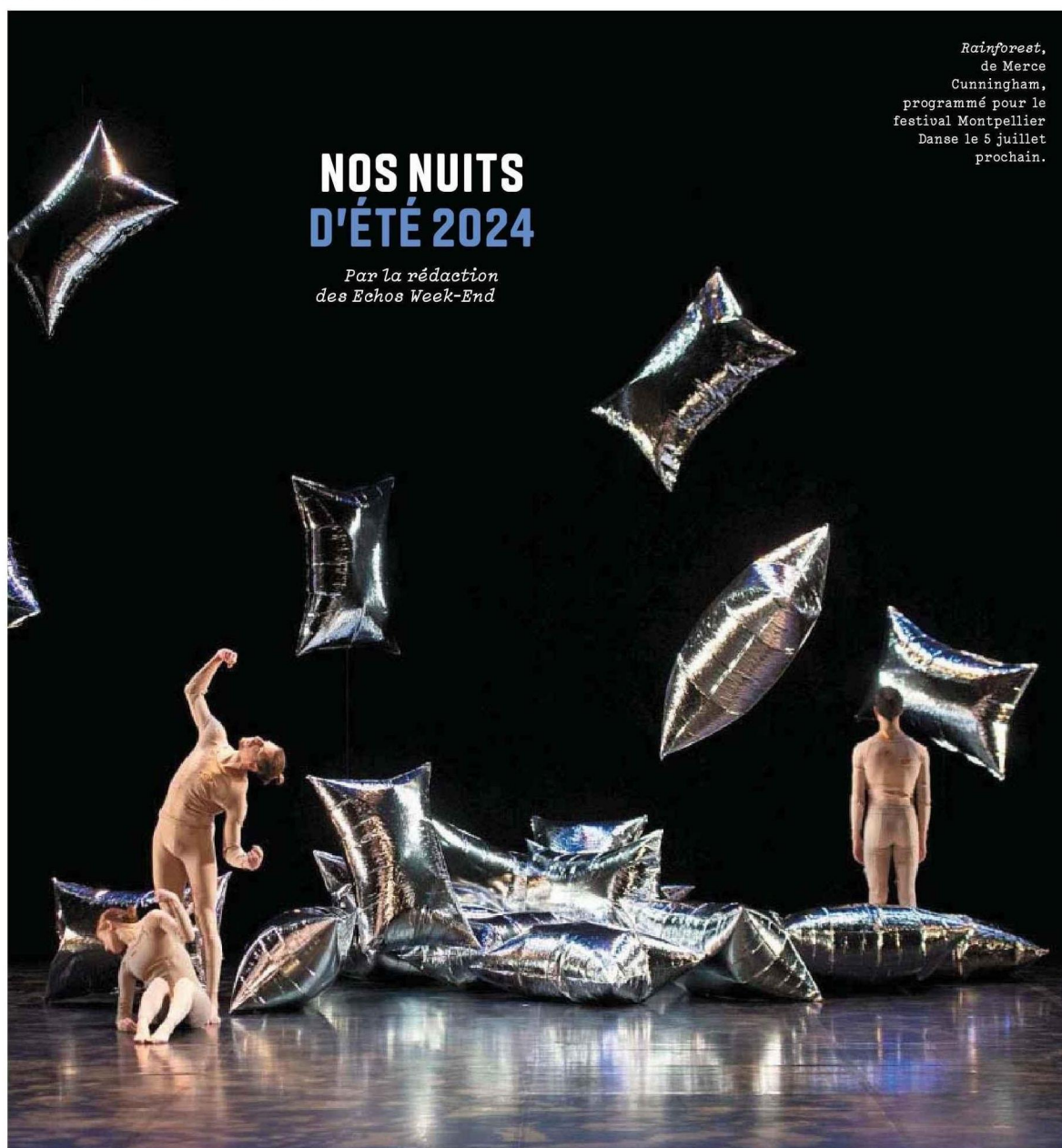
Journaliste : Léna Rivière

Lien : <https://share.transistor.fm/se3375979>

Le Festival de Marseille se déploie à nouveau dans la ville pour 29ème édition du 14 juin au 6 juillet 2024. Un festival engagé, tant par sa programmation éclectique et profonde que par ses valeurs portées, avec lequel Radio Grenouille continue de prendre le pouls de la création locale, nationale et internationale en ouvrant les micros pour une série de grands entretiens. Elle commence avec Marie Didier, directrice du festival.



CULTURE



LAURENT PHILIPPE



À gauche, Angus & Julia Stones seront présents le 7 juin aux Nuits de Fourvière. Ci-contre, en haut, le dernier projet hybride, *Balkony - Piesni* Milosne, de Krystian

Lupa, programmé au Printemps des comédiens. En bas, *Elizabeth Costello* de Krzystov Warlikowski, au Festival d'Avignon.



2 UN PRINTEMPS DES COMÉDIENS XXL

Avec 27 spectacles de haut vol à l'affiche, le Printemps des comédiens qui se tient ce mois de juin à Montpellier s'impose comme un des plus fameux festivals de théâtre en France, rivalisant avec Avignon. Ouverte fin mai avec trois créations majeures de Cyril Teste, Jean-François Sivadier et Georges Lavaudant, la manifestation dirigée par Jean Varela depuis 1987, va égrainer les « coups de théâtre » lors des prochains week-ends. Le grand rendez-vous du 7 juin est la création de *Journée de noces chez les Cromagnons* par Wajdi Mouawad. Le 13 juin, on pourra voir la pièce iconique de Pagnol, *Marius*, revue par Joël Pommerat. Et le 14 juin, le maître

polonais Krystian Lupa présentera son dernier projet hybride *Balkony - Piesni Milosne* d'après Coetzee et Garcia Lorca. En guise de bouquet final, on verra les 18 et 19 juin le nouveau spectacle d'Emma Dante, *Re Cicchinella*, inspirée de l'œuvre de Gianbattista Basile, et celui de Jean Bellorini, *Les Messagères*, d'après *Antigone* de Sophocle.

Le Printemps des comédiens, jusqu'au 21 juin, printempsdescomediens.com

3 UN 78° FESTIVAL D'AVIGNON FLAMBOYANT

Deuxième édition entièrement conçue par son nouveau directeur, Tiago Rodrigues, le 78°

Festival d'Avignon offre un modèle d'équilibre entre audaces et valeurs sûres. Parmi les quelque 35 spectacles à l'affiche à partir du 29 juin, on a retenu un sextet. D'abord les deux Cours d'honneur confiées à des trublions de la scène européenne: *Dämon*, une variation autour des funérailles d'Ingmar Bergman conçue par l'Espagnole Angelica Liddell; puis *Elizabeth Costello* du Polonais Krzystov Warlikowski, d'après l'œuvre de J.M. Coetzee. On sera ravi de retrouver la troupe de la Comédie-Française dans *Hécube*. Pas *Hécube*, un texte de Tiago Rodrigues inspiré d'Euripide à la Carrière de Boulbon. Et de replonger dans l'univers de deux créatrices en vue de la nouvelle scène française: Séverine Chavrier, avec une adaptation de Faulkner *Absalon, Absalon* à la Fabrice, et Caroline Guiela Nguyen avec *Lacrima*, l'épopée de la confection d'une robe de mariée, au Gymnase Aubanel. Enfin, puisqu'il ne saurait y avoir de festival sans danse, on suivra les pas de Boris Charmatz, artiste invité, et ses 200 danseurs dans *Cercles* au Stade de Bagatelle.


78° festival d'Avignon, du 29 juin au 21 juillet, www.festival-avignon.com

4 MARSEILLE À GRANDS PAS

Sous la direction enchantée de Marie Didier, le Festival de Marseille propose 24 spectacles, des films et des ateliers gratuits. On y retrouve Robyn Orlin avec le Garage Dance Ensemble, Fouad Boussouf ou Emanuel Gat. Et des talents neufs tel que Botis Seva, Malika Djardi et Marie Kock. Sur notre liste de favoris, Anne Teresa De Keersmaecker, la star flamande qui met une pincée de hip-hop dans *Les Quatre saisons* de Vivaldi, pas moins. Ainsi que le ballet de Marseille sous la houlette du collectif en vogue (La) Horde convoquant réalité virtuelle et danse électro dans le même élan avec leur pièce survitaminée, *Age of content*. Marseille se place désormais sur la carte de France des destinations prisées entre restaurants courus et manifestations pointues. Le petit plus, des DJ sets donnant le bon tempo à ce festival ouvert sur le monde.

Festival de Marseille, du 14 juin au 6 juillet, www.festivaldemarseille.com

5 MONTPELLIER DANSE GARDE LE CAP

Festival de référence, Montpellier Danse propose un programme éblouissant avec des créations à foison (Saburo Teshigawara, )



[Visualiser la page source de l'article](#)

Le Festival de Marseille ouvre un atelier de danse pour tous

AU PARC LONGCHAMP

À J-7 avant son lancement, le festival propose demain un atelier gratuit "TikTok Jazz". Des ateliers auront lieu durant tout le festival animés par les chorégraphes invités.

Le Festival de Marseille, qui se déroulera du 14 juin au 16 juillet, donne rendez-vous dès demain à 18 h, pour un atelier de danse grand format en plein air ouvert à tous au parc Longchamp. Paula Tato Horcajo et Antoine Vander Linden, danseurs au Ballet national de Marseille, animeront l'atelier "TikTok Jazz", le nom du final de la pièce Age of Content, dernière création de (LA) HORDE pour le Ballet national de Marseille. La chorégraphie reprendra des mouvements issus des challenges viraux de la plateforme TikTok en les assemblant à la manière des comédies musicales de Broadway et de la danse jazz sur une musique de Philip Glass.

festivaldemarseille.com



Rendez-vous demain à 18h au parc Longchamp pour suivre l'atelier "TikTok Jazz".

Photo archives festival de Marseille Pierre Gondard

Marie-Ève Barbier

Festival de Marseille : 5 choses à savoir sur la 29e édition, du 14 juin au 6 juillet



Trois semaines de festival et une cinquantaine de représentations. Ici le spectacle "Fêu" de Fouad Boussof • © ANTOINE FRIBOULET

Écrit par [Florence Brun](#)

Publié le 11/06/2024 à 06h00

Les beaux jours sont là et sonnent l'ouverture du Festival de Marseille. Danse, performances, concerts, films... A l'affiche, une trentaine de propositions artistiques, parmi lesquelles de nombreuses créations et des spectacles présentés pour la première fois en France ou en Europe.

Découvrir la programmation du Festival de Marseille, c'est entamer un fascinant voyage artistique autour du globe, tout en gardant les pieds ancrés dans la cité phocéenne. *"Enraciné dans la ville qui l'inspire et ouvert sur le monde qui l'entoure"* souligne [Marie Didier](#), directrice de cet événement prolifique qui fait de la création son pilier essentiel. Voici 5 choses à savoir de cette nouvelle édition.



L'affiche 2024 de ce festival hybride et voyageur • © Photographie Léa Magnien et Quentin Chantrel - Collectif Lova Lova - Graphisme Floriane Ollier

Un festival de danse, mais pas seulement

Si la danse occupe toujours une place maîtresse, avec la présence des plus grands chorégraphes tels que Robyn Orlin, Anne Teresa de Keersmaeker, Emanuel Gat, (LA) HORDE, The Belfast Ensemble..., le public pourra également savourer des performances, des films, des concerts, des DJ sets et même un karakoé géant. Deux tables rondes sont également au programme.



Des performances sont aussi à l'affiche comme "L'âge de nos idées", exploration joyeuse et singulière du (supposé) fossé intergénérationnel. • © Cie Yan Duyvendak

Au total, 55 représentations et 31 propositions artistiques, reflets d'un festival hybride qui s'attache à repousser les frontières de l'art et à ouvrir de nouveaux horizons.

L'événement affiche aussi, plus que jamais, sa dimension internationale. Talents reconnus ou émergents, les artistes viennent de 15 pays et 2/3 des spectacles proviennent d'Europe du Nord, d'Afrique, du Proche-Orient ou d'Inde.

Robyn Orlin et Khalil Epi en ouverture le 14 juin

La chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin est de retour à Marseille avec un spectacle intitulé *...How in salts desert is it possible to blossom...* (*Comment fleurir dans un désert de sel*) qui interroge les mécanismes de la violence.

A bientôt 70 ans, cette "fantaisiste rebelle" à l'humour inoxydable affiche un engagement intact contre le racisme, les inégalités, la pauvreté. Sa nouvelle création, mélange de fiction et de réalité, a été imaginée avec deux musiciens et les danseurs du Garage Dance Ensemble, basé à Okiep, une ancienne cité minière qui concentre à elle seule l'histoire de l'Afrique du Sud colonisée.



« ...How in salts desert is it possible to blossom... » de Robyn Orlin • © Thabo Pule

Autre spectacle en ouverture : *Aïchoucha* de l'artiste tunisien Khalil Epi. Une performance immersive qui entraînera les spectateurs dans un voyage inédit à travers son pays natal. Fusionnant musique électro et vidéo - des images tournées dans différentes régions de Tunisie - il jette un pont entre passé et présent, tradition et création. Le titre est un doux hommage à sa grand-mère Aïcha, qui lui chantait autrefois des berceuses sfaxiennes...



"Aïchoucha" est un voyage à la fois sonore et cinématographique • © Hamza Bennour

Et pour clore la soirée d'ouverture, un autre voyage musical sera proposé par le DJ Benjemy. Issu de la scène underground tunisienne, il livrera un set à la confluence de sonorités électroniques et musiques ethniques...

7 créations, 5 premières françaises et européennes

Outre la pièce de Robyn Orlin, plusieurs créations sont à découvrir pendant le festival. Deux d'entre elles sont directement inspirées par la cité phocéenne. Ainsi, *Freedom Sonata* d'Emanuel Gat est une ode à cette ville cosmopolite, méditerranéenne et solaire. Le chorégraphe, qui se définit comme "un enfant de la Méditerranée", a fait le choix de vivre et de créer à Marseille. Pour fêter ses 30 ans de chorégraphie et d'exploration musicale, il met en scène onze danseurs et danseuses sur des musiques de Beethoven et de Kanye West.



"Freedom Sonata" une sonate en trois mouvements inspirée par Marseille • © JULIA GAT

Avec *(f)riou(l)*, un opéra maritime , c'est une expérience rare et insolite qui sera proposée au public. Fasciné par la beauté et l'ambiance singulières des îles marseillaises, le compositeur et metteur en scène Benjamin Dupé a imaginé un opéra en pleine nature, dans la calanque de Morgiret au Frioul. Artistes sur les rochers, spectateurs dans de petites embarcations, la musique épouse la terre et les flots. Et la nature devient la scène...

Signe de l'attractivité du festival, plusieurs spectacles sont présentés ici pour la première fois. Première en Europe pour *Nafaq 4 : Extending Further* du collectif Nafaq et *FāSL* de Nivine Kallas. Et première en France pour *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione* de Anne Teresa de Keersmaecker et Radouan Mriziga ; *While we are here* de Lisa Vereertbrugghen ; et *Pina, My Love* de Bassam Abou Diab.



"Pina, My Love" du chorégraphe et danseur libanais Bassam Abou Diab est présenté pour la première fois en France. • © Andrea Caramelli

Un événement engagé, inclusif et solidaire

Etre accessible au plus grand nombre, c'est la volonté du festival qui maintient son tarif unique à 10 € et propose une billetterie solidaire à 1 € pour les personnes en situation de précarité ou de handicap.

Parallèlement, l'inclusivité est au coeur de sa démarche : *"Tous les corps sont visibles sur les scènes du Festival"* rappelle l'équipe, qui développe à l'année des projets inclusifs, en partenariat avec de nombreuses structures médico-sociales.

Elle propose des ateliers de pratique artistique mêlant personnes en situation de handicap et de non-handicap et agit auprès des plus jeunes avec des parcours éducatifs.



"Anda, Diana" : l'artiste Diana Niepce, paralysée après un grave accident, a fait de sa reconstruction une force créatrice • © ALIPIO PADILHA

Parmi les spectacles programmés cet été, 15 sont accessibles aux personnes sourdes et malentendantes et 6 aux déficients visuels, grâce à divers dispositifs (traduction en langue des signes, gilets vibrants, audio-description, souffleurs d'images...).

Enfin, le festival soutient plusieurs associations humanitaires, telles que La Cloche , Navire Avenir et SOS Méditerranée.

18 sites dans toute la ville

Fidèle à son esprit nomade, le festival se déploie du nord au sud et investit pas moins de 18 lieux : du Théâtre La Sucrière à la Cité Radieuse, en passant par Le ZEF, KLAP Maison pour la danse, la Friche la Belle-de-Mai, Scene44, le studio La Zouze, le Parc Longchamp, le Théâtre Joliette, le Centre de la Vieille Charité, le parvis de la Major, l'Alcazar-BMVR, le cinéma Artplexe Canebière, le Mucem, le Place Bargemon, le Théâtre de La Criée, le Ballet national de Marseille ou encore l'Archipel du Frioul...

Festival de Marseille

Du 14 juin au 6 juillet

>> Toute la programmation



12/06/2024 03:01:15 GMT

Au Festival de Marseille, repenser la violence du monde par la danse

Dans une actualité rythmée par les conflits, le Festival de Marseille propose, à partir de vendredi, 24 spectacles de chorégraphes français et étrangers pour repenser l'expression de cette violence à travers l'art et la danse.

Des scènes de théâtre à l'archipel du Frioul, pour un opéra maritime face à la deuxième ville de France, en passant par des parcs et friches, 18 lieux singuliers accueilleront représentations de danse et performances mais également ateliers et projections des quatre coins du monde du 14 juin au 6 juillet.

Le chorégraphe israélien Emanuel Gat, présentera Freedom Sonata, sa nouvelle création et première oeuvre marseillaise, comme une ode sensible et lumineuse à sa ville d'accueil et à la culture méditerranéenne.

Reconnu mondialement après ses 30 ans de carrière qu'il fête cette année, il est aussi connu pour ses prises de positions critiquant la politique israélienne à l'égard des Palestiniens. Lors de la représentation de Story Water au festival d'Avignon en 2018, il avait projeté des statistiques sur la situation à Gaza.

la chorégraphe Robyn Orlin d'Afrique du Sud, Botis Seva et Nivine Kallas du Liban ou encore la chorégraphe et danseur belges Anne Teresa de Keersmaecker et Radouan Mriziga sont aussi à l'affiche.

Chaque année, un spectacle "déborde" en associant les habitants de Marseille, explique aussi Marie Didier, directrice du Festival de Marseille depuis 2022.

Pour cette édition 2024, Maryam Kaba, danseuse, chorégraphe et activiste franco-ivoirienne, et Marie Kock, journaliste et autrice, présentent Joie UltraLucide.

Sur la scène, vingt femmes d'âges, de cultures et de milieux différents qui se sont rencontrées à la Maison des femmes, lieu d'accueil pour personnes vulnérables et victimes de violence, libèrent le corps et la parole.

Autre temps fort du festival, la première représentation à Marseille de la pièce Age of Content de (La)Horde, ballet national de la ville, et collectif qui a contribué entre autres derrière le Celebration Tour de Madonna l'année dernière.

- Connecter l'ici et l'ailleurs -

Ils interrogent la danse à l'ère d'internet et en particulier de tous les flux d'images, de sons, de mouvements et de contenus qui nous traverse tous les jours et partout.

Ce qui ressort, dans la programmation du festival c'est "comment, dans un monde qui est violent, les artistes trouvent des outils et des véhicules à travers l'art, pour représenter la violence et la mettre à distance", déclare à l'AFP Marie Didier, directrice du festival.

Pour être accessible au plus grand nombre dans une ville où le taux de pauvreté dépasse les 50% dans certains quartiers, le festival applique un tarif très bas pour les billets (10 euros) avec des réductions de 5 euros aux étudiants et moins de 12 ans et propose des places à un euro via les partenaires de la billetterie solidaire.

Une accessibilité qui passera aussi par un gros travail fait pour que les personnes atteintes d'un handicap aient leur place: audio-description ou souffleurs d'images, personnes chuchotant une description à l'oreille pour les malvoyants, gilets vibrants pour mieux ressentir les sensations pour les malentendants.

"La spécificité du festival, c'est d'essayer de connecter les gens, ceux qui viennent de très loin et ceux qui sont ici, ceux qui sont loin des scènes et ceux dont c'est le quotidien. Etre dans toute la ville, ça connecte aussi les gens à l'art, les projets passent près de chez eux", souligne Marie Didier.

Avec le Festival de Marseille, un vent de liberté souffle sur 18 lieux de la cité phocéenne



Du 14 juin au 6 juillet, le Festival de Marseille 2024 offre une programmation éclectique et engagée, mettant en lumière des créations locales et internationales. L'événement, ancré dans la cité, au pouvoir libérateur, fait cette année la part belle à de nombreuses premières en France.

Depuis près de 30 ans, le [Festival de Marseille](#) s'impose comme un événement phare du début de l'été, célébrant l'ouverture au monde, la diversité et la pluralité culturelle.

Cette saison, des artistes locaux, nationaux et internationaux sont invités à « *repousser les frontières de l'art et à ouvrir de nouveaux horizons* ». Transformant la ville en « *un terrain d'exploration, de recherche et de partage* », ils permettent aux corps et aux idées de se rencontrer.

Avec 130 propositions artistiques, dont 24 spectacles et performances et 5 films, soit plus d'une cinquantaine de représentations, le festival investit cette année 18 lieux de la cité phocéenne, du 14 juin au 6 juillet 2024 : des plus grandes scènes (Ballet national de Marseille, la Criée...) aux toits-terrasses, bibliothèques, musées, cinémas et espaces publics... avec une volonté de rayonner dans tous les quartiers.

Des projets seront d'ailleurs présentés dans des lieux emblématiques comme le Théâtre de la Sucrière, dans le 15e, reflétant l'ambition de réinvestir les quartiers Nord avec une offre artistique et culturelle diversifiée.

Un festival accessible au plus grand nombre

Le festival s'inscrit aussi comme un espace de découvertes, d'expériences et d'expression pour tous, grâce à des ateliers gratuits de pratique de la danse. Cette ouverture et cette accessibilité au plus grand nombre suscite un fort engouement du public. 18 000 spectateurs ont assisté à l'édition précédente, qui a enregistré un taux de remplissage de plus de 80%.

Une étude menée en 2023 révèle d'ailleurs que 85% des festivaliers sont des Marseillais, principalement motivés par des raisons artistiques et économiques. Outre le billet unique à 10 euros, des initiatives comme la billetterie solidaire permettent un accès gratuit à des personnes en situation de précarité. De plus, des mesures sont prises pour lever les barrières matérielles pour les personnes à mobilité réduite, malvoyantes ou malentendantes, avec notamment des traductions en langue des signes.

D'autre part, les spectateurs sont séduits par la qualité esthétique des spectacles et l'originalité de la programmation. Et pour cause. Marqué par des collaborations interdisciplinaires, des initiatives inclusives et des réflexions profondes sur des thématiques contemporaines, cette 29e édition invite à ouvrir un dialogue entre le public et les artistes invités, originaires de quinze pays différents, qui apportent avec eux des histoires singulières.



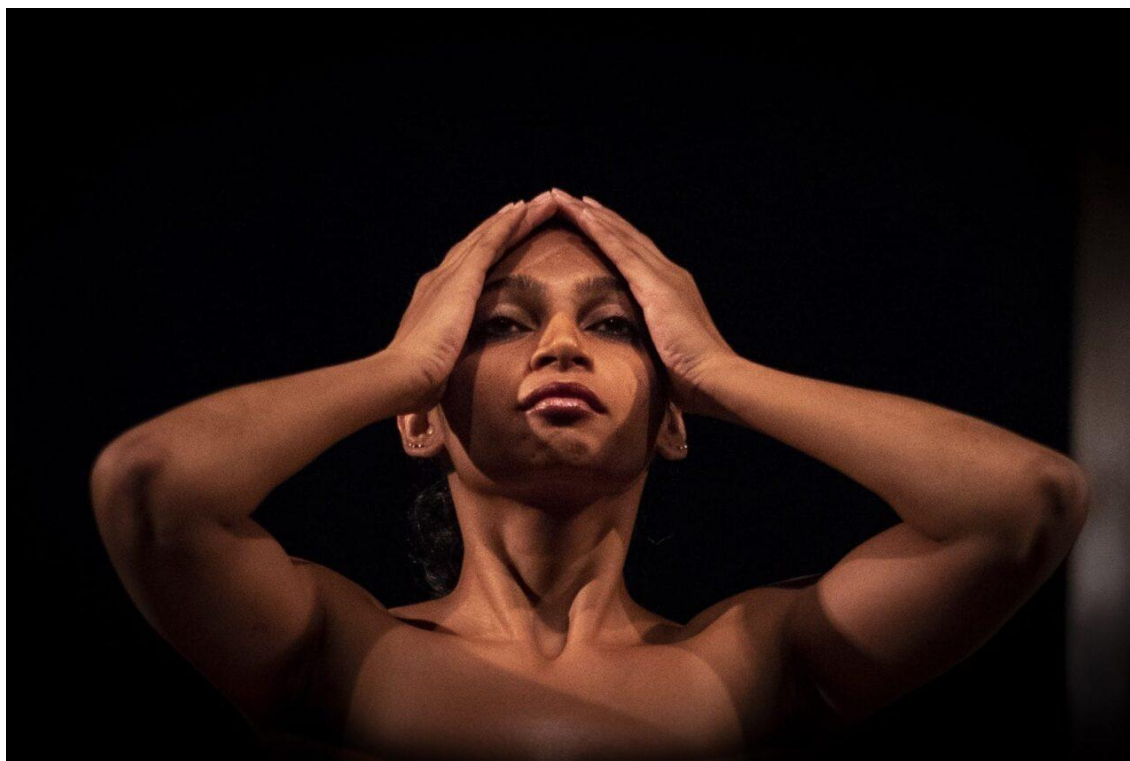
Anda, Diana de Diana Niepce © Alípio Padilha.

L'art de briser ses chaînes et grandes premières

Outre les créations locales, plus des deux tiers des spectacles viennent de différentes régions du monde, avec une représentation de l'Inde, du continent africain, du Proche-Orient et de la Méditerranée. « *De nombreuses oeuvres s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre luttes émancipatrices et langages artistiques et revendiquent souvent joyeusement, l'art comme un espace de liberté formelle et intellectuelle déjouant les assignations et bifurquant des trajectoires convenues* », souligne Marie Didier, directrice du Festival de Marseille.

Exemple avec ***Be Careful***, (Sois prudente) performance artistique et politique créée par Mallika Taneja à New Delhi. Cette pièce satirique, à voir au Ballet National de Marseille, dénonce les violences faites aux femmes en utilisant des gestes symboliques, des mises en situation du public et une prise de parole directe.

Sur la même scène, ***Joie UltraLucide*** prônera l'écoute de soi et l'émancipation des femmes victimes de violence, combattant les stéréotypes et célébrant leur force. Une pièce chorégraphique marseillaise signée Maryam Kaba et Marie Kock avec vingt « performeurs·euses » de la Maison des femmes de Marseille.



Entre prise de parole, gestes symboliques et mise en situation du public, *Be Careful* (Sois prudente) est un manifeste artistique et politique contre les violences faites aux femmes.

La danse occupe une place centrale dans la programmation du festival avec des créations et des performances impactantes artistiquement et socialement. Parmi les temps forts, la première en France de ***Pina, My Love*** de Bassam Abou Diab qui explore la liberté à travers le mouvement. Libanais vivant au Moyen-Orient, Abou Diab transforme la menace d'emprisonnement en scénarios dansés. La pièce interroge l'impact de la privation de liberté et les mécanismes de résistance du corps.

Dans *Under the Flesh*, il explore aussi, avec Ali Hout, la survie face à la guerre et à la mort, utilisant la danse traditionnelle (dabkeh) et la danse contemporaine pour exprimer les effets de la violence sur le corps et l'esprit. Des soirées pour briser ses chaînes à vivre à la Friche Belle de Mai.



« Bouger et danser, c'est d'une certaine façon la liberté », martèle Bassam Abou Diab dans chacune de ses performances, comme ici dans *Pina, My Love*. © Andrea-Caramelli

Autre première en France, *While we are here* de la chorégraphe flamande Lisa Vereertbrugghen. Inspirée par la techno hardcore, Vereertbrugghen elle sonde les détails souvent négligés de cette pratique, allant des mains au visage, pour créer une danse où chaque mouvement compte. Elle mélange la rave hardcore avec des danses folkloriques, créant ainsi une danse techno-folk hybride qui célèbre la joie, le dépassement de soi et la force du collectif.

Incontournable encore, la collaboration du Festival avec la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin, souvent décrite comme une « *fantaisiste rebelle* ». Dans *...How in salts desert is it possible to blossom...*, elle aussi les ausculte les mécanismes de la violence, mêlant fiction et réalité. Un spectacle au pouvoir rédempteur sur la scène de la Criée.



Robyn Orlin est de retour à Marseille avec une ferveur et un engagement intacts contre le racisme, les inégalités, la pauvreté.
©-Thabo Pule

Présentée en première européenne au Festival de Marseille, *Nafaq 4: Extending Further*, création dynamique du collectif de danse féminin Nafaq, révèle l'énergie remarquable de la scène contemporaine égyptienne. Les danseuses, Hanin Tarek et Amina Abouelghar, transportent le public dans un voyage captivant à travers des mouvements fluides et expressifs, sur une bande sonore envoûtante, au Klap, Maison pour la danse.

FāSL de Nivine Kallas, artiste libanaise, est aussi présentée en première européenne. Utilisant de la musique pop arabe des années 1970-1980 et des dessins projetés en arrière-plan, elle invite le public à partager son voyage intérieur sur la scène du Zef.

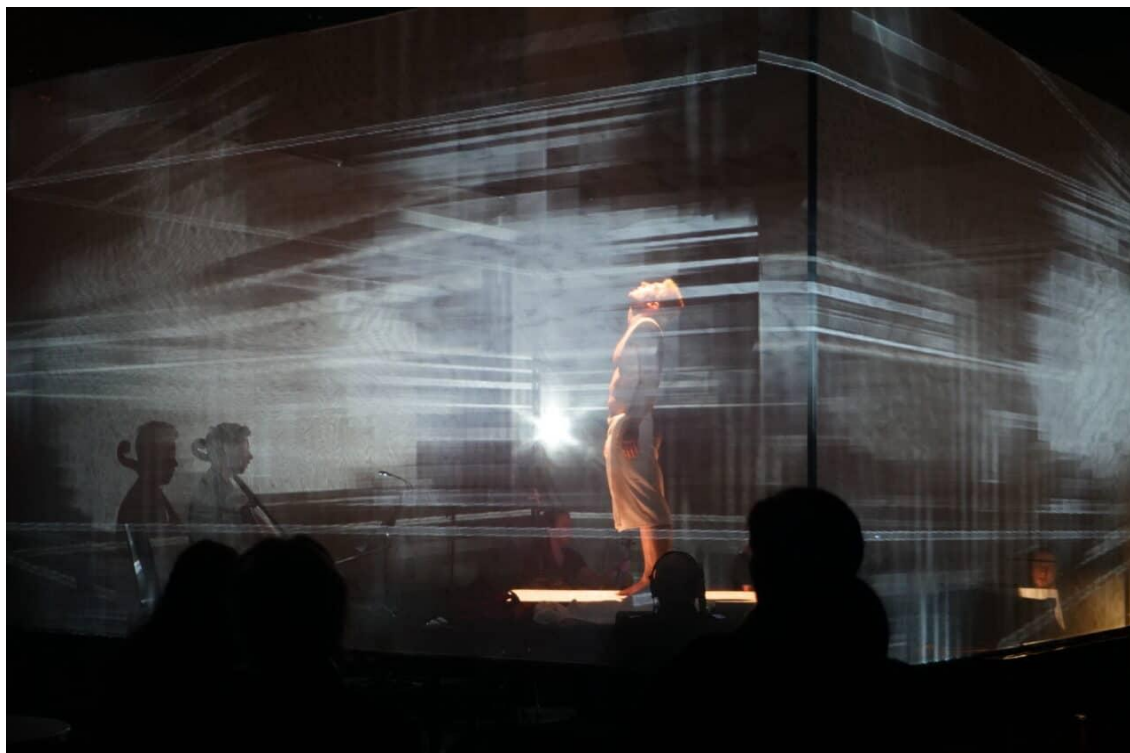


FaSL de Nivine Kallas © Vicken Avakian

Danse et technologie

La danse invite parfois les industries créatives. À la Crieé, *L'Âge de nos idées* revient de manière joyeuse et unique sur le fossé intergénérationnel présumé entre les boomers et la génération Z. Les artistes utilisent divers médias et pratiques artistiques (danse, drag, vidéo, écriture) pour créer un dialogue entre ces deux générations.

The Doppler Effect par Conor Mitchell et le Belfast Ensemble, combine musique, danse et vidéo. Cette performance raconte l'histoire d'un jeune homme gay après le cessez-le-feu de 1998 en Irlande du Nord, explorant ses tentatives d'amour et sa relation avec Belfast. La pièce offre divers angles de vue sans imposer de morale, permettant au public de vivre sa propre expérience.



The Doppler Effect The Belfast Ensemble. © Matt Curry

Danse, musique, texte et vidéo se mêlent aussi dans ***Le corps de Jésus***, création d'Hamza Lenoir et la Cie Kazyadance à Dzaoudzi, pour raconter une naissance, les histoires intimes et mythiques des Comores. Inspirée par Mayotte, l'oeuvre rend hommage à ses traditions et cultures en mutation. Un kaléidoscope vivant qui aborde les aspects politiques, économiques et sociaux de l'île, faisant de la scène un espace de partage et de transmission.

Autre temps fort à ne pas manquer, ***Age of Content*** de La(Horde). Cette pièce futuriste transforme la scène en un univers où le virtuel et le physique se confondent. S'attaquant aux sujets sociétaux avec énergie, la danse intègre les codes de la communication numérique et des mouvements viraux. Un mélange spectaculaire de danse et de technologie, mettant en scène dix-huit interprètes dans une fresque d'univers entrecroisés.



Le collectif (La)Horde s'empare des sujets sociétaux avec toute l'énergie et la curiosité qui le caractérisent, le coeur battant au rythme des mouvements du monde. © Gaëlle Astier Perret

Beethoven, Kanye West, Phil Collins, Dj sets et karaoké géant

Pour sa première création à Marseille, avec ***Freedom Sonata***, Emanuel Gat offre une sonate chorégraphique, musicale et dramaturgique en trois mouvements, inspirée par la cité phocéenne.

Avec onze danseurs, il célèbre ses 30 ans d'exploration artistique en fusionnant la musique classique de Beethoven avec l'album de Kanye West, « *le tout donnant lieu à une chorégraphie toujours spectaculaire, à l'énergie vitale, portée par les compositions sculpturales dont le chorégraphe a le secret* ».

Les préoccupations environnementales ne sont pas oubliées avec entre autres ***Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione***, une autre première en France. Une création qui met en dialogue les Quatre Saisons de Vivaldi avec les enjeux du réchauffement climatique sera présentée au Zef.

Le festival fera aussi vivre la musique et le cinéma. La soirée d'ouverture sera marquée par un film-concert célébrant les cultures musicales tunisiennes, suivi d'un DJ set de la **Marseillaise SABB**. Elle nous plongera dans une ambiance festive et énergique, explorant des styles afro-diasporiques, bass music ou encore dark disco.

Partenaire du Festival de Marseille depuis 2009, ARTE vous invite à son karaoké géant au coucher du soleil, animé par l'enthousiaste Aline Afanoukoé et accompagné par DJ Da Vince, sur la place Bargemon.



Freedom Sonata, Emanuel Gat Dance Une traversée imaginaire baignée de lumière comme un contrepoint à la musique et à la danse. ©Julia Gat

Clôture en « Fêu » de joie dans les quartiers Nord

La clôture du festival, les 5 et 6 juillet, **Fêu** de Fouad Boussouf, mettra en scène une création énergique pour dix femmes, célébrant la créativité et la force féminine, accompagnée par la musique électronique de François Caffenne. Le chorégraphe marocain s'inspire des souvenirs de son enfance au Maroc. La pièce évolue du clair-obscur à la lumière pour révéler la présence intense des dix artistes... à vivre de l'intérieur.

Deux danseuses vous invitent à traverser en groupe les états et les mouvements des dix interprètes de **Fêu** le temps d'un atelier, avant de devenir leurs complices! À la fin de la représentation, vous rejoindrez la scène et inviterez les autres spectateurs-ices à entrer dans la danse. Ce spectacle, produit en collaboration avec la Mairie des 15-16e, aura lieu au Théâtre de la Sucrierie.



Feu, de Fouad Boussouf Dans cette ronde joyeuse, les singularités se gommant au profit de la force collective. © Antoine Friboulet

Durant toute la durée du festival, le public est invité à participer à des rencontres et ateliers... Une journée sera consacrée au handicap autour de pratiques artistiques, performances et films. Une table-ronde « *luttons et empowerment par la création artistique* » abordera la question du féminisme. Des ateliers de danse gratuits vont également rythmer cette 29^e édition d'une grande intensité !

VENTILO

Edition : Du 12 juin au 04 juillet 2024

P.17

Famille du média : Médias spécialisés
grand public

Périodicité : Bimensuelle

Audience : 90848



Journaliste : Cynthia Cucchi

Nombre de mots : 1049

SUR LES PLANCHES

FESTIVAL DE MARSEILLE

La cité radieuse

Pour sa vingt-neuvième édition, le Festival de Marseille se déploie dans toute la cité pour la transformer « en un terrain d'exploration, de recherche et de partage, où les corps s'expriment et les idées se rencontrent. » Tour d'horizon(s).

C'est le plus marseillais des festivals. Et pas seulement parce qu'il porte le nom de la ville. Il y a d'abord sa programmation, ultra cosmopolite, reflétant la diversité de la cité phocéenne et de ses habitants — appelés, cette année plus que jamais, à participer à l'effervescence artistique festivalière via une série de formes collaboratives. Il y a aussi sa façon de sillonner la ville, traversant pas moins de dix-huit lieux du Nord (le Théâtre de la Sucrerie, le Zef...) au Sud (le Ballet National de Marseille, la Cité Radieuse...), en passant par son « grand centre » (de la Friche au Mucem en passant par la Criée), et en prenant même le large via une incartade au Frioul... Mais ce qui fait du Festival de Marseille un événement singulièrement ancré dans son territoire, c'est son public, ou plutôt ses publics, au(x) quel(s) est portée une attention toute particulière. Un coup d'œil au menu du site web de la manifestation suffit à s'en rendre compte, puisque l'une des cinq occurrences annonce, entre le programme et les infos pratiques, « Un Festival pour les Marseillais-es ». Dans un entretien qu'elle nous accordait il y a deux ans, la directrice de la manifestation, Marie Didier, affirmait d'ailleurs l'importance « que la majorité des spectateurs soient d'ici, et que cela demeure ainsi », précisant vouloir en priorité « agrandir [la] base sociale » du festival. Ce que matérialise parfaitement sa politique tarifaire, avec des tickets compris entre 5 et 10 euros, et une billetterie solidaire à 1 euro accompagnée de programmes de médiation gratuits menés en amont. Ce que traduit aussi toute une série d'ateliers et d'animations gratuits et ouverts à tous-tes, ainsi qu'un programme d'éducation artistique et culturelle proposé tout au long de l'année auprès d'un millier d'élèves et d'étudiant-es. Au-delà de ces actions concrètes, la programmation reflète également la volonté d'accessibilité et d'inclusivité de l'équipe du festival : « C'est un aspect

assez important de l'équation que de proposer des œuvres qui résonnent avec les préoccupations et les désirs des gens. Il ne s'agit pas forcément de donner ce que les gens attendent, mais quelque chose qui les concerne. » La preuve avec cette vingt-neuvième édition, qui foisonne de créations dont le mouvement, les corps habités par les urgences politiques et écologiques, sociales et intimes bouleversant le monde sont le moteur. « Cette année, de nombreuses œuvres s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre les luttes émancipatrices et langages artistiques », souligne Marie Didier dans son édit. C'est le cas de *How in salts desert is it possible to blossom...* (Comment fleurir dans un désert de sel?) de la sud-africaine Robyn Orlin, qui fera l'ouverture du festival. Dans cette création imaginée avec les six danseur-ses du Garage Dance Ensemble, la chorégraphe interroge les mécanismes de violence à l'œuvre à Okiep, « ancienne région minière de la province du Cap-Nord qui concentre à elle seule l'histoire de l'Afrique du Sud colonisée », et tente d'en exorciser les démons contemporains via le pouvoir rédempteur du mouvement. La même idée de rédemption possible des corps malmenés — ici par la guerre — traverse la pièce *Under the Flesh*. Les artistes libanais Bassam Abou Diab et Ali Hout y affirment le pouvoir évocateur et libérateur de la musique, et la résistance des corps via la danse. Violence sourde et invisibilisée, le handicap s'affiche ici comme élément transformateur de l'art et du monde. Le Festival Transform!, consacré aux créations queer contemporaines, s'installe au Mucem pour une journée de rencontres, performances et films dédiée aux croisement des identités. Quant à l'artiste lisboète Diana Niepce, paralysée après un grave accident, elle remet en question les normes, et plus précisément celles liées au corps, dans sa performance autobiographique *Anda, Diana*, où elle mène la danse, non en dépit de mais avec sa « différence ».



Be Careful de Mallika Taneja

Malgré une flagrance que seuls les plus insensibles continuent de nier, l'environnement semble être le grand perdant des élections européennes... La violence contre le vivant est pourtant une urgence dont nombre d'artistes s'emparent aujourd'hui. C'est le cas de l'immense Anne Teresa De Keersmaeker, qui revient au Festival accompagnée de Radouan Mriziga. Dans *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invenzione*, les deux chorégraphes nous invitent à réfléchir aux bouleversements climatiques en revisitant, par le mouvement, *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Benjamin Dupé nous embarque quant à lui en mer avec *(f)riou(1)*, un opéra maritime, une expérience sensorielle hors du commun qui célèbre le vivant dans toutes ses dimensions. La question des violences faites aux femmes sera, elle, au cœur du double programme au Ballet National de Marseille : en version satirique avec *Be Careful* de Mallika Taneja, qui prend à rebours les préceptes du bon comportement des femmes en société ; en version participative avec *Joie UltraLucide* de Maryam Kaba et Marie Kock, qui célèbrent l'écoute de soi et de ses désirs profonds en redonnant vie par le mouvement aux corps brutalisés de dix-sept danseuses amatrices de la

Maison des Femmes (voir ci-après). Nombre d'autres créations célèbrent la puissance des femmes, à l'instar de la pièce *Sorcières / Kimpa Vita*, dans laquelle le chorégraphe DeLaVallet Bidiefono honore la prophétesse congolaise Kimpa Vita, condamnée au bûcher pour s'être engagée en faveur de l'indépendance de son pays. Face à ce « vieux monde » qui ne sait que trop bien résister aux révolutions d'aujourd'hui, le Festival de Marseille réaffirme le besoin d'altérité, la force du commun, la transcendance du collectif. En témoignent les pièces de Lisa Vereertbrugghen et du collectif caïrote Nafaq. Ou encore l'ode dansée, musicale et dramaturgique que le néo-Marseillais Emanuel Gat livre à sa ville d'adoption. Dans un élan vital porté par les notes de Beethoven et Kanye West (!), *Freedom Sonata* tend un miroir solitaire et libertaire à la cité phocéenne. Une ville loin d'être hors du monde, et qui lui donne rendez-vous pendant trois semaines intenses où, à n'en pas douter, les cœurs battront à l'unisson.

CYNTHIA CUCCHI

Festival de Marseille : du 14/06 au 16/07 à Marseille. Rens. : www.festivaldemarseille.com

Les 5 événements à ne pas rater ce week-end en Provence, les 15 et 16 juin 2024

Le retour du Festival de Marseille, de la street food, une fête médiévale à Châteaurenard, un championnat de France de la poterie à Salernes et un hommage à BB... Demandez le programme !



J'en peux plus de ce temps, je vais essayer de me trouver un lac en Provence... © Getty

Marseille - Festival de Marseille

Du 14 juin au 6 juillet, 3 semaines foisonnantes dans 18 lieux à travers la ville, une cinquantaine de représentations, des spectacles, du cinéma, des ateliers de danse et des fêtes... Le Festival de Marseille est en évolution permanente et se réinvente chaque année pour mieux percevoir les réalités de notre temps à travers la création contemporaine internationale. Personnalités artistiques locales, nationales et internationales sont ainsi invitées à repousser les frontières de l'art et à ouvrir de nouveaux horizons. De Marseille, du pourtour méditerranéen, de tous les continents, elles transforment la ville en un terrain d'exploration, de recherche et de partage, où les corps s'expriment et où les idées se rencontrent. Le programme complet est [là](#) !

II Zébuline l'hebdo - ?

ÉVÉNEMENTS

Fêtes, combats et fiertés

Le Festival de Marseille s'ouvre dans un contexte politique qu'il peut nous aider à décrypter, en affirmant que le monde est pluriel

L'affiche du **Festival de Marseille** annonce le programme. Elle nous place face à trois personnages queers, fier-e-s, aux vêtements et accessoires chatoyants et marins, devant la Méditerranée de tous les échanges. Même si Marie Didier, directrice du festival, l'a visiblement élaboré comme un antidote aux identitarismes qui montent, elle ne s'attendait pas à ce qu'il s'ouvre juste après la dissolution de l'Assemblée nationale, l'appel d'Éric Ciotti à une alliance avec le RN, pour se clore la veille du second tour de législatives qui vont changer le visage du pays. Pourtant le programme du **Festival de Marseille** se décline sans ambiguïté dans un espace de lutte et d'affirmation de nos cultures plurielles.

Au programme

La première semaine expose clairement la belle et nécessaire complexité du monde. Dès l'ouverture, **Robyn Orlin** chorégraphe sud africain qui a construit son univers chorégraphique militant à la fin de l'Apartheid, se demande avec six danseurs du **Garage dance ensemble** et deux musiciennes de **uKhoiKhoi** *Comment il est possible de fleurir dans un désert de sel*. Une question qui se pose aux populations de la région minière d'Okiep, où les binarités de genre et d'origine, Blancs et Noirs,



...How in salts desert is it possible to blossom... de Robyn Orlin © Thabo Pule

Hommes et Femmes, continuent de discriminer et violenter les individu-e-s. (La Crie les 14, 15 et 16 juin).

En ouverture le premier soir (14 juin) en entrée libre, un événement à la Vieille Charité : avec **Aichoucha Khalil Epi**, musicien et cinéaste tunisien, nous invite à croiser la mémoire de sa grand mère Aïcha, sa musique tissée de souvenirs et d'électro pop, et mille paysages tunisiens, des rives au désert. Puis **Benjamy** livrera un DJ set tout aussi tunisien, où l'électronique se mêle à un piano et à des percussions orientales.

Fête encore, participative et gratuite, en partenariat avec ARTE, sur la place

Bargemon le 15 juin au coucher du soleil. La journaliste DJ **Aline Afanoukoé** et DJ **Da Vince** proposent un karaoké où chacun pourra chanter sur une playlist de concerts live aussi éclectiques que cultes...

Dans *L'âge des idées* **Yan Duyvendak**, **Matthieu La-Brossard** et **Antoine Weill** explorent les relations entre les générations Z et Y et les boomers, une performance toute en dialogues et apaisements. (La Crie, les 15 et 16 juin)

Au Klap, Maison pour la danse, un double programme les 17 et 18 juin : un collectif féminin **Nafaq 4** de hip-hop contemporain venu du Caire, puis **Martyre** de

Malika Djardi où elle filme sa mère, en Ehpad, et danse avec elle.

Puis le festival donnera toute sa place aux créations d'Emanuel Gat, Benjamin Dupé, Dorothée Munyaneza. Coproducteur, diffuseur, compagnon des artistes du territoire, qui nous parlent d'ici et du monde, loin des identitarismes qui nous menacent.

AGNÈS FRESCHÉL

Festival de Marseille
Du 14 juin au 6 juillet
festivaldemarseille.com

Marseille : un festival accessible pour repenser la violence

Du 14 juin au 6 juillet 2024, le Festival de Marseille propose 24 spectacles pour "représenter la violence et la mettre à distance". Un événement accessible à grâce à de l'audiodescription et des souffleurs d'image, qui vise à "connecter les gens".



Dans une actualité rythmée par les conflits, le Festival de Marseille propose, du 14 juin au 6 juillet 2024, 24 spectacles pour repenser l'expression de cette violence à travers l'art et la danse. Un événement accessible aux personnes en situation de handicap grâce à de l'audiodescription, des souffleurs d'images ou encore des gilets vibrants.

18 lieux singuliers

Des scènes de théâtre à l'archipel du Frioul, pour un opéra maritime face à la deuxième ville de France, en passant par des parcs et friches... 18 lieux singuliers accueilleront représentations de danse et performances mais également ateliers et projections des quatre coins du monde. Le chorégraphe israélien Emanuel Gat, présentera Freedom Sonata, sa nouvelle création et première oeuvre marseillaise, comme une ode sensible et lumineuse à sa ville d'accueil et à la culture méditerranéenne. Reconnu mondialement après ses 30 ans de carrière qu'il fête cette année, il est aussi connu pour ses prises de positions critiquant la politique israélienne à l'égard des Palestiniens. Lors de la représentation de Story Water au festival d'Avignon en 2018, il avait projeté des statistiques sur la situation à Gaza.

Des chorégraphes et danseurs du monde entier

Les chorégraphes Robyn Orlin d'Afrique du Sud, Botis Seva et Nivine Kallas du Liban ou encore les chorégraphes et

danseurs belges Anne Teresa de Keersmaecker et Radouan Mriziga sont aussi à l'affiche. Chaque année, un spectacle "déborde" en associant les habitants de Marseille, explique aussi Marie Didier, directrice du Festival de Marseille depuis 2022. Pour cette édition 2024, Maryam Kaba, danseuse, chorégraphe et activiste franco-ivoirienne, et Marie Kock, journaliste et autrice, présentent Joie UltraLucide. Sur la scène, vingt femmes d'âges, de cultures et de milieux différents qui se sont rencontrées à la Maison des femmes, lieu d'accueil pour personnes vulnérables et victimes de violence, libèrent le corps et la parole.

Mettre la violence à distance

Autre temps fort du festival : la première représentation à Marseille de la pièce *Age of Content de (La)Horde*, ballet national de la ville, et collectif qui a contribué entre autres au Celebration Tour de Madonna l'année dernière. Ils interrogent la danse à l'ère d'internet et en particulier de tous les flux d'images, de sons, de mouvements et de contenus qui nous traverse tous les jours et partout. Ce qui ressort, dans la programmation du festival c'est *"comment, dans un monde qui est violent, les artistes trouvent des outils et des véhicules à travers l'art, pour représenter la violence et la mettre à distance"*, déclare à l'AFP Marie Didier, directrice du festival.

Des billets à prix bas

Pour être accessible au plus grand nombre dans une ville où le taux de pauvreté dépasse les 50 % dans certains quartiers, le festival applique un tarif très bas pour les billets (10 euros) avec des réductions de 5 euros aux étudiants et moins de 12 ans, et propose des places à un euro via les partenaires de la billetterie solidaire. *"La spécificité du festival, c'est d'essayer de connecter les gens, ceux qui viennent de très loin et ceux qui sont ici, ceux qui sont loin des scènes et ceux dont c'est le quotidien. Etre dans toute la ville, ça connecte aussi les gens à l'art, les projets passent près de chez eux"*, souligne Marie Didier.

Découvrez le programme complet sur le [site du Festival de Marseille](#).

© Site du Festival de Marseille

Diffusion : 13 Juin 2024

Durée : 39 min 34

Émission : Culturebox

Sujet : Présentation du Festival de Marseille

Journaliste : Daphné Bürki et Raphaël Yem

Lien : <https://www.france.tv/spectacles-et-culture/emissions-culturelles/culturebox-l-emission/6053309-emission-du-jeudi-13-juin-2024.html#section-about>



Diffusion : 13 Juin 2024

Durée : 01 min 35

Émission : 24 Heures en France

Sujet : Présentation du Festival de Marseille et interview de Marie Didier

Journaliste : Carmen Lunsmann

Alfred Hinkel et John Linden, duo de danseurs activistes

Les chorégraphes ont fondé en 2010 à Okiep la compagnie Garage Dance Ensemble pour former et éduquer de jeunes artistes



La compagnie Garage Dance Ensemble, à Okiep (Afrique du Sud), en mars 2024. THABO PULE PHOTO

Pieds nus. Dans les rues en terre, son jardin hérissé de plantes grasses, son studio de répétitions. Le danseur et chorégraphe Alfred Hinkel, figure de la scène contemporaine sud-africaine depuis les années 1980, directeur du Garage Dance Ensemble, fondé en 2010 avec son complice de travail et compagnon John Linden, marche toujours pieds nus.

En voiture aussi. Pas besoin de chaussures. D'un coup de volant, il nous balade dans la région et livre un récit de sa vie entrelacé avec celui de son pays. S'arrêter pour marcher sur les terroirs de cuivre entraîne un commentaire aussi agacé que fataliste sur le peu de considération pour l'environnement qui règne ici. Passer devant la maison familiale de John Linden, où sont hébergés parfois les danseurs, ouvre la porte à de multiples souvenirs. « *J'ai rencontré pour la première fois John en 1976 alors qu'il faisait du stop pour aller à Springbok, qui est à quelques kilomètres d'Okiep, raconte Alfred Hinkel. Il avait une coupe afro et portait des lunettes de soleil à la Elton John. J'avais suivi des cours de danse classique. Je venais de finir mon service militaire et j'étais revenu chez moi sans emploi. J'ai commencé à enseigner aux enfants, et nous avons créé notre première troupe sans argent ni salaires.* »

« White Street »

Alfred Hinkel, dont les grands-parents maternels étaient des missionnaires allemands installés en Afrique du Sud en 1800, a grandi dans une famille aisée. Le père, également d'origine allemande, est ingénieur pour les mines ; la mère joue au tennis et

s'occupe des trois enfants. John Linden, lui, est né d'une mère khoïkhoï, peuple pastoral d'Afrique du Sud, dont le père était néerlandais. « *A l'époque, pendant l'apartheid, John et moi n'avions pas de lieux où nous croiser, nous parler, se souvient Hinkel. De la poste à l'épicerie, il n'y avait pas de place pour nous, mais on a réussi à en faire. Nous avons des amis à Springbok, et c'est là que nous avons pu nous voir.* »

Ecouter Alfred Hinkel évoquer sa vie en s'arrêtant devant chacun des endroits dont il parle fait surgir des pans brûlants de l'histoire. Ici, la maison de son enfance, située dans la « *white street* », de la ville de Nababeep, à quelques kilomètres d'Okiep, où les personnes de couleur entraient par-derrière ; là, le « *social club* », aujourd'hui en ruine, où John et lui ont un jour en cachette nagé puis pissé dans la piscine ; plus loin, la banque où les Blancs et les Noirs pénétraient par deux portes séparées.

Revenir à Okiep, après de multiples aventures chorégraphiques, dont celles de la direction de la compagnie multiraciale Jazzart Dance Theatre, de 1986 à 2010, au Cap, reflète le tempérament activiste d'Alfred Hinkel et de John Linden. Au-delà de la création du Garage Dance Ensemble et de pièces qui sont présentées en plein air dans toute la région, mais tournent aussi à l'international, il s'agit d'éduquer et de former de jeunes artistes en revendiquant clairement que « *chaque individu a le droit et la possibilité de vivre et de s'exprimer à travers la danse et le spectacle* ».



CULTURE



Les répétitions avec les danseurs du Garage Dance Ensemble à Okiep (Afrique du Sud), le 4 mars. BIRGIT NEPPL

En Afrique du Sud, Robyn Orlin fait danser la jeunesse

La chorégraphe a choisi de collaborer avec le Garage Dance Ensemble d'Okiep pour le spectacle qui ouvre le Festival de Marseille, le 15 juin

REPORTAGE

OKIEP (AFRIQUE DU SUD)

Pas de train. Pas de gare. Pour aller à Okiep, petite ville située dans le nord de l'Afrique du Sud huit heures de bus ou six heures de taxi à partir du Cap sont nécessaires. La route longue et droite comme un ruban semble se dérouler indéfiniment sous les pneus. Les kilomètres de townships en tôle ou en dur avec leurs montagnes de déchets étincelants à cause des débris de verre cèdent la place à des paysages arides et rocaillieux à perte de vue, parfois aérés par des champs de citronniers. Peu de voitures, beaucoup de poids lourds. Surprise, une famille de babouins traverse soudain la chaussée.

Lorsqu'on débarque enfin à Okiep, on se frotte trois fois les yeux. Difficile de penser que ces maisons disséminées composent une ville. Quelque 6 000 habitants vivent dans ce paysage urbain clairsemé, découpé par des terroirs noirs de cuivre abandonnés et des étendues d'eaux bleues toxiques. « Okiep est la ville la plus ancienne et la plus riche en matière d'extraction de cuivre entre

1855 et 1918 », apprend-on en déambulant dans le petit musée du seul et unique Okiep Country Hotel, fondé en 1855. Sauf qu'aujourd'hui la misère règne.

Mais que vient-on faire dans cet endroit dont l'héritage social et géographique pèse comme un couvercle ? On suit à la trace Robyn Orlin, chorégraphe connue dans le monde entier. Née à Johannesburg (Afrique du Sud), installée à Berlin depuis 2000, cette artiste frondeuse travaille en freelance souvent avec des troupes sud-africaines, dont Via Katlehong ou Phuphuma Love Minus. Là, elle a choisi de collaborer avec le Garage Dance Ensemble, fondé en 2010 par Alfred Hinkel et John Linden, nés ici et qui y sont revenus pour leur retraite.

Collines arides et fleurs

« J'ai du respect pour cette entreprise incroyable, la soutenir est important, explique Robyn Orlin. Je dois redonner à mon pays et à ses habitants ce que j'ai eu la chance d'apprendre. J'ai envie d'aider la nouvelle génération de danseurs qui a besoin de rencontres et d'expériences, notamment ceux du Garage Dance, qui sont assez isolés par rapport à ceux du Cap, dernier bastion colonial d'Afrique. »

Avec cinq fabuleux interprètes, le spectacle intitulé... *How in Salts Desert is it Possible to Blossom...* (« comment peut-on fleurir dans un désert de sel ») ouvre les 15 et 16 juin, au Théâtre de la Criée, le Festival de Marseille, qui se déroule jusqu'au 6 juillet sous la direction de Marie Didier, et qui a organisé ce déplacement de presse. Le titre, comme souvent chez Orlin, articule différentes couches de sens. Cette région du Namaqualand, du nom du peuple Nama, est connue pour l'aridité de ses petites collines, les *kopje*, qui se tapissent au printemps de fleurs multicolores. Par ailleurs, la communauté, « confrontée à une pauvreté écrasante, beaucoup de chômage, d'inégalités abyssales et de marginalisation extrême », selon Alfred Hinkel, auréole d'urgence la pièce.

Il fait plus de 30 °C, à 10 heures, le 27 mars. Robyn Orlin attaque sa dernière semaine de répétitions. Foulard sur la tête pour se protéger du soleil et de la poussière, elle file vers le studio situé à dix minutes à pied de l'hôtel. Parmi les maisons plutôt chics autrefois habitées par les dirigeants des mines, une petite villa engoncée dans la végétation et son garage adjacent attirent l'œil. « Dès que

nous sommes revenus ici en 2010, nous avons décidé de transformer le garage en studio de répétitions, précise Alfred Hinkel. Nous avons créé une compagnie avec des jeunes gens d'ici que nous formons. » L'air circule bien dans ce « garage » de 80 mètres carrés, aussi beau que modeste. Des photos aux murs rappellent la carrière des deux artistes qui ont dirigé le Jazzart Dance Theatre, de 1986 à 2010, au Cap.

Les soupiraux ont été occultés avec des cartons scotchés pour pouvoir imaginer les lumières et les vidéos. Robyn Orlin rassemble la petite troupe autour d'elle. « Comment vous sentez-vous aujourd'hui, questionne-t-elle. Comme Crystal [Fink, danseuse] s'est blessée, cela me déstabilise, et je ne sais plus comment avancer... » Elle décide de revoir le planning. La scène du viol ne sera pas répétée. « Pendant le confinement, les violences sexuelles, contre les femmes, les enfants, garçons ou filles, les trans, ont explosé, souligne la chorégraphe. L'Afrique du Sud n'a malheureusement pas eu besoin du Covid-19 pour aggraver ces troubles, sont ancrés dans sa culture. »

Le tableau intitulé « *Now that her bones are gone I live with her dust* » (« maintenant que ses os ont disparu, je vis avec sa poussière ») est

« Robyn Orlin nous interroge sur ce que nous désirons faire et n'aime pas la simplicité »

BYRON KLASSEN
danseur et chorégraphe

choisi. Esmé Marthinus, dite « Miemie », s'empaquette, avec l'aide de la costumière Birgit Neppel, de dizaines de couches de vêtements aux couleurs jaune, orange et beige. Elle se pose telle une déesse au centre du studio, superbe image d'une *kopje* qui va bientôt accoucher de milliers de fleurs. Les musiciens et multi-instrumentistes Yogin Sullaphen et Anelisa Stuurman, établis à Johannesburg, invraisemblables improvisateurs, se déchainent.

Leurs éclats stridents sont rythmés par les claquements secs de becs d'oiseaux qui tapent des baies sur le toit pour en extraire les fruits. Le danseur et chorégraphe Byron Klassen, également directeur artistique du Garage Dance Ensemble, s'élance furieusement. Torse nu en jupon orange et collierette verte, il tournoie au gré d'acrobaties fulgurantes. « J'ai redécouvert avec Robyn pourquoi je danse », confie-t-il.

Byron Klassen se souvient du « choc » qu'a été la découverte de la méthode de travail de Robyn.

« Ça n'a rien à voir avec les techniques du ballet et de la danse contemporaine auxquelles j'ai été formé, dit-il. Elle nous interroge beaucoup sur ce que nous désirons faire et n'aime pas la simplicité. On doit toujours trouver un autre chemin en restant très ouvert. » Autant dire que le spectacle est un « challenge » qui exige un seul mot d'ordre : « Don't play it safe » (« ne joue pas la sécurité »), résume la danseuse Crystal Finck. Ce que confirme Esmé Marthinus : « C'est nouveau pour nous cette façon d'improviser. » A 48 ans, cette femme, dont le grand-père était anglais et la grand-mère nama, est mariée, a une fille et une petite fille. A la suite d'une blessure au genou en 2016, elle se sent un peu fragile, mais révèle un tempérament tranquillement majestueux. « Les paysages et les couleurs qui ont inspiré les costumes sont les nôtres, résume-t-elle. Je suis née ici, ces paysages sont les miens, et j'y suis heureuse. »

« Mama Robs », comme l'appellent certains, aime discuter avec les interprètes. Si elle montre parfois des mouvements, inimaginable pour elle d'endosser le rôle de l'artiste autoritaire. « Je ne fais pas partie des maîtres qui savent tout », affirme celle qui progresse lentement. Signe particulier de cette région, on s'y exprime en anglais et en afrikaans, que Robyn Orlin, de Johannesburg, parle peu. « C'est un afrikaans particulier, influencé par le néerlandais et le flamand, avec de l'arabe, du malaisien et les langues indigènes khoïkhoï, à cause

du mélange des populations qui a cours depuis des siècles ici », précise Alfred Hinkel.

« Coloured »

Certains des danseurs ont les yeux bleus, des cheveux clairs. « Ce sont des gens très métissés que l'on appelle « coloured » en Afrique du Sud, indique Robyn Orlin. Ils sont mi-blancs, mi-noirs, avec du sang sud-africain, indien, allemand, hollandais... Ce qui explique les prénoms. Ils n'étaient pas assez blancs pour être reconnus et acceptés par les Blancs pendant l'apartheid, et maintenant, ils ne sont pas assez noirs pour faire partie de la communauté noire. »

Pour valoriser leur histoire et leur humour, Robyn Orlin a demandé aux interprètes de parler de leurs ancêtres, mais s'est heurtée à un mur. « Ils veulent simplement célébrer qui ils sont et croire en l'avenir. » Dans le spectacle, Byron Klassen chante néanmoins une mélodie dédiée à sa grand-mère. « Au Namaqualand, la langue nama n'est presque plus parlée, commente-t-il. Les danses traditionnelles se perdent aussi. Cela ne m'empêche pas de danser pour ma famille, ma communauté. Nous avons des choses à raconter, qu'ils nous ont confiées et que j'ai archivées dans mon corps. » ■

ROSITA BOISSEAU

...How in Salts Desert Is It Possible to Blossom..., de Robyn Orlin avec le Garage Dance Ensemble. Du 14 au 16 juin, Festival de Marseille ; 22 et 23 juin au Festival de Montpellier Danse ; 27 et 28 juin, au Théâtre Garonne, à Toulouse.



[Visualiser la page source de l'article](#)

Le Festival de Marseille jette l'ancre pour trois semaines

Danse

La 29e édition du Festival de Marseille ouvre ses portes, ce vendredi 14 juin, dans 18 lieux différents répartis dans toute la ville. Un de ses événements phares, « How in salts desert is it possible to blossom », est un spectacle de danse engagé contre le racisme, les inégalités et la pauvreté.

Le Festival de Marseille jette l'ancre pour trois semaines

Danse

La 29e édition du Festival de Marseille ouvre ses portes, ce vendredi 14 juin, dans 18 lieux différents répartis dans toute la ville. Un de ses événements phares, « How in salts desert is it possible to blossom », est un spectacle de danse engagé contre le racisme, les inégalités et la pauvreté.

Top départ. Du vendredi 14 juin au samedi 6 juillet, la 29e édition du Festival de Marseille s'installe. L'événement, qui a rassemblé plus de 17 000 spectateurs lors de sa dernière édition, se déploie sur 18 lieux éparpillés aux quatre coins de la cité phocéenne : du théâtre de la Sucrière à la Cité radieuse en passant par la place Bargemon. Sur les 55 représentations, nombre d'œuvres s'intéressent « à l'expression de la violence, à l'hybridation entre luttes émancipatrices et langages artistiques

», selon les mots de Marie Didier, directrice du Festival de Marseille.

Marseille, « l'avant-garde »

Parmi ces œuvres, le spectacle de danse How in salts desert is it possible to blossom (ou « comment est-ce possible de fleurir dans un désert de sel » en français), ouvre le bal ce samedi 15 juin à 20h30, au théâtre de la Criée. L'occasion pour Robyn Orlin, la chorégraphe sud-africaine, de combattre le racisme, les inégalités et la pauvreté dans la société. « Je viens d'un pays qui a eu l'apartheid comme toile de fond pendant 50 ans. Mon constat, c'est qu'aujourd'hui, quand je regarde l'Afrique du Sud et le reste du monde, la mobilisation contre le racisme n'a pas l'air d'émerger. Ça n'a pas l'air important », explique-t-elle. S'il est nécessaire d'y réfléchir « partout en France », Marseille doit être « à l'avant-garde de cette lutte ». Difficile de passer à côté des bons

résultats européens de l'extrême droite (31,4% des suffrages en faveur de la liste du Rassemblement national) et de l'enjeu que portent les élections législatives anticipées du 30 juin et 7 juillet prochains. « J'aimerais que tout le monde se réveille, parce que les choses changent très radicalement et nous n'avons visiblement pas assez appris de la Seconde Guerre mondiale, s'inquiète Robyn Ordin, je regarde la gauche en Allemagne où je vis, et je pense pouvoir dire la même chose à propos de la gauche dans la majorité des pays en Europe, je pense qu'ils n'ont pas une vision assez forte. »

« Rendre les discours accessibles »

Que faire ? Mettre de côté les termes trop « académiques », utiliser des mots « plus simples » pour parler d'idées complexes « afin de rendre tous les discours accessibles » au plus large public possible. Une idée que l'on retrouve dans son spectacle et les autres manifestations culturelles de la programmation. Six représentations sont adaptées aux personnes atteintes de handicap visuel et quinze le sont aux spectateurs sourds et malentendants. Toujours dans le giron de ce festival, des ateliers de pratique de la danse sont proposés à des élèves de primaire, des collégiens et des lycéens, à partir du vendredi 21 juin, à la Friche Belle de Mai, animés par des danseurs professionnels.

Victor Giat



Le spectacle « How in salts deserts is it possible to blossom » se produira au théâtre de la Criée, samedi 15 et dimanche 16 juin. PHOTO Valérian Galy



[Visualiser la page source de l'article](#)

Orlin célèbre la beauté éclose dans les townships La chorégraphe sud-africaine ouvre la manifestation avec "How in salts desert is it possible to blossom" demain et dimanche à La Criée

FESTIVAL DE MARSEILLE

Connue pour son humour caustique, ses titres à rallonge et son engagement contre le racisme et les inégalités, Robyn Orlin ouvre le festival de Marseille samedi 15 et dimanche 16 à La Criée où elle présente *How in salts desert is it possible to blossom...* ("comment peut-on fleurir dans un désert de sel"), une pièce créée à Okiep, ancienne région minière de la province du Cap-Nord. "Après les pluies de l'hiver, qui tombent de mai à juillet dans cette région du Namaqualand, les sols semi-désertiques se recouvrent d'un tapis de fleurs sauvages, raconte Robyn Orlin. J'ai voulu partager ce spectacle d'une beauté à couper le souffle à travers ma danse". Rencontre.

Lorsqu'on lit les titres de vos pièces, on se dit que vous êtes littéraire! Écrivez-vous des carnets ou des poèmes pour vous-même? Êtes-vous une grande lectrice?

J'aimerais être une grande lectrice... Je suis dyslexique et j'aime lire, en effet, mais il me faut vraiment beaucoup de temps pour arriver au bout d'un livre. Je ne pense pas que mes titres soient poétiques... J'aime les morceaux de phrases qui touchent au cœur de ce sur quoi je travaille... Je n'écris pas de poésie, mais je couche sur le papier un grand nombre de mes pensées.

Ces phrases arrivent-elles avant la création? Donnent-elles la direction à vos créations ?

Les titres/phrases, arrivent parfois avant, parfois pendant, ou parfois après la création. Je me pose la question de ce sur quoi je veux faire une pièce, commence à jouer avec des idées, des concepts, puis je partage ces réflexions avec l'équipe et les retours qu'on me fait deviennent le "début" du processus.

Vous avez collaboré à plusieurs reprises avec des compagnies de township sud-africaines, Via Katlehong, Phuphuma Love Minus... Quelles sont les particularités du Garage dance Ensemble?

Leur danse est un mélange de contemporain et d'influences de danses traditionnelles Nama (Namaqualand est la région où se situe Okiep). J'aime l'engagement que le groupe a envers sa communauté. Okiep est un township où la vie n'est pas facile. Les taux de pauvreté et de chômage y sont très élevés, particulièrement depuis que les compagnies minières d'exploitation du cuivre tenues par des Blancs se sont retirées de la zone, et c'est sans parler de la pollution industrielle à laquelle les habitants doivent faire face quotidiennement.

Cette communauté se définit comme "coloured", à l'époque de l'Apartheid, ils n'étaient pas assez blancs et, aujourd'hui, dans la nouvelle Afrique du Sud, ils ne sont pas assez noirs. Ils sont un mélange de nombreuses ethnies (Nama/Néerlandaise/Britannique/Allemande/Française/Portugaise/Indienne/descendants d'esclaves), ce qui, je pense, laisse un héritage très riche à célébrer, maintenant que l'Apartheid a été abolie.

Cette pièce est le fruit d'une rencontre humaine, mais aussi avec des paysages. Les évoquez-vous dans la pièce ?

Oui et non. Ils n'apparaîtront pas en tant que tels. Mais la costumière (Birgit Neppi) et moi-même avons décidé d'utiliser un grand nombre de tissus de seconde main dans les couleurs du semi-désert pour représenter un "kopje" (une sorte de petite colline rocheuse). L'éclairagiste Vito Walter et le vidéaste (Eric Perroys) tentent également de travailler sur certaines textures et couleurs d'Okiep.

"How in salts desert is it possible to blossom..." . Demain à 20 h 30 et dimanche à 16 h à La Criée. festivaldemarseille.com

Marie-Ève Barbier

Un roadtrip électrique, le festival de Marseille, un roman enquête sur la lobotomie... La semaine culture de Madame Figaro



Jodie Comer et Austin Butler dans *The Bikeriders*, de Jeff Nichols. Kyle Kaplan/Focus Features.

Un film, un festival, un roman : l'essentiel à voir et à écouter conseillé par la rédaction cette semaine.

Roadtrip électrique

Un jour, Jeff Nichols, réalisateur de *Mud* et de *Loving*, tombe sur un livre du photographe Danny Lyon qui, de 1963 à 1967, suivait la vie d'un groupe de motards du Midwest, les Outlaws. Fasciné par [l'impression de liberté](#) et le sex-appeal que dégagent les clichés, le cinéaste y voit un point de départ scénaristique : *The Bikeriders* est né. Ode à la bécane et à l'Amérique de tous les possibles au début des années 1970, le film commence quand Kathy, jeune femme de tempérament, tombe amoureuse de l'envoûtant Benny, qui vient d'intégrer une bande de motards, les Vandals. Quand cette nouvelle famille évoluera en syndicat du crime organisé, le jeune biker devra choisir entre ses frères et l'amour de sa vie. Le réalisateur américain de *Take Shelter* lorgne du côté de Martin Scorsese (période *Les Affranchis*) avec cette virée vrombissante sur la fin des idéaux et du rêve américain, et sur la place de la femme dans un monde ultraviril. Révélée dans la série *Killing Eve* et *Le Dernier Duel*, de Ridley Scott, l'actrice Jodie Comer dame d'ailleurs le pion à ses partenaires néanmoins excellents, Austin Butler (l'Elvis de Baz Luhrmann) et Tom Hardy en tête. **M. L.**

The Bikeriders, de Jeff Nichols, avec Austin Butler, Jodie Comer, Tom Hardy, Michael Shannon...

Marseille au rythme du monde



Le Garage Dance Ensemble interprète ...
How in Salts Desert Is It Possible to Blossom

, un spectacle de danse de Robyn Orlin. Thabo Pule.

Pendant que le festival Montpellier Danse (du 22 juin au 6 juillet), dirigé par Jean-Paul Montanari, semble perdre un peu de sa superbe, celui de Marseille ne cesse de grandir et de nous offrir, pour cette 29^e édition, de belles pépites et de nombreuses créations, comme le déclare Marie Didier, sa directrice : «Enraciné dans la ville qui l'inspire, ouvert sur le monde qui l'entoure et avec une cinquantaine de représentations, danse, performances, fêtes, films et musique, le festival fait de la création son pilier essentiel.» Pour... *How in Salts Desert Is It Possible to Blossom* (Comment peut-on fleurir dans un désert de sel), la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin s'associe à la compagnie Garage Dance Ensemble, venue du cap Nord, et au duo musical uKhoiKhoi, un nom qui rend hommage à l'une des premières tribus d'Afrique australe, pour un spectacle percutant qui concentre toutes les violences subies par l'Afrique du Sud colonisée. C'est une sonate de Beethoven et la musique de Kanye West qui ont inspiré à Emanuel Gat sa nouvelle création, *Freedom Sonata*, un spectacle qui passe du noir au blanc et nous enveloppe comme une immense vague entre flux et reflux, et comme la mer est toute proche, on embarque sur une barque direction les îles du Frioul pour un opéra maritime imaginé par Benjamin Dupé... En route pour l'aventure.
B. B.

Festival de [Marseille](#), jusqu'au 6 juillet. [festivaldemarseille.com](#)

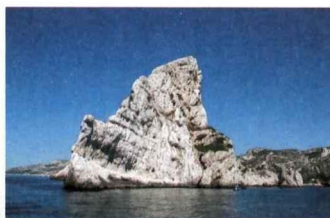
Une journaliste face à la médecine

LA VIE DU SPECTACLE

MARSEILLE

Un oratorio dans les Calanques

Dans le cadre du Festival de Marseille (du 14 juin au 6 juillet), le compositeur Benjamin Dupé créera sur une île un opéra dont les spectateurs arriveront en bateaux et sur lesquels ils assisteront à la représentation. À travers ses spectacles, le compositeur réinvente régulièrement les formes que peuvent prendre des spectacles musicaux. *(f)riou(l)*, un opéra maritime, sera donné cinq fois du 21 au 23 juin pour 100 à 120 spectateurs répartis sur une quinzaine d'embarcations. « C'est une situation exploratoire, une autre façon de rencontrer les publics, dont certains n'osent pas franchir le seuil des maisons d'opéra, observe ce Marseillais qui pratique la navigation. En navigant une heure aller et une heure retour, les spectateurs vont imaginer puis laisser infuser cette expérience. Le livret n'est pas narratif, il évoque en différents tableaux la géographie,



➤ L'archipel du Riou, dans le parc national des Calanques

la faune ou l'histoire du lieu, entre connaissances, poésie et mythologie. » En effet, l'archipel du Riou, dans le parc national des Calanques, a été habité par l'homme au néolithique et peuplé de puffins de Méditerranée, dont le chant particulier serait à l'origine du mythe des sirènes dans l'*Odyssée*, d'Homère, également évoqué dans l'opéra. Tout comme Saint-Exupéry, dont l'avion s'est abîmé non loin. Benjamin Dupé a effectué tout un travail de collecte. Au Quatuor Tana – avec lequel il a déjà travaillé – il a ad-

joint trois autres musiciens, un comédien et une mezzo-soprano. Ils seront installés sur les rochers, non sonorisés, sans lumière, ni décor, autres que naturels. Une forme plus proche de l'oratorio que de l'opéra.

Vers d'autres îles

Cette création est coproduite avec le Festival de Marseille et le GMEM, centre national de création musicale, où les artistes ont entamé leurs répétitions avant de les poursuivre sur l'île.

D'un budget compris entre 150 000 et 200 000 euros, ce projet a bénéficié d'une aide de 100 000 euros dans le cadre de l'appel à manifestation d'intérêt Mondes nouveaux, du programme France Relance, pour financer l'écriture et la préproduction. Avec le savoir-faire acquis pour cette création, l'équipe espère décliner cet opéra sur d'autres îles ou d'autres lieux liés à la mer. ● N. D.

Marie Didier : « Il n'y a pas plus réel que le spectacle vivant »

14.06.2024 → 06.07.2024



Ce 14 juin marque l'ouverture du festival de Marseille. Jusqu'au 6 juillet, la Cité Phocéenne fait déborder la danse avec une programmation mêlant musique, chorégraphie et performance. Sa directrice, Marie Didier, nous en parle.

Quelle est la ligne directrice de cette édition ?

Les fondamentaux du Festival de Marseille sont la création internationale contemporaine dans le champ de la danse et de la performance. La question du corps et de ses représentations traverse ainsi toute la programmation, en dialogue avec la ville, ses artistes, sa population, ses sites. La quasi-totalité des spectacles est créé soit à l'occasion du Festival ou dans les mois qui précèdent, du coup, c'est l'actualité artistique du moment qui donne la couleur générale. Venant d'une quinzaine de pays, avec autant de contextes différents, mais aussi de préoccupations communes, les artistes invités proposent un panorama de l'état du monde.

Là se trouve une ligne directrice.

Et cette année, ce qui domine, c'est la question de la violence, de ses ressorts, de sa place dans nos vies et de comment cela nous change. La chorégraphe Maryam Kaba travaille à une création avec 17 femmes qui ont subi des violences machistes ; Bassam Abou Diab venu du Liban propose deux performances sur la guerre, l'expérience carcérale, la torture ; le londonien

Botis Seva s'inspire de cette bombe à retardement qu'est la santé mentale d'une partie de la jeunesse etc... ce qui est intéressant, c'est que ces thématiques plutôt sombres donnent lieu à des formes vivantes, parfois drôles, pas mortifères du tout.

Vous naviguez entre performances et danse, assumez-vous de faire du Festival de Marseille un festival de spectacle vivant, et si oui, pourquoi cela est-il important ?

Il n'y a pas plus réel que le spectacle vivant puisqu'on est vraiment dans le présent, le moment. Et en même temps rien n'y est vrai et tous les imaginaires y sont libres. C'est un sanctuaire pour faire et dire autre chose que ce qui fait le cours de nos vies, c'est un espace de liberté. La création littéraire permet de revenir sur l'ouvrage, la scène non. Donc la prise de risque est importante, mais elle est partagée puisque ce sont les artistes, mais aussi des dizaines de corps de métiers différents qui interviennent pour fabriquer un spectacle et le présenter. Le public a de plus en plus conscience qu'il s'agit d'un artisanat exigeant, dont il est partie prenante. D'où les sentiments, émotions et réflexions parfois renversantes que cela provoque. C'est tout cela qui est important aujourd'hui. L'échelle humaine. Une autre chose importante est la dimension collective de l'expérience de l'art vivant.

Comment conserver une culture militante, telle que vous la défendez, à l'heure d'un tel rétrécissement de la pensée? Le temps est aux « jolis spectacles », aux « divertissements ». Expliquez-moi comment vous arrivez à mettre l'exigence au niveau de tous et toutes ?

Cette année, on présente un cycle de films et de documentaires qui pose la question du rapport entre luttes militantes et pratiques artistiques, les uns nourrissant les autres et réciproquement. Le lien n'est pas si évident et ces films sont un prétexte pour s'interroger sur la finalité de l'art, qui ne doit pas non plus se retrouver au service d'une cause ou d'une autre. Là où je revendique une forme d'engagement du Festival de Marseille, c'est dans le fait d'être en alerte, éveillé, sur toutes les grandes questions contemporaines et en particulier les systèmes d'oppression présentés comme un ordre naturel, immuable. On voit bien que le vernis craque, et que beaucoup de fables, comme celles sur la croissance éternelle, le bonheur par le consumérisme pour ne citer qu'elles, s'écroulent. Que ces dynamiques traversent la création contemporaine, c'est vraiment passionnant et on essaie de leur donner un écho, sans jamais sacrifier la forme. Et le public, très diversifié, est au rendez-vous.

Dans le programme, vous proposez des formes très originales, comme cet oratorio sur l'eau. Parlez-moi de ce projet fou ?

Chaque année dans le Festival, nous faisons une place à la musique en résonance avec le reste du programme et avec la ville. Lorsque le compositeur et metteur en scène Benjamin Dupé, dont la compagnie est basée à Marseille, est venu me raconter son projet, j'ai tout de suite été enthousiasmée. Il s'agit d'une création musicale, avec sept musicien-nes, une chanteuse soprano, un comédien. Elle est inspirée par une résidence que Benjamin Dupé a faite sur l'archipel du Riou, des petites îles marseillaises, qui sont aujourd'hui protégées et qui ont une riche histoire en lien avec la Ville et la Méditerranée. Avec le Parc National des Calanques et le Conservatoire du Littoral, nous avons soigneusement choisi un site, sur un autre archipel, celui du Frioul, ainsi qu'un mode de représentation qui préserve la faune et la flore. Les spectateur-ices seront acheminé-e-s depuis le Vieux-Port vers la calanque de Morgiret, dans de petites embarcations, et y resteront pendant cet « opéra maritime ». Les artistes seront sur la terre ferme, dans les rochers. C'est une vraie aventure, une expérience de l'art en pleine nature, et un hommage à notre patrimoine local, littoral et marin.

Comment garder un équilibre entre «mégastars» et jeune création ?

Il y a de jeunes artistes qui sont des mégastars, comme (LA)Horde dont nous présentons la dernière pièce « Age of Content », et des artistes qui sont des références à l'échelle internationale et qui se remettent constamment en question au contact d'autres créateur-ices comme Anne Teresa de Keersmaeker avec Radouan Mriziga sur leur dernière création commune « Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention ». Je ne recherche pas forcément un équilibre, je cherche plutôt des gens qui inventent et qui osent.

Le Festival de Marseille, du 14 juin au 6 juillet, [informations et réservations](#)

Visuel : ©Pierre Gondard

Edition : Du 15 au 21 juin 2024 P.40
 Famille du média : Médias spécialisés
 grand public
 Périodicité : Hebdomadaire
 Audience : 1995000



Journaliste : -
 Nombre de mots : 79

Festival de Marseille

Ils débarquent d'une quinzaine de pays et sillonnent la ville. Jusqu'à prendre le large vers les îles du Frioul où le compositeur électro Benjamin Dupé présentera son « opéra maritime » : l'événement, sans doute, de cette 29^e édition ! Celle-ci fait par ailleurs la part belle aux artistes du cru - (LA) HORDE et le Ballet national de Marseille, comme le talentueux chorégraphe Emanuel Gat, qui fête ici ses 30 ans de compagnie. Du 14 juin au 6 juillet, Marseille (13), festivaldemarseille.com

Les meilleurs festivals de l'été 2024 : la sélection du « Monde »



SÉLECTION Vibrer au son de l'électro les pieds dans l'eau, écouter dialoguer un violon et un oiseau, explorer l'Australie en restant en Bretagne... partout en France, la culture se savoure à l'air libre.

Nos sélections :

- [Pop et rock](#)
- Jazz
- Rap, r'n'b, reggae
- Musiques du monde
- Musique classique
- Théâtre, danse et cirque
- Arts plastiques
- Photo

POP & ROCK

Une sélection de Stéphane Davet

Le Mas des Escaravatières

Du 7 juin au 31 août, à Puget-sur-Argens (Var)

Du 20 au 28 juillet, à Figeac (Lot)

La 24^e édition du Festival de Figeac assume une programmation dont la tonalité est résolument engagée. Pour sa dernière année à la tête de la manifestation, la directrice Véronique Do fait le pari de spectacles forts en gueule qui prennent les réalités contemporaines à bras-le-corps. Il sera ainsi question de précarité sociale (*Quai de Ouistreham*, d'après le récit de Florence Aubenas), de tyrannie domestique et d'émancipation féminine (*La Maison de Bernarda Alba*, de Federico García Lorca), d'odes débridées à l'amour (*Illusions*, d'Ivan Viripaëv), de pertes de soi dans la célébrité (*Autopsie mondiale*, d'Emmanuelle Bayamack-Tam). C'est un théâtre de haute intensité, oscillant entre le drame et la comédie, qui est au rendez-vous.

Festival de Figeac

. Divers lieux à Figeac. De 6 à 28 €. Visuel indisponible FRANÇOIS THEVENET POUR « M LE MAGAZINE DU MONDE »

Festival de Marseille

Du 14 juin au 6 juillet, à Marseille

Danse, performance et cinéma dans dix-huit lieux de Marseille dont le MuCEM, la Cité radieuse Le Corbusier ou encore la calanque de Morgiret sont au rendez-vous de cette édition 2024 élaborée avec soin par Marie Didier et qui ouvrira sur une création de Robyn Orlin . Les thèmes de la violence et de l'esthétique de l'hybridation se retrouvent dans différentes pièces, ainsi que le besoin d'émancipation et de liberté. Une cinquantaine de représentations, signées par des artistes repérés comme Emanuel Gat ou des moins connus tels Diana Niepce, est proposée ainsi que des ateliers de danse gratuits.

Festival de Marseille

. Divers lieux. De gratuit à 12 €.

Montpellier Danse

Du 22 juin au 6 juillet, à Montpellier.

Susciter l'attente et l'excitation chaque année avec une pléiade de créations aux antipodes les unes des autres est l'un des attraits de l'historique Montpellier Danse. Sous la direction inspirée et aiguisée de Jean-Paul Montanari, fondateur de la manifestation en 1981, cette 44^e édition déploie un florilège de créations toutes signées par des personnalités de choc. Robyn Orlin et Wayne McGregor lancent l'opération, le 22 juin, relayés par Saburo Teshigawara, Angelin Preljocaj, Anne Teresa De Keersmaecker et Arkadi Zaidès. L'Afrique du Sud parle à l'Angleterre qui communique avec le Japon et Marrakech. On fait le tour de la planète en pariant sur l'invention et l'élan toujours à fond de la danse contemporaine.

Montpellier Danse

. Divers lieux. de 5 à 50 €.

Paris l'Eté

Diffusion : 12 juin 2024 et 15 juin 2024

Durée : 32 min

Sujet : Entretien avec Robyn Orlin

Journaliste : Margaux Wartelle

Lien : <https://share.transistor.fms/29ec3cfc>

Star sud-africaine de la danse contemporaine, Robyn Orlin vit depuis plusieurs années à Berlin, mais continue à interroger l'histoire de son pays, ses violences et ses inégalités. Pour cette dernière création, co-produite par le Festival de Marseille et présentée les 15 et 16 juin à La Criée, elle a travaillé avec le Garage Dance Ensemble, une compagnie basée à Okiep ancienne région minière aux problématiques sociales et environnementales importantes. « How in salts desert is it possible to blossom... », que l'on peut traduire par « Comment fleurir dans un désert de sel », est une performance autour des questions de pouvoir, de privilèges mais aussi de nature.



Famille de média :
Radio nationale

Diffusion : 15 Juin 2024

Durée : 05 min 13

Émission : Classic & Co

Sujet : "Freedom Sonata" par le chorégraphe Emmanuel Gat

Journaliste : Anna Sigalevitch

Lien : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/classic-co/classic-co-du-samedi-15-juin-2024-8690912>

Faire danser sa compagnie sur une sonate du compositeur allemand Beethoven et un album du rappeur américain Kanye West, c'est le défi relevé par l'un des chorégraphes les plus singuliers du moment : Emanuel Gat. L'Israélien d'origine marocaine a découvert la danse à seulement 23 ans à Tel Aviv. Il célèbre les 30 ans de sa compagnie avec « Freedom Sonata », reflet hypnotisant de la ville de Marseille où il a jeté l'ancre il y a une quinzaine d'années.



[Visualiser la page source de l'article](#)

La danse de Robyn Orlin, une fleur éclore dans un township

ON A VU AU FESTIVAL DE MARSEILLE

À travers sa danse théâtre, la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin a toujours dénoncé les injustices dans son pays, l'Afrique du sud post-apartheid. Sa création... How in salts desert is it possible to blossom... (Comment fleurir dans un désert de sel?), présentée en avant-première au festival de Marseille est portée par cinq danseurs, cinq personnalités fortes du Garage Dance Ensemble, Byron Klassen, Faroll Coetzee, Crystal Finck, Esmé Marthinus, Georgia Julies, originaire d'Okiep, ancienne cité minière délaissée, et par les musiciens du uKhoiKhoi.

Une pièce de colère et de dénonciation mais aussi de célébration de la beauté de la vie et de la nature. Construite en crescendo, elle part de la boue et de la poussière pour se terminer dans une explosion de couleurs, vert, jaune, rouge fluo grâce aux vidéos d'Éric Perroys. Robyn Orlin a en effet été frappée par la floraison de fleurs sauvages après les pluies d'hiver sur ces sols semi-désertiques, un phénomène que viennent admirer des touristes du monde entier dans la région d'Okiep. L'artiste en fait dans sa pièce une métaphore de la capacité de résilience de l'humanité. Celle-ci évoque aussi des moments de violences extrêmes, comme la scène de l'homme chien totalement déshumanisé, ou celle d'une fête qui vire au drame et à un viol.

Rien n'est éludé de la dureté d'Okiep, ni de sa beauté.

Demain à 20 h 30, dimanche à 16 h à La Criée.
festivaldemarseille.com



Une pièce à découvrir ce soir et demain à La Criée

. Photo pierre gondard

Marie-Ève Barbier

Robyn Orlin : une danse explosive et colorée en réponse à toutes les barbaries



...How in salts desert is it possible to blossom... de Robyn Orlin, Garage Dance Ensemble et uKhoiKhoi © Pierre Gondard

En ouverture du [Festival de Marseille](#), juste avant Montpellier Danse, la chorégraphe s'associe avec la jeune génération d'artistes sud-africains et fait pousser des fleurs chamarrées sur le sol aride de son pays, ravagé par la violence.

Sur le Vieux-Port, à la Criée, le coup d'envoi de la 29^e édition du Festival de Marseille a été donné vendredi 15 juin par [Marie Didier](#). Éclectique, ouverte sur le monde et ses problématiques, le cru 2024 promet de belles découvertes, des oeuvres puissantes et des performances survoltées. En ces temps sombres, si la question de la violence, de ses mécanismes et ses conséquences sur nos vies sont au coeur de la programmation, c'est le contexte politique qui prend le dessus. Dans une annonce sobre, courte, la directrice de la manifestation et Robin Renucci, directeur du Théâtre national, ont tenu à rappeler les risques pour la culture et pour nos libertés d'une victoire de l'extrême droite aux législatives anticipées.

La menace est réelle. L'inquiétude grandissante, mais place aux spectacles. L'art, endroit de réflexions et de résistance par excellence, doit rester un phare dans la tempête, une lueur d'espoir face aux populismes. Après [L'Âge de nos idées](#), la performance déroutante du collectif **Dream Come True**, dont fait partie l'artiste néerlandais, **Yan Duyvendak**, autour de la différence, **Robyn Orlin** invite à un voyage à Okiep, ancienne région minière de la province sud-africaine du Cap-Nord.

Guérir les traumatismes



© Pierre Gondard

Au centre du plateau de la grande salle de La Criée, différents instruments de musique trônent sur des praticables. Pour cette nouvelle création, iconoclaste et engagée, la chorégraphe johannesbourgeoise a fait le choix de travailler avec une toute nouvelle génération d'artistes, les danseurs du **Garage Dance ensemble** et les musiciens du groupe **uKhoiKhoi**. De cette collaboration fructueuse, est née l'envie de mettre en lumière, les maux qui gangrènent la société sud-africaine. En partant de l'histoire particulière de la ville d'Okiep, ils esquissent un instantané dansé des drames communs que la frustration, conséquence de la pandémie et des confinements successifs, a fait ressurgir.

Terre de contraste, aride mais riche de sa culture, de son humour, Okiep n'en est pas moins emblématique d'une colonisation qui a laissé en profondeur traces et stigmates. À ce premier traumatisme, dont l'Apartheid est la partie immergée émergée de l'iceberg, d'autres blessures sont venues gangrénées gangréner une humanité chancelante. Violence de genre, barbaries, crise économique, n'ont fait que meurtrir et assécher un sol déjà hostile et stérile. Comment ne pas sombrer ? Comment panser ces plaies physiques autant que psychologiques ? Par la danse, en faisant reflourir l'espoir, là où tout avenir possible semble utopique.

Des couleurs et de la vie



© Pierre Gondard

Chamarrée, dynamique, l'écriture de **Robyn Orlin** agit comme un baume au cœur, une manière de dédramatiser l'inacceptable, l'insoutenable. Musiques entraînantes, chants envoûtants, vidéos hyper colorées, tous les ingrédients sont réunis pour que le mal soit repoussé, pour que la vie l'emporte. Portant une succession de couches de vêtements, comme autant de protections contre la violence, les cinq interprètes Byron Klassen, Faroll Coetzee, Crystal Finck, Esmé Marthinus et Georgia Julies s'emparent de la scène, dansent à en perdre le souffle et font de leur corps, de leur énergie, de leur force intérieure un rempart à la barbarie.

Prenant le temps d'installer son propos, quitte à laisser encore apparaître les coutures, de trouver le bon endroit, pour une nouvelle fois, dénoncer inégalités, racismes, sexismes et violences sexuelles, la chorégraphe sud-africaine finit par toucher juste et par faire de ses luttes une fête commune. C'est d'ailleurs debout, dansant et frappant en cadence des mains, que la salle salue la performance. Un peu de douce folie dans un monde de brutes !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore Envoyé spécial à Marseille

...How in salts desert is it possible to blossom... de Robyn Orlin, Garage Dance Ensemble et uKhoiKhoi

[Festival de Marseille](#)

La Criée -Théâtre national de Marseille

30 Quai de Rive Neuve

13007 Marseille

jusqu'au 16 juin 2024

Tournée

22 et 23 juin 2024 au Théâtre des 13 vents dans le cadre de [Montpellier Danse](#)

27 et 28 juin 2024 au [Théâtre Garonne](#), Toulouse

16 et 17 novembre 2024 au [RomaEuropa festival](#) 2024, Rome

28 et 30 novembre 2024 à [Chaillot](#), Théâtre national de la Danse dans le cadre du au [Festival d'Automne](#)-Paris

4 et 5 décembre 2024 au [Manège](#), Reims

Conception de Robyn Orlin avec Garage Dance Ensemble et uKhoiKhoi

Avec 5 danseur·ses de la compagnie Garage Dance Ensemble Byron Klassen, Faroll Coetzee, Crystal Finck, Esmé Marthinus, Georgia Julies

Musique originale de uKhoiKhoi Yogin Sullaphen, Anelisa Stuurman

Costumes de Birgit Neppl

Direction technique Thabo Walter

Vidéos d'Eric Perroys

Conception Lumière de Vito Walte



La chorégraphe Robyn Orlin, droit sur Le Cap-Nord

DANSE Lors du Festival de Marseille, la Sud-Africaine chamboule l'espace scénique et interroge les mécanismes de la violence en cours dans la ville d'Okiep.

Marseille (Bouches-du-Rhône), envoyée spéciale.

Le Festival de Marseille, sous la direction de Marie Didier, bat son plein avec sept créations, trois premières françaises et deux premières européennes. La chorégraphe sud-africaine blanche Robyn Orlin, qui manie comme personne les armes de l'ironie, du kitsch et la prise à partie du public, a présenté sa dernière création, affublée d'un titre long comme un jour sans pain, *How in Salts Desert is it Possible to Blossom* (« Comment fleurir dans un désert de sel ? »).

Surnommée « l'irritation permanente » dans son pays, Robyn Orlin s'associe pour la première fois avec la compagnie sud-africaine Garage Dance Ensemble, à la danse-théâtre engagée. Ses deux fondateurs, Alfred Hinkel et John Linden, sont d'anciens élèves de la chorégraphe. Ils sont cinq interprètes à tirer sur des cordes reliées à l'estrade où officient les deux musiciens du groupe uKhoiKhoi : Yogin Sullaphen, compositeur, et la chanteuse Anelisa Stuurman, basés à Johannesburg. Les cinq, tels des chevaux de trait, tractent la scène. Ils viennent tous d'Okiep, dans la province du Cap-Nord, ancienne région minière, frontalière de la Namibie, à la fois riche (extraction de cuivre entre 1855 et 1918) et aride, qui concentre à elle seule tout un pan de l'histoire de l'Afrique du Sud colonisée. Guetteuse enragée, Robyn Orlin met en scène la vie sur cette terre à la pauvreté aujourd'hui écrasante, soumise aux agressions de tous ordres, que la pandémie, le confinement ont encore amplifiée avec l'explosion des violences sexuelles envers les femmes mais aussi les enfants et les trans.

Cela se joue sous la forme de courtes saynètes saturées de sautes d'humeur, de violence pressentie montées en épingle grâce à un dispositif sophistiqué. Robyn Orlin possède une sûre maîtrise

des couleurs et du rythme. Une caméra filme la scène depuis les cintres. Vue plongeante inhabituelle. Les images en direct sont parfois modifiées par un filtre qui donne aux corps des allures de dessin au crayon gris (vidéos d'Éric Perroys). Un clin d'œil aux Coloured People, ces ethnies mélangées, descendantes des cultures nama et indienne, discriminées car pas assez blanches au temps de l'apartheid, pas assez noires aujourd'hui. Elles sont retransmises sur le mur du fond que le public regarde davantage que la scène. Cet œil électronique rationalise, via sa surveillance, les tensions des artistes. Le téléphone portable s'invite aussi dans la danse.

UNE BEAUTÉ À COUPER LE SOUFFLE

Au milieu des interprètes, tous fabuleux, Esmé Marthinus dite « Miemie », couverte d'une superposition de tissus (costumes de Birgit Neppi), joue le rôle d'une mère qui soigne comme elle peut sa fille victime d'un viol filmé au portable. À la fin, la mère se délivre d'une myriade de fleurs de toutes les couleurs. C'est d'une beauté, d'une tendresse à couper le souffle. Durant l'heure de la pièce, le public est amené à regarder ailleurs que ce qu'il voit en direct en chair et en os. Robyn Orlin aime ce côté trash des images restituées sur nos téléphones. Si l'omniprésence des écrans sature l'environnement du spectateur, pourquoi la danse serait-elle à l'abri de ça ?

Une mention spéciale pour *Aïchoucha*, du Tunisien Khalil Epi, qui nous plonge dans les traditions musicales de sa terre natale via les sons en live et les images diffusées sur trois écrans. ■

MURIEL STEINMETZ

(1) Festival de Marseille, jusqu'au 6 juillet.

Renseignements au 04 91 99 00 27 ;

festivaldemarseille.com



Cinq interprètes de la compagnie sud-africaine Garage Dance Ensemble sont reliés par des cordes à l'estrade où officient deux musiciens du groupe uKhoiKhoi. VALÉRIAN GALY

Générations des enchanté.e.x.s



photo Pierre Gondard

Aventure sensible, politique et poétique encore fragile, *L'âge de nos idées* traverse l'opposition entre boomers et génération Z qu'elle tente de dépasser par la création et l'effacement des hiérarchies. Une performance de la compagnie Dreams come true présentée pour la première fois au Festival de Marseille.

Ce serait trahir l'esprit de ce spectacle que de commencer par parler de son instigateur Yan Duyvendak. En effet, *L'âge de nos idées efface les hiérarchies, notamment celles qui font du monde un territoire qui appartiendrait aux vieux mâles s'accrochant aux pouvoirs qui leur restent quand ceux de leur séduction physique déclinent.* « On a l'âge de nos artères » dit la doxa pour laquelle également le lien entre les enfants de 68 et ceux nés avec le nouveau millénaire se serait brisé à coups d'écrans, de fluidités identitaires et d'attaques répétées contre le patriarcat et la culture qu'il a installée. **Antoine Weill, Matthieu La-Briossard et Yan Duyvendak en prennent acte.** Les deux premier.ère.x.s ont été élèves du troisième à la HEAD (Haute Ecole d'Art et de Design) basée à Genève. **Dans *L'âge de nos idées*, iels inversent le processus de transmission et embarquent leur ancien professeur dans un spectacle drag qui se déploie par l'imaginaire, celui-ci devenant de fait le lieu de la réconciliation entre les générations.**

Au départ, plus que des oppositions irréconciliables, des différences. Table blanche et micros noirs pour énoncer, via des feuilles brassées par le vent qui les mélange, ce qui les sépare époques, repères culturels, histoire sociale et politique, opinions sur la cancel culture... Les nouvelles pages sont à écrire. Dans *Made in Paradise* puis *Still in Paradise*, Yan Duyvendak avait déjà fait l'expérience de l'altérité avec l'artiste égyptien Omar Ghayatt sur fond de supposé choc des

civilisations post 11 septembre. Si ce dernier continue d'être théorisé par ailleurs, l'incompréhension générationnelle le remplace ici comme sujet principal. Même si la communauté de vie la sphère artistique assure finalement une certaine homogénéité de repères entre nos trois protagonistes. C'était la partie de Yan.

Antoine Weill prend ensuite la main. Jeune artiste plasticien et danseur, il entraîne son aîné visiblement mal à l'aise sur ses chaussures de drag à talons hauts et semelles compensées dans des chorégraphies chaloupées pour le plus jeune, plus raides pour celui qui l'est moins et le suit avec difficulté, on a aussi l'âge de nos corps, et les idées qui vont avec. Le troisième partie, celle de Matthieu, revient en mode installation vidéo sur le processus de création du spectacle, notamment le maquillage de Yan en dragqueen et se termine dans les cieux étoilés en compagnie de Kate Bush, par l'évocation d'un spectacle merveilleux, impossible à construire, sauf dans l'obscurité de nos imaginaires stimulés par les trois artistes réunis.

L'ensemble est encore hésitant pour cette première présentation au public. D'autant que le processus de création compte explicitement ici autant que le résultat. Il en va ainsi de l'art de la performance qui préfère la vie à l'oeuvre parfaite et achevée. **En se calant davantage, L'âge de nos idées perdra sans doute en fragilité ce qu'il gagnera en dynamique, en drôlerie et en clarté.** Mais le spectacle restera avant tout une expérience à traverser, à partager, une tentative par l'Art de desserrer le carcan de nos identités et de nos rapports à l'autre, un voyage en lâcher prise vers une bulle enchantée, la création d'une harmonie céleste évidemment d'autant plus précieuse que les temps qui nous occupent...

Eric Demey www.sceneweb.fr

L'Âge de nos idées de Yan Duyvendak

Performance:

Yan Duyvendak, Matthieu La-Brossard, Antoine Weil, Yel K. Banto

Chorégraphie:

Antoine Weil

Film:

Matthieu La Brossard

Assistance caméra :

Guillaumarc Froidevaux

Conception musicale et lumineuse :

Luc Kasper

Déguisements :

Safia Semlali

Technique:

Luc Kasper

Conseil artistique & dramaturgie :

Claire Delorme

Administration et finances :

Valérie Niederoest, Marine Magnin

Production créative et gestion des tournées :

Charlotte Terrapon

Réalisation de la tournée :

Colette Raess

Communication:**Zoé Dupraz****Assistant:****Guillaumarc Froidevaux****Production:****Les rêves deviennent réalité****Coproduction :****Le Grütli Centre de production et de diffusion des Arts vivants, Genève ; La Bâtie Festival de Genève ; Arsenic Centre d'art scénique contemporain, Lausanne ; Festival de Marseille****Résidences :****Le Grütli, Festival de Marseille Friche la Belle de Mai, Arsenic, Festival Santarcangelo Teatro Il Lavatoio, (en développement)****Les soutiens:****Pro Helvetia fondation suisse pour la culture, République et Canton de Genève, Ville de Genève, Ernst Göhner Stiftung, Stanley Thomas Johnson Stiftung, Fondation Leenaards, Fonds Mécénat SIG, Fondation suisse des artistes interprètes SIS, (en développement)****Grâce à Lisa Laurent, Félix Lloyd, Aurélien Maignant, Toky Rabemanantsoa, Romane Serez****Durée : 1h***15 et 16 juin 2024**Festival de Marseille, Théâtre La Criée**du 10 au 14 septembre 2024**La Bâtie-Festival de Genève, Le Grütli**L'Arsenic Centre d'art scénique contemporain, Lausanne**29 janvier-2 février 2025*

Festival de Marseille : "Kanye West, c'est le Beethoven d'aujourd'hui !", pour le chorégraphe Emanuel Gat

Le chorégraphe israélien créera "Freedom Sonata" les 20 et 21 juin au festival de Marseille. Une pièce pour onze danseurs pour laquelle il rapproche la musique du compositeur allemand de celle du rappeur américain.

Vendredi 7 juin, le soleil de 16 h écrase les rues de Marseille. On est surpris par la douceur qui se dégage de scène 44 (*), le studio qui accueille Emanuel Gat, une boîte noire d'où s'échappent des notes de piano classique. À J-13 de la création de Freedom Sonata au Festival de Marseille, première date d'une tournée internationale, Emanuel Gat, longtemps artiste associé à la Maison de la danse d'Istres et aujourd'hui installé à Marseille, est en répétition avec ses onze danseurs, baskets fluo au pied.

Pour cette création présentée les 20 et 21 juin à La Criée, il imagine un rapprochement entre la musique de Beethoven et celle du rappeur Kanye West, entre le deuxième mouvement de la Sonate n°32 pour piano du compositeur allemand et l'album The life of Pablo du rappeur producteur américain. " C'est le Beethoven d'aujourd'hui, hallucinant de profondeur et de richesse artistique ", s'exclame-t-il.

Ce jour-là, le chorégraphe a présenté trois extraits de sa pièce construite en trois mouvements comme une sonate classique, le premier et le dernier sur Beethoven, le second sur Kanye West. Crissements de baskets au sol, musique fragmentée de No more parties in LA , un morceau old school dans lequel Kanye West et Kendrick Lamar se donnent la réplique. Les mots et les corps s'entrechoquent, la danse donne un sentiment d'urgence. " Les baskets sont venues d'une nécessité pratique, explique Emanuel Gat. Les danseurs poseront un tapis blanc sur le sol qui est noir au début de la pièce, une manipulation qu'ils ne pouvaient pas faire pieds nus pour des raisons de sécurité J'adore les montages techniques. J'ai tenu à ce que les danseurs le fassent eux-mêmes : poser du scotch au sol, c'est déjà du mouvement !

Freedom Sonata se dévoile comme une pièce en train de se construire, en toute transparence, sans coulisses, avec changement de décors et de costumes à vue. Après les vêtements somptueux et haute couture de Love train 2020 , sa précédente pièce, Emanuel Gat est revenu à l'épure et réduit décor et costumes à leur plus simple expression. " Tout le budget costumes est passé dans les baskets! ", résume-t-il en riant.

Après la pause, les danseurs reprennent la première partie de la pièce. Emanuel Gat lance une musique classique qui n'est pas celle de Beethoven. " J'aime répéter avec une musique qui ne sera pas la musique définitive, dit-il. Cela permet de mettre les danseurs dans un autre état d'esprit et de déjouer les habitudes.

Au gré de la partition, les groupes se font et se défont comme des essaims, puis s'alignent selon une loi indéchiffrable pour le spectateur mais qui lie les danseurs entre eux. " Toute cette partie est aléatoire , explique Emanuel Gat. Les danseurs répondent à une consigne précise, mais le spectateur ne verra jamais deux fois la même chose !

Son art de la danse se révèle non pas dans la psychologie des danseurs, mais dans le mouvement pur. " Quand on est face à un coucher de soleil, l'astre se moque des changements de couleurs, et pourtant, on est dans un moment qui amplifie nos sensations J'essaie de créer des moments intenses de clarté et d'émotion. " Une intensité à l'image de la Sonate numéro 32 de Beethoven dont Alfred Brendel dit du deuxième mouvement que " ce qui doit être exprimé ici est une expérience à l'état pur ". Ce chef-d'oeuvre joue sur la dissonance et brouille les repères formels autant qu'il plonge dans des moments de méditation mystique et d'apaisement. Des montagnes russes émotionnelles que ressent aussi Emanuel Gat dans The life of Pablo

"Freedom Sonata", jeudi 20 juin à 21 h et vendredi 21 juin à 19 h à La Criée à Marseille. Complet mais tentez votre chance le jour même. 10 euros. festivaldemarseille.com.

(*) Scène 44, le studio des chorégraphes marseillais n + n Corsino



« Corps accords » avec Maryam Kaba au Ballet national de Marseille



© THIERRY HAUSWALD BALLET NATIONAL DE MARSEILLE

Ces 22 et 23 juin, sur la scène du Ballet national de Marseille, vingt femmes vont célébrer leur corps dans un langage universel : la danse. De la violence à la résilience, une pièce chorégraphique d'une rare intensité, imaginée par la danseuse Maryam Kaba avec la Maison des femmes de Marseille. Bouleversant.

Une voix douce s'élève depuis le studio numéro 3 du Ballet national de Marseille (BNM). " *You can stay*, dirige Pina Wood, dramaturge et metteuse en scène. " *Vous n'êtes plus juste vous-même. Tu es Hélène, la performeuse ! Fifi, la performeuse ! Tout ce que vous allez faire, vous l'assumez*, souffle-t-elle.

Sous ses yeux, les corps se mettent en mouvement. Myriam se coiffe, range le plateau. Solange lui emboîte le pas, avant de laisser éclore la cantatrice qui sommeille en elle. Un air d'opéra, des chuchotements, des déplacements lents ou frénétiques, des cris. Puis le silence.

Sur les consignes de Pina, les femmes se rejoignent au centre de la salle de danse. Une main sur une épaule, une tête reposant sur des genoux. Un cocon de bienveillance se forme. De sa voix cristalline, la frêle Bruna transporte le groupe dans son enfance avec un chant portugais qui jadis lui a sauvé la vie. L'instant est saisissant. Les larmes impossibles à réprimer !



Répétition de la pièce chorégraphique « JoieUltraLucide » au Ballet national de Marseille. MELINE DAVEAU @TAIPEI_ZOO

De la Maison des femmes à la scène

Elles s'appellent Camille, Manon, Élodie, Marwa, Fatima... Des femmes de nationalités, d'âges et d'horizons différents, liées par des histoires similaires. Un jour, la violence a fait irruption dans leur quotidien. Toutes ont en commun d'avoir trouvé refuge à la [Maison des femmes de Marseille](#).

Créée sur le modèle de celle de Saint-Denis, la structure a accueilli plus de 600 victimes depuis son ouverture en janvier 2022, dans une prise en charge globale pluridisciplinaire d'une dizaine de soignantes de l'AP-HM.

À 50 ans, Hélène, le caractère bien trempé, a roulé sa bosse, tapant à la porte de bien des organismes d'accompagnement pour trouver du soutien. " Là, on nous voit toutes entières, pas par petits bouts et sans aucun jugement. L'accueil est hallucinant, sourire, gentillesse..., ne tarit pas d'éloges la " grande gueule du groupe, comme elle se qualifie. Son masque pour dissimuler ses failles. " Avant la Maison des femmes, si on m'avait proposé de venir faire de la danse, avec mon 36 fillette et le temps que ça prend, j'aurais dit non, trop compliqué, avoue-t-elle avec autodérision.

« JoieUltraLucide »

Depuis le mois de septembre, avec 17 autres femmes, elle se mue en artiste. Les 22 et 23 juin 2024, elles se produiront à l'occasion du Festival de Marseille, dans une création artistique imaginée par la danseuse et chorégraphe Maryam Kaba, artiste associée du Ballet national de Marseille.

Pour ce projet inédit, elle a sollicité les talents de la directrice de "performeur(ses)", Pina Wood et co-écrit le spectacle avec Marie Kock, auteure du livre *Vieilles Filles*. Une réinterprétation du mythe de la vieille fille, visant à dépoussiérer les préjugés, à analyser ce qui dérange dans cette figure qui s'écarte des normes et à comprendre pourquoi, à notre époque, des femmes sont encore pointées du doigt en raison de leurs choix de vie. *" Je me suis complètement retrouvée en tant que femme qui n'a pas pris ce chemin hétéronormé et qui a toujours été soutenue par ma famille. Ma mère m'a toujours dit 'tu feras ce que tu veux ma fille', ce n'est pas le cas de toutes.*

Une source d'inspiration pour sa pièce chorégraphique intitulée " Joie UltraLucide, dans laquelle elle souhaitait redonner de la voix aux femmes : *" Elles ont plein de choses à dire, elles peuvent être vulnérables certes, mais aussi très fortes, puissantes. Je me suis dit qu'on allait les faire danser ensemble, exposer leur corps, le célébrer, en reprendre possession...* », raconte-t-elle. *Cela nécessite du courage d'aller vers la joie ».*



Art thérapie

À mesure que le spectacle se construit, elles, se reconstruisent. *" J'expérimente la bienveillance, moi qui étais tellement maltraitée,* exprime Solange, en sanglots, après l'improvisation du jour. *Merci,* adresse-t-elle à ce cercle de femmes devenu sa *" famille.*

Un sentiment unanime. *" J'étais en train de survivre et grâce à elles j'apprends à revivre,* confie Sabrina, la petite trentaine. Cette Marseillaise qui s'est longtemps cachée derrière sa longue chevelure formant une armure *" apprend à marcher la tête haute.*

Même si personne ne connaît vraiment l'histoire de l'autre, on a prouvé qu'on pouvait parler de l'intime sans rentrer dans l'intimité Maryam Kaba

Un long processus possible aussi grâce à la danse. *" Ce n'est pas une thérapie, mais l'art a toujours été thérapeutique, aime dire Maryam Kaba, qui en a expérimenté les bienfaits.*

Elle sera sur scène avec Marie Kock, car *" nous aussi, on pourrait être à la Maison des femmes, dit-elle. Je suis hyper émue à chaque atelier. On crée avec elles. Même si personne ne connaît vraiment l'histoire de l'autre, on a prouvé qu'on pouvait parler de l'intime sans rentrer dans l'intimité,* exprime Maryam, qui a également créé un solo baptisé " Entre mes jambes, dans lequel elle livre un vibrant témoignage.



Maryam a également créé un solo baptisé " Entre mes jambes, dans lequel elle livre un vibrant témoignage sur sa vie. © THIERRY HAUSWALD BALLET NATIONAL DE MARSEILLE

" Ça parle de mon corps, du chemin qu'il a parcouru après une agression sexuelle à 6 ans, de ce que je lui ai fait subir et de ce qui m'a sauvé. C'est comme ça aussi que j'ai trouvé de la résilience , livre avec pudeur cette ancienne gymnaste (GRS) de haut niveau " sans cesse dans la performance et dans la compétition. Aujourd'hui, mon kiffe, c'est de faire des cours géants, avec tous les corps, plein de gens, sourit la fondatrice du mouvement Afrovibe qui submerge Marseille depuis quelques années.



Cours Afro-Vibe, porte de l'Orient à Marseille, à l'occasion d'Octobre Rose. © J.-M RANAIVOSON

" L'important, c'est d'aimer danser, pas de savoir

Un concept inspiré des danses afro-descendantes. *" Je n'ai rien inventé, je m'inspire de ce qui existe déjà, des pas, de la musique, parce qu'il y a aussi dans ces sociétés-là un ancrage au sol, la libération du bassin. L'idée est de se reconnecter à son corps, son ventre, ses fesses, sa cellulite, son sexe... Pas besoin d'être un danseur professionnel. L'important, c'est d'aimer danser, pas de savoir.*

Il n'est pas rare qu'elle déplace les foules, Porte de l'Orient à Marseille, pour un cours de folie avec vue sur mer. *" Je me suis rendu compte que ça faisait énormément de bien aux femmes et aux hommes aussi. Ça ne change pas ton corps, on s'en fout de perdre du poids, mais ça change la vision et la perception que tu en as,* assure la danseuse, longtemps complexée par sa silhouette et par ses fesses. *" Aujourd'hui, je les aime tellement,* avoue-t-elle dans un éclat de rire.

C'est tout un état d'esprit qu'elle a créé avec Afrovibe et son école de formation à travers la France, véhiculant authenticité, amour de soi, respect et partage. Des valeurs qu'elle insuffle dans chacun de ses projets.



Loin d'un cours technique, c'est une danse qui libère le mental, connecte au corps et qui rassemble incontestablement. © JM RANAIVOSON

À travers " Joie UltraLucide le trio Kaba-Kock-Wood a imaginé un processus de création voué à être dupliqué à l'échelle nationale avec des femmes en milieu carcéral, des sans-abri, des personnes réfugiées... dans des théâtres ou des centres chorégraphiques.

Alors que la première approche, les artistes de sa compagnie éphémère appréhendent de se mettre à nu en public. " *Mais, c'est tellement libérateur, s'encouragent-elles. " J'ai envie qu'elles soient ovationnées, que ça résonne, donne de la force et que les femmes du public ressortent gonflées à bloc même si ce n'est que quelques heures, jours ou semaines... espère la chorégraphe. C'est un vrai message de sororité. Sans se connaître, on est toutes connectées.*

Entre grands rassemblements, studio et scène, Maryam Kaba a imprimé son style : la libre expression comme véritable passion.

JoieUltraLucide au Ballet National de Marseille ici

Samedi 22 juin à 19 heures et dimanche 23 juin à 16 heures suivie à 17h30 d'une table ronde sur le féminisme : luttes et empowerment par la création artistique avec Maryam Kaba et Marie Kock ; Dr Sophie Tardieu, co-fondatrice de La Maison des femmes Marseille Provence APHM ; Margaux Mazellier, journaliste et autrice de Marseille trop puissante 50 ans de féminisme ; Lily Lison, militante afro-féministe, fondatrice du collectif Afrofem Marseille.

Marseille : un festival haut en couleurs du 14 juin au 6 juillet



Danse et corps en mouvement sont l'ADN de ce festival créé en 1996. Marie Didier en a pris les rênes voici deux ans, à la suite de Jan Goossens, avec des projets ouverts sur la Méditerranée et des aventures liées à ce territoire phocéén pluriculturel, terre d'exil et d'asile.

Le festival 2024 tient cette ligne cosmopolite, invitant trente et un artistes, venus de quinze pays : Afrique du Sud, Allemagne, Angleterre, Belgique, Écosse, Égypte, France, Inde, Irlande du Nord, Liban, Portugal, République du Congo, Rwanda, Suisse, Tunisie. Cette année, de nombreuses œuvres s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre luttes émancipatrices et langages artistiques. En trois semaines et quatre week-ends, et dans dix-huit lieux de la ville, jusqu'à l'île du Frioul, on y voit danse, théâtre, concerts, films... Et des propositions hors-norme comme des ateliers de danse gratuits. Le prix modique des entrées (10 euros) invite chaque année un public fidèle à revenir.



© Pierre Gondard

...How in salts desert is it possible to blossom... (...Comment peut-on fleurir dans un désert de sel...). Un feu d'artifices

En ouverture du festival, la chorégraphe sud-africaine Robyn Orlin offre une parade arc-en-ciel, couleurs de son pays, avec le Garage Dance Ensemble d'O'Kiep et les musiciens d'uKhoiKhoi

O'Kiep : au-delà des blessures de la mine

Il était une fois un village du Namaqualand dans la province du Cap-Nord, en Afrique du Sud... Dès l'entrée du public, sur l'écran en fond de scène, s'affiche l'histoire d'O'Kiep. Cet endroit existait avant les mines de cuivre, c'est le pays des « Coloured people », comme les ont appelés les Anglais pour qualifier, en Afrique du Sud, les populations d'ethnies mélangées, descendantes des cultures nama et indienne. Pas assez blancs à l'époque de l'apartheid et pas assez noirs aujourd'hui, ces gens sont victimes de discriminations. Les mines, exploitées des années 1870 aux années 1980, ont laissé derrière elles désert et pauvreté. Mais, après les pluies de l'hiver, la terre se recouvre d'un tapis de plus de 3 500 espèces de marguerites sauvages, une fleur symbole de paix et de prospérité

Cette floraison magnifique qui prend le pas sur le désert a inspiré Robin Orlin quand les danseurs du Garage Dance Ensemble lui ont demandé : « Nous souhaitons simplement dire qui nous sommes et comment nous célébrons la vie ». Cette troupe, dirigée par Alfred Hinkl et Jon Linden, tous deux originaires d'O'Kiep, a investi un ancien garage reconverti en lieu de répétition.



© Pierre Gondard

Polyphonies et Polychromies

De sa voix puissante, Anelisa Stuurman entonne des mélodies envoûtantes, sur les accords de guitare de Yogin Sullaphen. Basés à Johannesburg, ils forment le duo uKhoiKhoi, nommé d'après la tribu autochtone KhoiSan dont ils descendent. La troupe, joyeuse, corps enveloppés dans des costumes volumineux, se déploie autour du petit orchestre. Les rires des cinq danseurs se mêlent à la musique, tandis qu'ils déroulent de longs filins : cordons ombilicaux ou lignes d'erre, ils deviennent, sculptés au sol par les artistes, vagues, méandres, circonvolutions, sous l'oeil d'une caméra fixée au plafond. Omniprésent, l'objectif relaie sur l'écran du fond les corolles que forment, vus d'en haut, leurs amples habits tourbillonnant dans des danses giratoires.

Petit à petit les interprètes se débarrassent de leur enveloppe de tissus, révélant des tenues colorées sur des corps puissants ou longilignes. Un homme danse avec son ombre, tel un chien enragé sous les aboiements des musiciens, une violente scène de rapt sème le trouble, le groupe se filme avec un téléphone mobile : l'image apparaît sur l'écran.

Au final, le groupe se stabilise autour de l'aînée de la tribu, la dépouillant lentement des oripeaux qui la ralentissaient, la rendant statique.



© Pierre Gondard

Kaléidoscope arc en ciel

Dans un déploiement d'étoffes, le corps de la doyenne poursuit sa mue. Les costumes de Birgit Nepl sont des cocons qu'on dépèce, couche après couche, révélant des formes et des couleurs inouïes, symboles de la nature qui refleurit, de la vie qui triomphe sur une terre désertifiée par le passage du colon.

Le vidéaste joue avec les corps et les étoffes en mouvement, les démultiplie, crée des rosaces, des flous chromatiques, par de savants effets d'optique. Toujours au rythme de la danse et de la musique. Parfois le sol devient terre rouge sillonnée de crevasses. Le spectateur ne sait plus où donner du regard, happé par les couleurs, les sons et la danse. Sous ses yeux éblouis, ces métamorphoses permanentes, révélées par des interprètes d'un immense talent, racontent un peuple qui renoue avec son passé, retrouve ses racines. Un chant d'espoir à la fois grave et réjouissant. Partagé par le public qui se lève danse et applaudit en chœur.



© Pierre Gondard

Une chorégraphe remuante

En Afrique du Sud, Robyn Orlin est surnommée « l'irritation permanente », car la joyeuse confusion de ses créations reflète la réalité complexe de son pays. Des danses zouloues à Merce Cunningham, du hip-hop au ballet classique, ses spectacles mêlent danse, musique, arts plastiques et visuels. Formée à la London School of Contemporary Dance (1975-1980), puis à l'école de l'Art Institute of Chicago (1990-1995), elle regagne son pays. Au tournant des années 2000, sa pièce (multiprimée), *Daddy, I Have Seen this Piece Six Times Before and I Still Don't Know Why They're Hurting Each Other*, lui ouvre une carrière internationale. En France elle réalise son premier film, *Beautés cachées, sales histoires* (Ina/Arte, 2004), son premier opéra, *L'Allegro, il penseroso ed il moderato* de Haendel (Opéra Garnier, Paris, 2007), de nombreux solos pour des performeurs d'horizons divers. Et dernièrement, *We Wear Our Wheels with Pride...* (2021) avec la compagnie Moving into Dance. En 2022, elle recrée son solo *In a Corner ...* avec Nadia Beugré. Établie en Allemagne, elle continue à travailler en Afrique du Sud, notamment pour les compagnies ViaKatlehong et Moving into Dance.



© Pierre Gondard

...How in salts desert is it possible to blossom...

S Un projet de **Robyn Orlin** avec **Garage Dance Ensemble** et **uKhoiKhoi** S Avec 5 danseurs de la compagnie Garage Dance Ensemble **Byron Klassen**, **Faroll Coetzee**, **Crystal Finck**, **Esmé Marthinus** et **Georgia Julies** S Musique originale et interprétée par **uKhoiKhoi** avec **Yogin Sullaphen** et **Anelisa Stuurman** S Costumes **Birgit Neppl** S Directeur technique **Thabo Walter** S Vidéos **Éric Perroys** S Conception Lumière **Vito Walter** S **Production** City Theater & Dance Group et Damien Valette Prod S **Garage Dance Ensemble** S Fondateur **Alfred Hinkel** S Directeur des créations **John Linden** S Chorégraphe résident **Byron Klassen** S **Production** Nicolette Moses S **Coproduction** City Theater & Dance Group, Festival Montpellier Danse 2024, Festival de Marseille, Chaillot, Théâtre national de la danse, Paris, Théâtre Garonne, Scène européenne Toulouse S Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Ile de France et de Dance Reflections by Van Cleef & Arpels S **Diffusion** DamienValette:0660406014 // 0143380333

Festival de Marseille 18 lieux dans la ville , du Nord au Sud : Théâtre La Sucrière, Le ZEF, KLAP Maison pour la danse, Friche la Belle de Mai, Scene44, studio Dans les parages La Zouze, Parc Longchamp, Théâtre Joliette, Centre de la Vieille Charité, Parvis de la Major, Alcazar-BMVR, Artplexe Canebière, Mucem, Place Bargemon, Théâtre La Criée, Calanque de Morgiret (Archipel du Frioul), Ballet national de Marseille, La Cité Radieuse www.festivaldemarseille.com

22 et 23 juin 2024 au Théâtre des 13 vents dans le cadre de Montpellier Danse

27 et 28 juin 2024 au Théâtre Garonne , Toulouse

16 et 17 novembre 2024 au RomaEuropa festival 2024, Rome

28 et 30 novembre 2024 à Chaillot, Théâtre national de la Danse dans le cadre du Festival d'Automne -Paris

Diffusion : 19 juin 2024 et 21 juin 2024

Durée : 34 min 52

Sujet : Entretien avec Maryam Kaba et Marie Kock

Journaliste : Margaux Wartelle

Lien : <https://share.transistor.fm/s/a64c2b99>

"« Prends ta place, montre nous ton mouvement avec fierté. » Avec une vingtaine de femmes, la danseuse-chorégraphe Maryam Kaba et l'autrice Marie Kock ont créé Joie Ultralucide. Le spectacle, qui mêle danse et récit choral, est le fruit d'un travail de plusieurs mois à la Maison des femmes de Marseille, lieu d'accueil de femmes victimes de violence. Au bout de cette quête: la création d'une parole et d'une chorégraphie communes et un espace d'émancipation et de joie, sans béatitude mais bien avec lucidité."

Sur l'île du Frioul, des airs d'opéra se mêlent à la houle



Musiciens installés sur des rochers, récitant qui avance les pieds dans l'eau et public assis dans des embarcations. Dans le cadre du Festival de Marseille, Benjamin Dupé présente « (F)riou(l), un opéra maritime ». Une oeuvre in situ, inspirée par le lieu. Reportage en répétitions.

Depuis notre embarcation, par-delà la mer qui miroite, des pupitres et des percussions apparaissent sur la roche. L'équipe de *(F)riou(l), un opéra maritime* s'installe sur la calanque, pour la répétition de cette oeuvre imaginée par Benjamin Dupé, un opéra in situ inspiré par l'histoire de ces îles : « *Le livret est une évocation poétique, en plusieurs tableaux, de divers aspects de ces îles, depuis leur histoire géologique, jusqu'à des particularités botaniques ou animales, en empruntant aussi à la mythologie* », explique le metteur en scène et compositeur. « *Il est le fruit d'un travail de collectage, notamment de témoignages de gardes du parc, de pêcheurs, d'usagers de cette île que l'on connaît finalement assez mal.* »

« Les petits bateaux, la houle, les instruments qui se baladent au fond du bateau »

Pour venir jusqu'ici, nous sommes partis du Vieux Port, en compagnie des sept musiciens et musiciennes. Le violoniste Ivan Lebrun, membre du Quatuor Tana, fait partie de l'aventure, qui nécessite une petite logistique : « *Les petits bateaux, la houle, les instruments qui se baladent au fond du bateau... C'est un peu sportif et pour le débarquement, il faut imaginer une falaise assez abrupte, sans débarcadère. On essaie de ne pas tomber (rires)* ».



Le récitant Pierre Baux

© Radio France - Sofia Anastasio

Une fois installés, tandis que les balances démarrent, à notre gauche, le récitant Pierre Baux enfle de fines chaussures noires et bleues : « *Ce sont des chaussures de rivière, qui accrochent bien, parce que j'arrive à la nage et j'ai besoin de ça pour ensuite grimper les rochers. J'ai fait pas mal de choses, mais arriver par la mer, c'est une première.* »

Une écriture musicale qui se mêle aux cris des gabians

Entre deux réglages techniques, la répétition de cette création démarre sous le soleil qui teinte la roche et le regard de Benjamin Dupé, qui observe les interprètes depuis une embarcation, en face de la calanque : « *J'ai essayé d'être dans une écriture qui soit poreuse à l'environnement naturel. Et d'ailleurs, pendant la répétition, j'ai entendu deux trois fois des cris de gabians, les goélands marseillais, se mêler à la musique et ça fonctionnait très bien parce que je l'imaginais comme ça.* » Il s'arrête parce qu'un bruit couvre notre échange. « *Là, on entend un hélicoptère, c'est moins prévu et moins facile à intégrer dans la partition mais en même temps, ce sont les règles du jeu quand on est dans un espace extérieur qui appartient à tout le monde.* »



Les répétitions de « (F)riou(l), un opéra maritime »

© Radio France - Sofia Anastasio

« *L'important est de rester concentrée et de vivre le moment présent* », déclare la mezzo-soprano Pauline Sikirdji, dont la voix se mêle aux cris des gabians, au clapotement des vagues et au vent. « *C'est un lieu paradisiaque, aucune salle au monde ne peut rivaliser* », s'émerveille Laurent Marius, percussionniste. A ses côtés, Ivan Lebrun acquiesce en souriant : « *Et ce qui est incroyable, c'est qu'à la pause je vais pouvoir plonger. Il y a peu de productions qui me permettent ça.* »

Et tout a été mis en place pour protéger ce lieu qu'apprécient tant le percussionniste Laurent Marius, et Ivan Lebrun, pour une expérience totale proposée au public, qui partira lui aussi du Vieux Port pour assister à la représentation depuis des embarcations. Avec des mesures prises pour ne pas labourer les fonds marins et célébrer le lieu tout en le préservant.

F)riou(l) un opéra maritime, les 21, 22 et 23 juin 2024

Coproduction Comme le l'entends - Festival de Marseille

Benjamin Dupé, un opéra au bord de l'eau



Benjamin Dupé © DR

Dans le cadre du **Festival de Marseille**, le compositeur et musicien invite avec "(f)riou(l), opéra maritime" à une balade lyrique au fil de l'eau.

Qu ' est-ce qui vous a donné envie de créer cet opéra maritime ?

Benjamin Dupé : En 2021, il y a eu un appel à manifestation d'intérêt du ministère de la Culture qui s'appelait Monde nouveau. L'objectif était d'inviter des artistes à réaliser le projet de leur rêve. La seule contrainte était de créer une oeuvre, quelle que soit la discipline, en lien avec un monument historique faisant partie des Centre des monuments internationaux, ou en rapport avec un site remarquable du Conservatoire du Littoral. Cela m'a tout de suite parlé. J'ai eu l'intuition qu'il était possible, par ce biais, de connecter mes deux passions : la musique, qui est mon métier, et la navigation, que je pratique assidûment depuis que je vis à Marseille. Assez vite, un projet, c'est formé autour de l'Archipel du Frioul, un des premiers lieux que j'ai visité quand je me suis installé dans la cité phocéenne dans les années 2010. C'est un site absolument remarquable, magique et préservé, clairement un lieu d'inspiration. De ce souvenir, est née l'idée d'un geste artistique *in situ* qui se nourrirait de la géographie des lieux, de la poésie qui s'en dégage, de son acoustique singulière, mais aussi de l'histoire de cet archipel à quelques encablures du centre-ville de Marseille. Je crois que cela allait dans le sens du travail que je développe depuis une quinzaine d'années, inventer une autre forme, de nouveaux rapports entre les interprètes sur les rochers et les spectateurs sur de petites embarcations.

C ' est-à-dire ?



© Comme je l'entends

Benjamin Dupé : Quand je parle de relations avec le public, c'est à la fois au moment de la représentation, bien sûr, de proposer une expérience totale et différente du concert frontal dans une maison d'opéra, mais c'est aussi tout le processus de création qui m'a permis de rencontrer et de frotter mon univers artistique avec de nombreuses personnes que je n'aurais pas croisées dans un cadre classique. En effet, pour ce projet, je suis allé à la rencontre, notamment, des gardes du Parc National des Calanques, des pêcheurs, que ce soit les usagers des archipels ou que ce soit les membres des sociétés nautiques qui naviguent pour la plaisance. Il est important, pour moi, de nouer ces contacts qui auraient été improbables normalement.

Comment avez-vous construit la musique et le livret de cet opéra ?

Benjamin Dupé : Principalement autour de deux choses. Il y a eu d'une part un travail d'imprégnation du lieu, qui est vraiment un temps de contemplation, de vécu. Tout le temps du processus créatif, je suis allé, quelle que soit la saison, ressentir l'atmosphère des îles du Frioul, sentir les vibrations, écouter les sonorités naturelles, celles de l'eau, du vent, des oiseaux. Et d'autre part, il y a aussi un travail de collectage et de documentation. J'ai beaucoup lu autour de l'archipel, j'ai pris le temps d'aller à la rencontre de spécialistes en tout genre, des historiens, des botanistes, des géologues, etc. J'ai essayé à ma façon d'apprivoiser ces îles. La musique, telle que je l'écris, est le fruit d'un ensemble de choses tant poétiques et émotionnelles que subjectives. Ensuite, il a fallu s'adapter aux contraintes acoustiques de créer en extérieur le clapotis de l'eau, les cris des oiseaux. J'ai souhaité une musique perméable et poreuse à l'environnement naturel.

Justement créer et jouer en plein air, comment s'adapte-t-on ?



© Comme je l'entends

Benjamin Dupé : Ce n'est clairement pas simple, car on dépend de la météo. Nous avons donc procédé en plusieurs phases. Dans un premier temps, j'ai travaillé avec les gardes du parc des Calanques, qui m'ont accompagné dans mes randonnées et mes crapahutages. Ce fut assez physique, il y a certains reliefs assez abrupts. Ensuite, il y a la phase d'écriture qui s'est faite à la table. Puis, je suis allé avec deux ou trois musiciens tester l'acoustique. Eux étaient sur les rochers et moi sur une barque. Dans les dernières phases d'écriture, nous avons pu répéter au GMEM, le Centre national de création musicale de Marseille, avant, depuis une semaine, de travailler enfin *in situ*. Pour le coup, nous avons eu pas mal de chance : ni trop de vent, ni trop de houle. L'équipe avec qui je travaille a été incroyable, car répéter dans ces conditions singulières, c'est loin d'être facile et de tout repos. Mais c'est quand même assez magique.

Ce sont des artistes avec lesquelles vous avez l'habitude de collaborer ?

Benjamin Dupé : Avec, certains, oui, nous travaillons ensemble depuis une dizaine d'années. Avec, d'autres, pas du tout. Par exemple la mezzo-soprano, Pauline Sikirdji, je l'avais bien sûr entendue chanter. J'avais très envie de l'inviter sur un de mes projets. C'est maintenant chose faite.

Si vous deviez en quelques mots définir l'opéra que vous êtes en train de créer, vous diriez quoi ?

Benjamin Dupé : Je dirais que ce sont des tableaux qui vont évoquer un certain nombre d'aspects de ces îles que l'on ne connaît pas forcément, même si on habite Marseille, ce qui est somme toute assez surprenant. En fait, l'archipel du Frioul se trouve au cœur du parc des Calanques, mais on se situe toujours dans la ville de Marseille. C'est ça qui m'a plu et que je trouve assez extraordinaire. On est en pleine nature et on va pouvoir écouter une expérience esthétique, qui met en lumière ces îles tout en apprenant des petites choses sur l'histoire de ces îles. Il y a d'ailleurs un certain nombre d'anecdotes assez

fascinantes que les spectateurs pourront découvrir. Je n'en dis pas plus. Il faut garder un peu de mystère, de rêve.

Ce n'est pas frustrant de créer une oeuvre qui, finalement, n'a vocation qu'à être dans un seul lieu ?



© Comme je l'entends

Benjamin Dupé : Avant d'avoir vocation à n'être que dans un seul lieu, elle a avant tout vocation à exister, et comme elle dépend des éléments naturels et de la météo, rien n'est encore sûr. S'il y a trop de houle, on ne pourra pas effectuer cette cérémonie. Ensuite, c'est une règle qu'il faut accepter quand on travaille dans un espace naturel ou public : ce n'est pas forcément reproductible ailleurs. Mais c'est aussi un concept et un savoir-faire qui se construit au fil du processus de création que d'envisager de décliner l'oeuvre, ou du moins une partie, ailleurs. C'est ensuite une question d'adaptation. Il y a par exemple des points communs entre les différentes îles de Méditerranée, que ce soit celles de la Corse, de la Tunisie, de la Grèce ou de la Côte d'Azur. En fonction de ce que donnera cette création, on espère avoir l'occasion de redéployer le projet d'une manière certes un petit peu différente sur d'autres sites. Qui sait ?

Diana Niepce : » La présence des corps non-normatifs dans les arts est nécessaire »



Diana Niepce dans
Anda, Diana

© Alipio Padilha

Au Festival de [Marseille](#), l'artiste lisbète, paralysée après un grave accident, présente "Anda, Diana", un spectacle coup de poing autour de la reconstruction.

Anda, Diana est un spectacle autobiographique. Pouvez-vous nous parler de la genèse de ce projet particulier ?

Diana Niepce : Il est né suite à l'écriture d'un livre que j'ai également publié au moment où le spectacle a été présenté pour la première fois. C'est un spectacle qui a remporté le prix de la Société portugaise des auteurs dans la catégorie meilleure chorégraphie. J'y raconte des situations de la vie quotidienne après mon accident, d'une façon très sarcastique et crue. Quand j'ai voulu en faire récit sur scène, je ne souhaitais pas faire la même chose. Je ne voulais pas raconter cette histoire en tant que telle, je voulais que le corps devienne une expérience, et que le public puisse percevoir au plus près ce que je ressens, presque comme un jeu. Je travaille aussi autour de la perception et des pratiques violentes.

Suite à un accident qui vous a causé une lésion de moelle épinière. Vous avez dû vous reconstruire. Pourquoi était-il important, pour vous, de passer le plateau ?

*Anda, Diana*

de Diana Niepce © Alipio Padilha

Diana Niepce : J'ai toujours été danseuse, alors bien sûr qu'il était important pour moi de remonter immédiatement sur scène pour continuer à faire ce que j'ai toujours fait. Il était important, également, de reconfigurer l'esprit des artistes performeuses, lesquels sont très validistes dans leur façon de percevoir les corps handicapés et les corps non-normatifs. Il en va de même pour le regard que porte la société sur ces mêmes corps. C'est donc absolument urgent et important, car ça leur permet de leur donner de la voix une fois sur scène. Mais ça l'est aussi dans un souci de représentation : sentir que l'on n'est pas seule au monde, c'est primordial.

Comment votre perception du corps et du mouvement a évolué ?

Diana Niepce : Ma technique a évolué à travers cette pratique du jeu, mais aussi à partir d'une recherche de compréhension des logiques de la physique qui existent dans le cirque, le butō et la danse. Elle a également évolué via la volonté de démystifier le corps, qui est très souvent incompris, et le corps non-normatif, trop souvent perçu comme héros ou victime. Alors j'essaie de travailler autour des logiques de la physique, mais ma pratique se base également sur la manipulation des corps et s'inspire du butō et du cirque, donc avec cette idée des corps comme extensions les uns des autres.

Le mouvement est créé à partir du corps de l'autre. Comment avez-vous travaillé ?

Diana Niepce : Le mouvement est créé par moi qui dirige les corps de deux performeurs qui m'accompagnent au plateau qui sont des extensions de mon enveloppe charnelle. Mon corps est donc inerte, il bouge avec l'aide de mes deux complices. Il n'y a pas qu'un corps sur scène, mais trois. Et lorsqu'enfin ils ne me soutiennent plus, on perçoit le rôle de la pratique de la danse et les secrets du mouvement. C'est une façon empathique de travailler. Ce qui m'intéresse aussi, c'est d'explorer la notion de

tension, avec l'idée de créer et générer de l'empathie ou de la tension, et cette relation entre la performance et le public.

Quel message souhaitez faire passer ?



Anda, Diana

de Diana Niepce © Alipio Padilha

Diana Niepce : Ce qu'il faut retenir de mon travail, et pas uniquement avec cette pièce, c'est que la société est très violente et cruelle. Je travaille autour de ça, et de là, je cherche comment changer les préjugés et la façon on perçoit les corps, la vulnérabilité, la force. Et de quelle manière tout cela peut changer le monde. Il y a également cette pratique de chercher à comprendre comment le corps fonctionne dans un état suspendu, de non-gravité. C'est très important pour moi, et ce depuis toujours.

À travers cette performance, vous posez la question des corps non-normatifs dans le champ des arts. Pourquoi est-il nécessaire, aujourd'hui, d'affirmer les différences ?

Diana Niepce : La présence des corps non-normatifs dans les arts est cruciale, nécessaire et urgente. Cela commence par l'accès de davantage d'artistes au secteur culturel afin de pouvoir donner naissance à leurs propres créations, et afin qu'ils soient moins discriminés par ce secteur. Ils peuvent ainsi faire entendre leur voix. D'autant plus que tout le monde finit par être handicapé, en quelque sorte, en vieillissant, et pour cela, ce sont des situations avec lesquelles les gens devraient être en plus grande empathie. Et puis aussi car nous ne sommes pas des citoyens de seconde zone et nous méritons d'être traités comme des égaux. Au travers de ces expériences, je sais que la façon dont les gens perçoivent les corps et les gens change. Et c'est important en termes d'éthique, de valeurs, au sein de notre société.

Anda, Diana : Requiem pour un corps paralysé



© Alipio Padilha

À la Criée, dans le cadre du Festival de Marseille, Diana Niepce, paralysée après un grave accident, invite, à travers un trio sensible et perturbant, à partager son long retour à la danse.

21 juin 2024

Deux murs noirs se font face, délimitant un espace scénique totalement nu. Page blanche de tous les possibles, le plateau devient pour la danseuse lisboète Diana Niepce le lieu de sa renaissance. Paralysée après un grave accident, elle ne peut tenir debout qu'à la force d'une volonté acharnée. Dans *Anda, Diana*, accompagnée des artistes **Bartosz Ostrowski** et **Joãozinho da Costa**, elle remonte le fil de son histoire, expose sa fragilité et propose de suivre son long chemin de reconstruction. Poussée par le désir viscéral de danser à nouveau, [Diana Niepce](#), le torse nu et la silhouette gracile, offre sans retenue son corps à ses deux acolytes.

Physique autant que charnel, féroce autant que délicat, le pas de trois déconcerte et dérange. Refusant d'être une poupée de porcelaine, la danseuse se transforme en poupée de chiffon. Plaquée contre le mur, elle gesticule. Légère, elle se laisse porter bon gré mal gré au rythme d'une bande sonore grondante, envoûtante, quasi christique. Parfois, d'une main ou d'une épaule, elle donne quelques indications. Ici, le silence est d'or, seul le corps a droit de cité.

Corps à corps

L'accompagnant et le violentant parfois, **Bartosz Ostrowski** et **Joãozinho da Costa** ne ménagent pas ce corps inerte, bien au contraire : ils le forcent à lutter contre sa propre instabilité. Jambes flageolantes, visage concentré, **Diana Niepce** lutte de toutes ses forces, se stabilise et se tient droite. Elle ne sourcille pas. Danser, être sur scène, faire de son corps un objet de questionnement des normes, voilà l'important. Le reste est un état de fait.

Gestes brusques, presque érotiques, rappelant le cinéma de Cronenberg, abondant d'une enveloppe charnelle dont elle ne maîtrise plus la tonicité, *Anda, Diana* oblige à regarder là où nos préjugés refusent de voir. Jouant des ambiguïtés, des tensions nées de l'inconfort des spectateurs, **Diana Niepce** signe un uppercut performatif. Une claque magistrale !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore Envoyé Spécial à Marseille

Anda, Diana de Diana Niepce

spectacle présenté le 20 juin 2024

Festival de Marseille

La criée Théâtre national de Marseille

30 Quai de Rive Neuve

13007 Marseille

durée 50 min

Direction artistique Diana Niepce

avec Diana Niepce, Bartosz Ostrowski, Joãozinho da Costa

Soutien dramaturgique Rui Catalão

Création lumière de Carlos Ramos

Conception sonore de Gonçalo Alegria

Conception des costumes de Silvana Ivaldi

Festival de Marseille

Pour sa vingt-neuvième édition, le Festival de Marseille se déploie dans toute la cité pour la transformer « *en un terrain d'exploration, de recherche et de partage, où les corps s'expriment et les idées se rencontrent.* » Tour d'horizon(s).



Be Careful de Mallika Taneja. (Photo : David Wohlschlag)

C'est le plus marseillais des festivals. Et pas seulement parce qu'il porte le nom de la ville. Il y a d'abord sa programmation, ultra cosmopolite, reflétant la diversité de la cité phocéenne et de ses habitant·es appelé·es, cette année plus que jamais, à participer à l'effervescence artistique festivalière via une série de formes collaboratives. Il y a aussi sa façon de sillonner la ville, traversant pas moins de dix-huit lieux du Nord (le Théâtre de la Sucrière, le Zef...) au Sud (le Ballet National de Marseille, la Cité Radieuse...), en passant par son « grand centre » (de la Friche au Mucem en passant par la Criée), et en prenant même le large via une incartade au Frioul ... Mais ce qui fait du Festival de Marseille un événement singulièrement ancré dans son territoire, c'est son public, ou plutôt ses publics, au(x)quel(s) est portée une attention toute particulière. Un coup d'oeil au menu du site web de la manifestation suffit à s'en rendre compte, puisque l'une des cinq occurrences annonce, entre le programme et les infos pratiques, « Un Festival pour les Marseillais·es ».

Dans un entretien qu'elle nous accordait il y a deux ans, la directrice de la manifestation, Marie Didier, affirmait d'ailleurs l'importance « *que la majorité des spectateurs soient d'ici, et que cela demeure ainsi* », précisant vouloir en priorité « *agrandir [la] base sociale* » du festival. Ce que matérialise parfaitement sa politique tarifaire, avec des tickets compris entre 5 et 10 euros, et une billetterie solidaire à 1 euro accompagnée de programmes de médiation gratuits menés en amont. Ce que traduit aussi toute une série d'ateliers et d'animations gratuits et ouverts à tous·tes, ainsi qu'un programme d'éducation artistique et culturelle proposé tout au long de l'année auprès d'un millier d'élèves et d'étudiant·es.

Au-delà de ces actions concrètes, la programmation reflète également la volonté d'accessibilité et d'inclusivité de l'équipe du festival : « *C'est un aspect assez important de l'équation que de proposer des oeuvres qui résonnent avec les préoccupations*

et les désirs des gens. Il ne s'agit pas forcément de donner ce que les gens attendent, mais quelque chose qui les concerne. » La preuve avec cette vingt-neuvième édition, qui foisonne de créations dont le mouvement, les corps habités par les urgences politiques et écologiques, sociales et intimes bouleversant le monde sont le moteur. « Cette année, de nombreuses oeuvres s'intéressent à l'expression de la violence, à l'hybridation entre les luttes émancipatrices et langages artistiques », souligne **Marie Didier** dans son édito.

C'est le cas de *...How in salts desert is it possible to blossom... (Comment fleurir dans un désert de sel ?)* de la sud-africaine Robyn Orlin, qui fera l'ouverture du festival. Dans cette création imaginée avec les six danseur-ses du Garage Dance Ensemble, la chorégraphe interroge les mécanismes de violence à l'oeuvre à Okiep, « ancienne région minière de la province du Cap-Nord qui concentre à elle seule l'histoire de l'Afrique du Sud colonisée », et tente d'en exorciser les démons contemporains via le pouvoir rédempteur du mouvement. La même idée de rédemption possible des corps malmenés ici par la guerre traverse la pièce *Under the Flesh*. Les artistes libanais Bassam Abou Diab et Ali Hout y affirment le pouvoir évocateur et libérateur de la musique, et la résistance des corps via la danse.

Violence sourde et invisibilisée, le handicap s'affiche ici comme élément transformateur de l'art et du monde. Le Festival Transform!, consacré aux créations queer contemporaines, s'installe au Mucem pour une journée de rencontres, performances et films dédiée aux croisement des identités. Quant à l'artiste lisboète Diana Niepce, paralysée après un grave accident, elle remet en question les normes, et plus précisément celles liées au corps, dans sa performance autobiographique *Anda, Diana*, où elle mène la danse, non en dépit de mais avec sa « différence ». Malgré une flagrance que seuls les plus insensibles continuent de nier, l'environnement semble être le grand perdant des élections européennes... La violence contre le vivant est pourtant une urgence dont nombre d'artistes s'emparent aujourd'hui.

C'est le cas de l'immense Anne Teresa De Keersmaeker, qui revient au Festival accompagnée de Radouan Mriziga. Dans *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention*, les deux chorégraphes nous invitent à réfléchir aux bouleversements climatiques en revisitant, par le mouvement, *Les Quatre Saisons* de Vivaldi. Benjamin Dupé nous embarque quant à lui en mer avec *(f)riou(l)*, un opéra maritime, une expérience sensorielle hors du commun qui célèbre le vivant dans toutes ses dimensions.

La question des violences faites aux femmes sera, elle, au coeur du double programme au Ballet National de Marseille : en version satirique avec *Be Careful* de Malika Taneja, qui prend à rebours les préceptes du bon comportement des femmes en société ; en version participative avec *Joie UltraLucide* de Maryam Kaba et Marie Kock, qui célèbrent l'écoute de soi et de ses désirs profonds en redonnant vie par le mouvement aux corps brutalisés de dix-sept danseuses amatrices de la Maison des Femmes. Nombre d'autres créations célèbrent la puissance des femmes, à l'instar de la pièce *Sorcières / Kimpa Vita*, dans laquelle le chorégraphe DeLaVallet Bidiefono honore la prophétesse congolaise Kimpa Vita, condamnée au bûcher pour s'être engagée en faveur de l'indépendance de son pays.

Face à ce « vieux monde » qui ne sait que trop bien résister aux révolutions d'aujourd'hui, le Festival de Marseille réaffirme le besoin d'altérité, la force du commun, la transcendance du collectif. En témoignent les pièces de Lisa Vereertbrugghen et du collectif cairote Nafaq. Ou encore l'ode dansée, musicale et dramaturgique que le néo-Marseillais Emanuel Gat livre à sa ville d'adoption. Dans un élan vital porté par les notes de Beethoven et Kanye West (!), *Freedom Sonata* tend un miroir solaire et libertaire à la cité phocéenne. Une ville loin d'être hors du monde, et qui lui donne rendez-vous pendant trois semaines intenses où, à n'en pas douter, les coeurs battent à l'unisson.

"Freedom Sonata", Emanuel Gat en blanc et noir



© Pierre Gondard

De Beethoven à Kanye West, la nouvelle création du chorégraphe israélien, présentée en première mondiale à La Criée, à l'occasion du Festival de Marseille, est une déferlante généreuse et transcendante de mouvements de haute technicité et de virtuosité. Une merveille !

21 juin 2024

Une voix d'enfant résonne. Au centre du plateau, une silhouette immobile apparaît. Lentement, elle s'anime. Puis elle est rejointe par les ombres des dix autres danseurs et danseuses. Suivant le *beat* envoûtant, proches du prêche religieux, d' *Ultralight Beam*, premier morceau de l'album *The Life of Pablo* de Kanye West, qui sert de principale bande-son à la dernière création d' [Emanuel Gat](#), tous vêtus de blanc, pieds nus, les interprètes habitent la scène, lui insufflent une vie tout en énergie, en pluralité et oecuménisme. La danse proposée par le chorégraphe israélien, pour fêter ses trente ans de carrière et son installation récente à Marseille, est proche de la transe mystique.

De l'âme et du corps



© Pierre Gondard

Solo, pas de deux, danses de groupe : chaque geste, chaque mouvement tend vers l'unisson des corps, des âmes. L'un des danseurs prend le pas sur les autres. Tel un gourou ou un prophète, c'est selon, il entraîne à sa suite le reste de la troupe. Un dissident ou une dissidente le genre ici n'a pas d'importance s'en échappe, crée sa propre croyance, aussitôt rejoint par quelques disciples. Ainsi, de suite, sous nos yeux, les unions spirituelles se font et se défont. Les uns, allongés en croix, deviennent martyrs, les autres, debout, font bloc. Puis, traversés par la *Sonate pour piano #32 en Ut mineure opus 111* (deuxième mouvement) de **Ludwig van Beethoven**, interprétée par **Mitsuko**, ou par un autre extrait du démentiel et illuminé album de **Kanye West**, ils entrent en transe.

Baignés par les lumières savamment modulées par **Emanuel Gat** qui tantôt quadrillent le sol ou nimbent l'espace d'une luminosité d'outre-tombe, les onze danseuses et danseurs de la compagnie (certains sont des fidèles de quinze ans, d'autres de nouveaux arrivants) dansent, virevoltent avec une virtuosité infinie. Empruntant autant au classique et au contemporain, qu'à la street dance, le chorégraphe esquisse une grammaire plurielle et exigeante. Technique autant que généreuse, son écriture, nourrie des aspirations de ses interprètes autant que de leur désir propre, emporte tout sur son passage.

Transe en danse



© Pierre Gondard

Tourbillons de corps, bras tendus vers le ciel, roulades, courses effrénées, la vie déborde de partout, brise le quatrième mur et déferle en vagues dans la salle. Pieds tapant la mesure, mains bougeant en cadence, tête suivant le temps, les spectatrices et spectateurs entrent en communion avec la scène. C'est beau, fort, puissant, presque dangereux tant la musique du rappeur américain surfe sur un sentiment religieux quasi-messianique.

Véritable peintre du vivant, Emanuel Gat signe avec *Freedom sonata* une fresque dansée d'une lumineuse beauté. Ange ou démon, le noir et les ombres crépusculaires prennent le pas au fil de la pièce sur le blanc immaculé, à chacun de se laisser saisir par les intenses tableaux visionnaires qui se font et se défont devant nos yeux. Un sidérant ballet qui brouille les pistes de tous les intégrismes pour porter haut les couleurs de la tolérance et de la différence !

Freedom Sonata d'Emanuel Gat

Festival de Marseille

La Criée Théâtre national de Marseille

30 Quai de Rive Neuve

13007 Marseille

Jusqu'au 21 juin 2024

durée 1h25

Tournée

12 au 14 septembre 2024 au Torinodanza Festival , Turin (Italie)

18 octobre, au Festpielhaus , St. Pölten (Autriche)

4 décembre 2024 au December Dance Festival / Concertgebouw Brugge, Bruges (Belgique)

22 au 23 janvier 2025 à Montpellier Danse / Corum, Montpellier

17 au 21 mars 2025 au Théâtre de la Ville , Paris

Chorégraphie, scénographie et lumières d'Emanuel Gat

Créé avec et interprété par Tara Dalli, Noé Girard, Nikoline Due Iversen, Pepe Jaimes, Gilad Jerusalmy, Olympia Kotopoulos, Michael Loehr, Emma Mouton, Abel Rojo Pupo, Rindra Rasoaveloson, Sara Wilhelmsson

Musique de Kanye West The Life Of Pablo (2016), Ludwig Van Beethoven sonate pour piano #32 en Ut mineure opus 111 (deuxième mouvement) interprétée par Mitsuko Ushida, piano, et enregistrée en 2006

Direction technique Guillaume Février

Conception sonore Frédéric Duru

Edition : 22 juin 2024 P.112,114

Famille du média : PQN (Quotidiens nationaux)

Périodicité : Hebdomadaire

Audience : 1580000



Journaliste : -

Nombre de mots : 1310



THÉÂTRE DANSE / CIRQUE.

FESTIVALS

THÉÂTRE

FESTIVAL BECKETT
DE ROUSSILLON**Du 15 au 20 juillet,
à Roussillon-en-Provence
(Vaucluse)**

Hommage fidèle à Samuel Beckett, qui séjourna à Roussillon-en-Provence de 1942 à 1945, le festival invite pour la première fois depuis ses origines (il fête sa 24^e édition) la compagnie Gare St Lazare Ireland. Cette troupe irlandaise proposera, en anglais, le texte *The End*, tandis que le comédien Denis Lavant, avec *La Dernière Bande* (dont Jacques Osinski a signé une mise en scène remarquée), fera entendre, en français, la langue d'un auteur chez qui l'humour décapant était le revers d'une féroce lucidité. Ce focus beckettien n'est pas excluant. Autre événement prévu en forme de bonus : l'acteur André Marcon reprendra le magistral et désormais culte *Discours aux animaux*, de Valère Novarina. L'occasion pour le public de découvrir deux écritures essentielles du XX^e siècle, l'une allant vers le vide et l'autre vers le trop-plein.

ÔKHRA - ÉCOMUSÉE DE L'OCRE.
DE 10 À 25 €.
FESTIVAL-BECKETT.COM

FESTIVAL DE FIGEAC
**Du 20 au 28 juillet,
à Figeac (Lot)**

La 24^e édition du Festival de Figeac assume une programmation dont la tonalité est résolument engagée. Pour sa dernière année à la tête de la manifestation, la directrice Véronique Do fait le pari de spectacles forts en gueule qui prennent les réalités contemporaines à bras-le-corps. Il sera ainsi question de précarité sociale (*Quai de Ouistreham*, d'après le récit de Florence Aubenas), de tyrannie domestique et d'émancipation féminine (*La Maison de Bernarda Alba*, de Federico García Lorca), d'odes débridées à l'amour (*Illusions*, d'Ivan Viripaëv), de pertes de soi dans la célébrité (*Autopsie mondiale*, d'Emmanuelle Bayamack-Tam). C'est un théâtre de haute intensité, oscillant entre le drame et la comédie, qui est au rendez-vous.

DIVERS LIEUX À FIGEAC.
DE 6 À 28 €.
FESTIVALTHEATRE-FIGEAC.COM

et de *Splendeurs et misères des courtisanes*.

8, RUE CÉLESTINE-GARNIER.
5 € OU PRIX LIBRE JUSQU'À 20 €.
NOUVEAU THEATRE POPULAIRE.FR

THÉÂTRE À VILLERVILLE
**Du 23 au 25 août,
à Villerville (Calvados)**

Onzième édition d'un festival qui joue les prolongations de fin d'été sur la côte normande avec des créations qui naissent directement sous les yeux du public. Théâtre, performances, musique, représentations en plein air, pendant trois jours, Villerville vit en accéléré. Cette année, un grand spectacle populaire (*Les Trois Mousquetaires, saison 1*, par le Collectif 49701) déambulera

d'un bout à l'autre du village tandis qu'est prévue, sur le court de tennis, une reconstitution artistico-sportive de la finale de Roland-Garros en 2020 opposant Rafael Nadal à Novak Djokovic. À noter également le retour de la Compagnie Frenhofer qui, en 2023, avait proposé un hilarant (et perturbant) *Poil de Carotte*. La troupe revient avec une performance autour de l'Odyssée qu'elle compte déployer sur la plage, face aux lumières du Havre.

71, RUE BUTIN, À VILLERVILLE.
À PARTIR DE 7 €.
(FORFAIT POSSIBLE).
UNFESTIVALAVILLERVILLE.COM

Une très belle brochette de chorégraphes comme Melissa Guex, Filipe Lourenço, Patricia Aperi, Olivier Dubois, Silvia Gribaudi et Amala Dianor copinent avec les metteurs en scène Julie Berès, Johana Giacardi et Sébastien Barrier. Des stages et des rencontres sont à l'affiche pour le public. Et c'est un formidable Battle of styles confrontant différentes compagnies et esthétiques qui conclut cette édition.

LYCÉE JACQUES-DECOURS ET
MAISON DE LA RADIO ET DE LA
MUSIQUE. DE GRATUIT À 28 €.
FORFAIT 3 PLACES DE 10 À 22 €.
PARISLETE.FR

DANSE

FESTIVAL
DE MARSEILLE
**Du 14 juin au 6 juillet,
à Marseille
(Bouches-du-Rhône)**

Danse, performance et cinéma dans dix-huit lieux de Marseille dont le MuCEM, la Cité radieuse Le Corbusier ou encore la calanque de Morgiret sont au rendez-vous de cette édition 2024 élaborée avec soin par Marie Didier et qui ouvrira sur une création de Robyn Orlin. Les thèmes de la violence et de l'esthétique de l'hybridation se retrouvent dans différentes pièces, ainsi que le besoin d'émancipation et de liberté. Une cinquantaine de représentations, signées par des artistes repérés comme Emanuel Gat ou des moins connus tels Diana Niepce, est proposée ainsi que des ateliers de danse gratuits.

DE GRATUIT À 12 €.
FESTIVAL DE MARSEILLE.COM

PARIS L'ÉTÉ
Du 3 au 16 juillet, à Paris

Quand scène rime avec *sun*, c'est Paris l'Été qui fait la météo et c'est chaud. Le rendez-vous parisien signé Laurence de Magalhaes et Stéphane Ricordel aime mêler la danse, le cirque, la musique et la performance en privilégiant l'aventure et le plaisir.

CIRQUE

FESTIVAL
D'ALBA-LA-ROMAINE
**Du 9 au 14 juillet,
à Alba-la-Romaine (Ardèche)**

Il est charmant, il est doux, accueillant et délicieusement familial. Le festival de cirque d'Alba-la-Romaine poursuit son petit bonhomme de chemin sous la houlette joyeusement inspirée du clown et metteur en scène Alain Raynaud. Du Théâtre antique au Chapiteau Carbu, la promesse d'une grande fête du cirque sera une fois encore tenue. Des spectacles hautement virtuoses comme Salto, des experts en trampoline El Nucleo ou Les Fauves, de la compagnie de jonglage Ea Eo, des échappées tout-terrain à la manière de Carbunica, de League & Legend, toutes les techniques et genres sont représentés, noués par une passion sans limites pour la piste. Plein air et gratuité sont aussi au rendez-vous.

DIVERS LIEUX
À ALBA-LA-ROMAINE.
FORFAIT JOURNÉE DE 16 À 19 €
FORFAIT SOIRÉE DE 27 À 34 €.
LEFESTIVALDALBA.ORG

Sélection réalisée par Joëlle
GAYOT, Rosita BOISSEAU
et Fabienne DARGE.



© Pierre Gondard

« (f)riou(l), un opéra maritime » sans eau mais avec philosophie

Au Mucem, en raison du gros temps, la création de Benjamin Dupé, un des moments très attendus du Festival de Marseille, prend son envol contre vents, marées et grèves. Pas de barque, mais une musique qui invite à un voyage immobile au gré de flots imaginaires.

22 juin 2024

Il s'en est fallu de peu pour que la nouvelle création du **Benjamin Dupé** voit le jour. Temps gris, pluie, vent, houle n'ont pas permis aux barques de prendre la mer pour amener les festivaliers sur site. Mais une solution de repli a été trouvée : (re)créer à l'auditorium du Mucem. Le projet initial verra le jour plus tard. Mais le destin s'acharne : le personnel de l'institution phocéenne en grève, l'artiste l'artiste a dû décaler encore d'une journée sa première.

Résiliant et serein, le compositeur, installé à Marseille depuis 2010, accepte en bon navigateur les coups du sort. Loin des roches jaunes des îles du Frioul, en ce samedi 22 juin, les premières notes de *(f)riou(l), un opéra maritime*, s'envolent et résonnent au cœur de l'écrin de béton et de verre imaginé par l'architecte Rudy Ricciotti. Rappelant les sonorités d'une balade au bord des flots, clapotis, chants d'oiseaux, brise caressant les pierres friables des côtes méditerranéennes, crissement du sable, la partition ne démerite pas, même si, faute d'être confrontée aux éléments, il lui manque un peu du souffle que la nature aurait généreusement offert.

À l'écoute du microcosme qu'est cet archipel marseillais, se nourrissant de son histoire, de son écologie, de sa géologie, **Benjamin Dupé** en raconte les singularités dans un livret tant chanté que déclamé. Évidemment hors de son environnement naturel, l'opéra perd un peu de sa magie. Mais avec ingéniosité, le compositeur en esquisse, par la musique et par les mots, quelques traits. L'imaginaire et la voix limpide, lumineuse de la mezzo-soprano **Pauline Sikirdji** que soulignent habilement les cinq musiciens font le reste... Amputé aujourd'hui, le rêve d'opéra maritime poursuit sa course vers d'autres horizons que l'on souhaite plus cléments. L'œuvre, un peu fraîche, mérite ce petit plus d'extraordinaire, de sauvage...

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – envoyé spécial à Marseille

(f)riou(l), un opéra maritime de Benjamin Dupé

Festival de Marseille

du 21 au 23 juin 2024

Durée 3h dont 1h de spectacle et 2h de traversée

Conception, musique et direction artistique de Benjamin Dupé

Livret et dramaturgie, d'après un travail de collectage auprès de spécialistes et d'usagers de Benjamin Dupé

Avec Pauline Sikirdji (mezzo-soprano), Pierre Baux (voix), Quatuor Tana (violons, alto, violoncelle), Laurent Mariusse (percussion), Claire Marzullo (flûte), Mathieu Steffanus (clarinette basse), Madeleine Mitchell (violin)

Direction technique – Julien Frénois

Assistanat à la mise en scène et scénographie Vêrane Kauffmann

Emanuel Gat électrise le Vieux Port de Marseille

Au Festival de Marseille, le désormais marseillais [Emanuel Gat](#) télescope Beethoven et Kanye West dans *Freedom Sonata*, sur le grand plateau du Théâtre de la Criée. Une performance qui passe du blanc au noir.



Le mouvement du jazz sert de fil conducteur entre le deuxième mouvement de la *Sonate pour piano n° 32 en ut mineur*, opus 111 de Beethoven et le R&B très « feel good » de *The Life of Pablo* de Kanye West. La liberté de l'un, matinée d'improvisation, répond à l'exubérance sensuelle de l'autre, à grands coups de vocodeur et de références à Motown, le courant musical des années 70 né à Harlem. La virtuosité de la danse sur Beethoven, sa fluidité douce, trouve son prolongement dans un déploiement festif et performatif de la danse sur Kanye West. Il y a souvent une grande recherche d'harmonie dans les ensembles dansés, avec l'usage pertinent de l'unisson ou un regroupement symbolique des danseurs au centre du plateau.

Pour cette pièce généreuse et solaire, Emanuel Gat fait confiance aux onze danseurs de deux générations qu'il a mélangés dans une sorte de grand remix. La compagnie Emanuel Gat Dance compte en effet des performers extraordinaires qui s'écoulent, se jaugent, se comprennent, se comparent et entre lesquels le mouvement circule. Il y a des moments de danse d'une énergie extraordinaire, et qui mettent en résonance avec la musique, de l'électricité dans l'air. Sous le signe du défi, les danseurs se confrontent avec complicité et bienveillance. Ça pulse !

Le dispositif lumineux cultive aussi les contrastes, avec un système de douches fixes, qui balaie le plateau ou le nimbe de lumière poussiéreuse. Dans une ambiance de répétition, le spectateur devient peu à peu expert sur la manière de déposer des lés de tapis de sol blanc, une manipulation qui se répète à intervalle régulier tout au long de la pièce. Avec les interprètes constamment sollicités pour coller de nouveau lés de tapis de danse, et du coup cessant de danser, le chorégraphe pratique une baisse de tension qui nuit à la fluidité et à la dramaturgie. Ces ruptures de rythme sont un peu perturbantes et donnent à l'ensemble un côté « work in progress » assez étrange, comme si le chorégraphe n'assumait pas pleinement la forme du spectacle et sa finitude.

La couleur du début de la partie finale du spectacle est beaucoup plus exubérante et démonstrative que le reste de la pièce, le chorégraphe tombant un peu dans la mode du participatif. Heureusement, cette tentative reste éphémère ! Alors que la boîte noire du début de la pièce devient progressivement une boîte blanche, l'évolution de la scénographie va jusqu'à des silhouettes

qui se détachent en ombres chinoises sur un cyclo blanc, apaisant le jeu électrisant lancé par les interprètes. Cependant, en étirant le concept qui passe du blanc au noir, le chorégraphe se fait un peu plaisir sans forcément resserrer ou tenir son propos.

Crédit photographique : © Pierre Gondard



Théâtre de La Criée, Marseille. 21-VI-24. Dans le cadre du Festival de Marseille. Emanuel Gat Dance : Freedom Sonata. Chorégraphie, scénographie et lumières : Emanuel Gat. Musique : Kanye West The Life Of Pablo (2016), Ludwig van Beethoven sonate pour piano #32 en Ut mineur opus 111 (deuxième mouvement) interprété par Mitsuko Uchida, piano et enregistrée en 2006. Créé avec et interprété par Tara Dalli, Noé Girard, Nikoline Due Iversen, Pepe James, Gilad Jerusalmy, Olympia Kotopoulos, Michael Loehr, Emma Mouton, Abel Rojo Pupo, Rindra Rasoaveloson, Sara Wilhemsson. Direction technique : Guillaume Février. Conception sonore : Frédéric Duru.



Edition : 23 juin 2024 P.10-11
 Famille du média : Agences de presse
 Périodicité : En continu
 Audience : N.C.
 Sujet du média : Actualités-Infos
 Générales



Journaliste : -

Nombre de mots : 543

23/06/2024 03:00:23 GMT

A Marseille, une "Joie UltraLucide" qui porte "la parole de toutes les femmes"

Elles sont 19 danseuses, âgées de 22 à 72 ans, dont 17 amatrices de la Maison des Femmes, lieu d'accueil pour personnes vulnérables et victimes de violence, et elles interprètent ce week-end à Marseille "Joie UltraLucide", une création libératrice à la narration puissante.

A l'occasion du festival qui a lieu du 14 juin au 6 juillet dans la deuxième ville de France, Maryam Kaba, danseuse et chorégraphe associée au Ballet national de Marseille pour les saisons 2022-2025, et Marie Kock, journaliste et écrivaine, toutes deux engagées pour le féminisme et contre le racisme, présentent cette chorégraphie fruit d'un échange construit durant plusieurs mois.

"Je voulais travailler avec des amatrices pour un peu porter la parole de toutes les femmes et pas forcément de danseuses professionnelles", explique à l'AFP Maryam Kaba, fondatrice du concept de danse fitness AFROVIBE qui repose sur des valeurs d'acceptation de soi, de partage et de joie.

Sur scène, les 19 danseuses, toutes issues de cultures et de milieux différents, envahissent la scène pour raconter leur histoire, la tête haute, pour la première fois, dans ce qui devient une célébration des femmes et de leur corps. Leurs voix se mêlent, deviennent indissociables, parfois oppressantes, parfois captivantes.

"Chacune a trouvé sa place, les soi-disant différences c'est ce qui fait vraiment la force du groupe", témoigne Marie Kock, ancienne rédactrice en chef société du magazine de mode Stylist.

De septembre à décembre 2023, les deux jeunes femmes ont animé divers ateliers à la Maison des femmes, un des 56 lieux du même nom en France proposant de l'aide, de l'écoute et des soins adaptés aux besoins des femmes victimes de violences.

Elles ont ensuite proposé à celles qui le souhaitent de se joindre au projet de création pour le Festival de Marseille, qui présente chaque année un panorama très international de la danse contemporaine.

- "Se redresser" -

Amatrices à des niveaux différents, les femmes de La Maison ont pourtant été traitées comme des professionnelles, dansant au rythme de trois séances hebdomadaires depuis janvier. Et elles seront rémunérées comme des artistes pour les deux soirs de représentations.

"Le seul critère c'était cet engagement, il n'y avait pas de casting, de question de niveau", explique Marie Kock.

A la différence de l'art-thérapie, les deux metteuses en scène/chorégraphes et amies n'ont pas demandé à leurs danseuses de raconter leurs traumatismes, leurs histoires ou n'importe quels aspects de leurs vies personnelles.

Mais à travers la danse et la création, elles ont perçu les changements. "On les a vues se transformer", dit Maryam, "se redresser" complète Marie.

Une des danseuses, venue d'abord pour observer lors d'un atelier et visiblement repliée sur elle-même avec masque, manteau et lunettes de soleil, s'est depuis révélée: "C'est un clown, elle pourrait faire du stand up (...), on a découvert une autre personne", raconte Maryam Kaba.

Sur scène, les émotions débordent sans intention de les contenir, et elles gagnent le public.

Pour l'avenir, la possibilité de faire une tournée est difficilement envisageable, aux vues des situations complexes de chacune. Mais un "protocole de création" a été dégagé, il pourra être réemployé avec "des femmes en milieu carcéral, dans des lycées, sans domicile fixe...", espère Maryam Kaba.



Famille de média :
Radio nationale

Diffusion : 23 Juin 2024

Durée : 12 min 43

Émission : Le Journal de 9h

Sujet : « (f)riou(l), un opéra maritime » par Benjamin Dupé

Journaliste : Stéphane Capron

Lien : <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-journal-de-9h/journal-09h00-du-dimanche-23-juin-2024-8086080>

Musiciens installés sur des rochers, récitant qui avance les pieds dans l'eau et public assis dans des embarcations. Dans le cadre du Festival de Marseille, Benjamin Dupé présente « (F)riou(l), un opéra maritime ». Une œuvre in situ, inspirée par le lieu. Reportage en répétitions.

Depuis notre embarcation, par-delà la mer qui miroite, des pupitres et des percussions apparaissent sur la roche. L'équipe de (F)riou(l), un opéra maritime s'installe sur la calanque, pour la répétition de cette œuvre imaginée par Benjamin Dupé, un opéra in situ inspiré par l'histoire de ces îles : « Le livret est une évocation poétique, en plusieurs tableaux, de divers aspects de ces îles, depuis leur histoire géologique, jusqu'à des particularités botaniques ou animales, en empruntant aussi à la mythologie », explique le metteur en scène et compositeur. « Il est le fruit d'un travail de collectage, notamment de témoignages de gardes du parc, de pêcheurs, d'usagers de cette île que l'on connaît finalement assez mal. »

« Les petits bateaux, la houle, les instruments qui se baladent au fond du bateau »

Pour venir jusqu'ici, nous sommes partis du Vieux Port, en compagnie des sept musiciens et musiciennes. Le violoniste Ivan Lebrun, membre du Quatuor Tana, fait partie de l'aventure, qui nécessite une petite logistique : « Les petits bateaux, la houle, les instruments qui se baladent au fond du bateau... C'est un peu sportif et pour le débarquement, il faut imaginer une falaise assez abrupte, sans débarcadère. On essaie de ne pas tomber (rires) ».



Famille de média :
Radio nationale

Une fois installés, tandis que les balances démarrent, à notre gauche, le récitant Pierre Baux enfile de fines chaussures noires et bleues : « Ce sont des chaussures de rivière, qui accrochent bien, parce que j'arrive à la nage et j'ai besoin de ça pour ensuite grimper les rochers. J'ai fait pas mal de choses, mais arriver par la mer, c'est une première. »

Une écriture musicale qui se mêle aux cris des gabians

Entre deux réglages techniques, la répétition de cette création démarre sous le soleil qui teinte la roche et le regard de Benjamin Dupé, qui observe les interprètes depuis une embarcation, en face de la calanque : « J'ai essayé d'être dans une écriture qui soit poreuse à l'environnement naturel. Et d'ailleurs, pendant la répétition, j'ai entendu deux trois fois des cris de gabians, les goélands marseillais, se mêler à la musique et ça fonctionnait très bien parce que je l'imaginais comme ça. » Il s'arrête parce qu'un bruit couvre notre échange. « Là, on entend un hélicoptère, c'est moins prévu et moins facile à intégrer dans la partition mais en même temps, ce sont les règles du jeu quand on est dans un espace extérieur qui appartient à tout le monde ».

« L'important est de rester concentrée et de vivre le moment présent », déclare la mezzo-soprano Pauline Sikirdji, dont la voix se mêle aux cris des gabians, au clapotement des vagues et au vent. « C'est un lieu paradisiaque, aucune salle au monde ne peut rivaliser », s'émerveille Laurent Marius, percussionniste. A ses côtés, Ivan Lebrun acquiesce en souriant : « Et ce qui est incroyable, c'est qu'à la pause je vais pouvoir plonger. Il y a peu de productions qui me permettent ça. »

Et tout a été mis en place pour protéger ce lieu qu'apprécient tant le percussionniste Laurent Marius, et Ivan Lebrun, pour une expérience totale proposée au public, qui partira lui aussi du Vieux Port pour assister à la représentation depuis des embarcations. Avec des mesures prises pour ne pas labourer les fonds marins et célébrer le lieu tout en le préservant.

(f)riou(l) un opéra maritime, les 21, 22 et 23 juin 2024
Coproductio n Comme le l'entends - Festival de Marseille

"Freedom Sonata " d'Emanuel Gat

Freedom Sonata est une création fascinante qui rend compte de notre époque grâce à... une forme du XVIIIe siècle !

Quelle est la différence entre « freedom » et « liberty » ? Les mots semblent synonymes, mais le premier désigne plutôt une liberté collective, à teneur politique, donc. Le second étant davantage individuel. C'est justement de cette tension entre les deux termes dont semble se jouer *Freedom Sonata*, tout comme de l'oxymore compris dans le titre, puisque la forme sonate est tout sauf libre puisqu'elle est cadrée, justement, par sa forme.



"Freedom Sonata" d'Emanuel Gat © Pierre Gondard / Festival de Marseille

Nous sommes bien devant une pièce d'Emanuel Gat. Le chorégraphe ayant suffisamment étudié la musique pour savoir que la plus grande liberté naît de la contrainte, tout comme il sait poser des règles suffisamment strictes pour libérer la créativité de ses danseurs qui forge la matière de ses œuvres. Tout comme la fabrication en direct d'une sorte de société mue par ses différentes interactions entre les éléments qui la composent.

Le premier mouvement de cette Sonate « libre » est donc l'exposition de ce principe, sur l'album de Kanye West, *The Life of Pablo*, septième du rappeur et datant de 2016. Rencontres faussement inopinées et plasticité des danseurs tissent une sorte de partition des possibles, travaillant en profondeur les relations d'un corps à l'autre et les directions qu'elles peuvent prendre. Les mouvements saisissent par leurs textures comme taillés dans une pierre meuble, les corps emportés, les sauts exaltés, l'ensemble bouillonnant d'une vie impétueuse... mais que l'immobilité ou la mort guette à chaque tournant, comme une empreinte en négatif de cette joyeuse introduction.

Galerie photo : Julia Gat

•



Diaporama : <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/freedom-sonata-d-emanuel-gat>

Le deuxième mouvement - le développement se déploie sur celui de la dernière sonate de Beethoven N°32 op. 111 en Ut mineur. Une sonate atypique qui ne contient que deux mouvements et tente la synthèse avec la fugue et la variation dont Thomas Mann dira qu'elle signe « l'adieu à la forme sonate ». Ses inflexions rythmiques se répercutent dans la chorégraphie qui utilise ses accents et ses syncopes pour créer du vide à l'intérieur du plein ou plus précisément, des trouées dans un espace homogène. La gestuelle, tout en étirements songeurs, et en coalescences habitent le plateau. Car, il n'y a pas vraiment de groupe chez Emanuel Gat mais des individualités qui coagulent l'espace d'un instant. Si la chorégraphie se veut élégiaque, les corps sont parfois explosés, le tout créant une sorte d'histoire sans parole, une trajectoire du désir qui réunit cette petite tribu, qui passe par des figures de rock&roll ou même une séquence très Bollywood faisant vibrer Beethoven.

Galerie photo : Julia Gat

•



Diaporama : <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/freedom-sonata-d-emanuel-gat>

La troisième partie re-expose, sans surprise, le thème initial. Donc revoilà Kanye West et *The Life of Pablo* tandis que danseurs et danseuses enfilent de jolies chaussettes et baskets aux couleurs chaudes. Les costumes blancs très bien trouvés et coupés du premier mouvement restant de mise. Mais tout semble recommencer dans les bas-fonds. Il fait sombre. Les interprètes posent un premier lai de tapis blanc et tout semble s'éclairer, mais cet acte est fait de contrastes comme de contradictions. Les groupes du début s'enchevêtrent voire s'agglutinent, les corps explosés du deuxième mouvement se déchirent, et imposent des visions guerrières. Mais, suivant le programme précédemment exposé et comme prévu par cette sonate fuguée, tout s'inverse et forme deux groupes. Le premier, entrelacé, est empêché par sa contiguïté, tandis que l'autre, dans sa distance entre ses différents membres devient libre.

Galerie photo : Pierre Gondard / Festival de Marseille



Diaporama : <http://dansercanalhistorique.fr/?q=content/freedom-sonata-d-emanuel-gat>

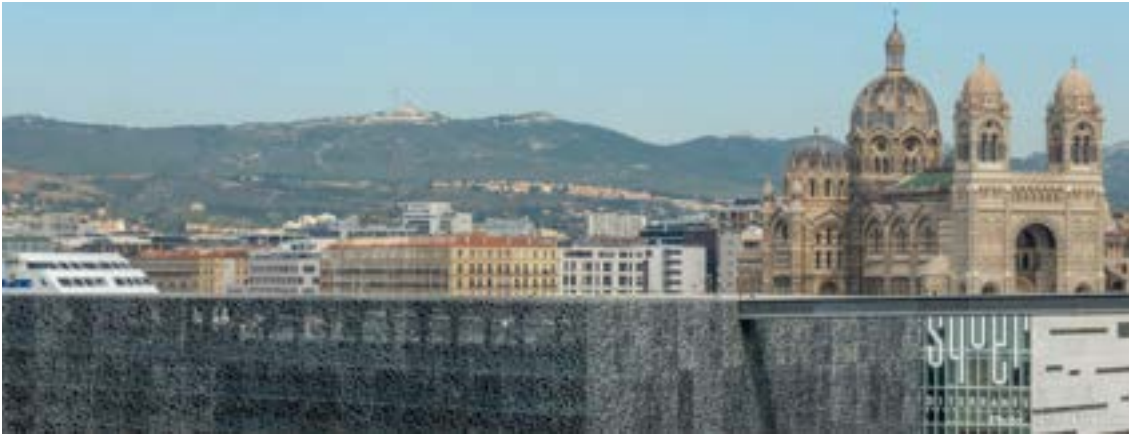
Et peut-être est-ce le premier sujet, comme annoncé, de cette *Freedom Sonata* , qui, un peu plus loin, s'amuse à manipuler le public en l'invitant à monter sur scène et en le renvoyant aussitôt, ou en l'incitant à bouger ses bras en signe d'adieu et en les faisant arrêter tout de go, comme dans une nouvelle et toujours aussi efficace expérience de Milgram. Tandis que sur le plateau se glissent quelques scènes qui pourraient être tirées d'un imaginaire SM. Bientôt, le tapis de sol noir devient blanc tandis que les interprètes se vêtent de noir et tout finira en ombre chinoise dans une ambiance crépusculaire comme si eux et nous avions traversé le Styx.

La pièce est fascinante dans sa construction qui dit vraiment quelque chose de ce que nous sommes et de notre époque, où liberté et entrave se jouxtent parfois étrangement, où se rejoignent à des endroits inattendus notamment en termes politiques, mais aussi de représentations y compris sexuelles.

Domage qu'à certains moments, et malgré l'excellence de danseurs qui vont jusqu'au bout de leurs mouvements, la gestuelle cède à celle du clubbing qu'absolument tout le monde utilise et a si peu d'originalité qu'elle dissout toute tentative chorégraphique. Et que, même si le chorégraphe trouve Kanye West génial (et ce malgré ses propos plus que contestables et son admiration pour le IIIe Reich) tout un album, même très réussi, semble parfois un peu long !

Le 21 juin 2024, Festival de Marseille, Théâtre de la Criée

(f)riou(l), un opéra maritime abrité au Mucem



La création, dans le cadre du Festival de Marseille, de " (f)riou(l) du compositeur Benjamin Dupé devait initialement se donner sur l'archipel du Frioul pour des spectateurs embarqués sur de petits navires écoutant depuis la mer. Malheureusement, la météo en aura décidé autrement :

Heureusement, l'oeuvre a toutefois trouvé un lieu de refuge : l'Auditorium du Mucem (musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée), aux moucharabiehs évocateurs des rives de la méditerranée, situé à la sortie du Vieux Port.

La mezzo-soprano [Pauline Sikirdji](#), coiffée d'un foulard noué autour de ses cheveux, évoque les femmes de la méditerranéenne insulaire Grèce, Sicile, Sardaigne, Corse, etc. Sa voix pourrait être celle d'une sirène, comme le mentionne à un moment le livret, ou une pythie maritime, aux propos centrés sur les richesses naturelles du passé et les extinctions du futur. Cette voix se pose sur l'accompagnement instrumental, à la manière de la monodie accompagnée, l'oeuvre renouant ainsi avec les débuts de l'opéra, sa pureté originelle. Le tempo de l'ensemble de la pièce (d'une durée d'une heure) a une lenteur organique, celle du marcheur et du rameur. La voix s'y déploie, large, puissante, pleine, parfois lyrique, sans que cela soit l'effet de la sonorisation. Pensée initialement pour le plein et grand air, elle apporte ici moins de décibels qu'un subtil travail de couleur et d'écho. Le dispositif technique apporte, paradoxalement, de l'intimité, de la minutie, du jeu entre les échelles dynamiques (du *pianissimo* au *fortissimo*). L'auditeur est comme immergé : au milieu du son comme au milieu de l'eau. Le vibrato en est rendu plus vertical, à l'image des reliefs abrupts du site naturel. Le souffle est long, tandis que le timbre prend la couleur du sable blond. La chanteuse accorde son fruit vocal à une déclamation, qui selon les séquences en alternance ou en interaction avec le récitant est recto-tono ou mobilise des intervalles fondamentaux (octaves ou quarts), chromatiques (demi-ton) ou atonaux : d'autant plus lisible que la note la plus aiguë de l'intervalle est systématiquement appuyée. Des passages voisés sont insérés dans les phrases vocales, le plus souvent, dans le grave de la tessiture de la chanteuse.

Le genre du texte est davantage informatif, voire didactique, que narratif (le livret et la dramaturgie sont signés par le compositeur, depuis un travail de collectage auprès de spécialistes et d'usagers du site). Il n'y a pas d'intrigue, mais une progression dans l'exposé de savoirs d'entomologistes, davantage savants que pratiques, et d'analyses qui déroulent des enchaînements de causalité d'ordre écologique : gabians, fiente, azote, nitrite, chardons, orties, lapins, rats, etc. Le texte se caractérise par l'accumulation de noms propres, d'espèces animales et végétales en particulier dont l'aristoloche pistoloche par exemple, qui viennent recouvrir d'une étiquette, d'une légende verbale, les éléments du site protégé et conservé. Ce défilé d'espèces est présenté comme menacé d'extinction par les déséquilibres écologiques entraînés par le consumérisme humain. Dès lors, il y a « beaucoup de gabians », qui se nourrissent dans les décharges à ciel ouvert. Le contraste est rendu plus saisissant encore entre la finesse de la connaissance scientifique et la massivité destructrice des activités humaines

quotidiennes.

Le récitant Pierre Baux, à la voix et aux mimiques aiguisées, sardonique et ironique, s'adresse directement au public, qu'il peut prendre à partie. « Vous avez pris la mer » répète-t-il, comme une antienne. En réponse à la déclamation de la chanteuse, l'acteur sur-articule son texte. Il le double d'un geste qui scande chaque groupe de mots, afin de dégager la dynamique interne de la langue, la rapprocher de la musique comme du ressac ou des rafales de vent : tel un slam élémentaire.

Sur le plan instrumental, la musique présente des textures le plus souvent continues, denses, ouvragées par le Quatuor Tana et le violon de Madeleine Mitchell, la flûte de Claire Marzullo, la clarinette et clarinette basse de Mathieu Steffanus. Elle est arrondie et agrandie par un instrumentarium développé de percussions (Laurent Mariusse), qui lui donne sa diversité de couleurs et de dimensions sonores. L'ensemble se veut à la fois abstrait, très écrit, et concret, évocateur et comme improvisé : chants d'oiseaux, roulis de sable et de galets, jets d'embruns, plongées en eaux claires ou troubles, l'oscillation d'une écriture à l'autre se faisant souplement ou abruptement. Les musiciens se synchronisent très précisément aux deux voix, qui sont, littéralement, directrices.

Le public, un peu médusé, applaudit musiciens, acteur, compositeur et régie technique, son imaginaire s'étant sans doute enrichi de nouvelles perspectives géomusicales.



« Joie UltraLucide », le projet UltraSensible de Maryam Kaba et Marie Kock au Festival de Marseille



Ce vendredi 21 juin, *(F)rioul(L)* de Benjamin Dupé était annulé pour cause de houle à la fois maritime et sociale. C'est donc de façon totalement inattendue que nous avons eu la chance immense d'accéder à la répétition générale de *Joie UltraLucide*, le projet de Maryam Kaba, Marie Kock et en collaboration avec Pina Wood pour les femmes de la Maison des femmes de Marseille. Un choc, une rencontre, un cadeau !

« Quelle est la phrase que l'on ne vous a jamais dite et qui aurait pu vous consoler ? »

Dans le hall Bauhaus du Ballet National Marseille, ça grouille d'am.e.s, l'ambiance est à la solidarité. Quand on entre dans la salle, dès la première image, on oublie deux éléments : ce n'est pas une représentation et ce sont des amatrices. L'image est si léchée, si parfaite, qu'elle va nous hanter longtemps. Regardez : une femme en robe de soirée à sequins est assise de dos sur une table, au milieu de dizaines d'autres tables. La fête est finie, la musique est lointaine (démence bande son électro-composée pour l'occasion par Dj Pone, rien que ça !) ; il y a des petits chapeaux pointus partout dessus dessous. On le sent d'ici, le sol pègue. Elle fume, attend. Les autres la rejoignent. Une armée de 17 femmes, tous les âges, tous les corps, toutes les couleurs. Elles balaient. Elles balaient le sol après que les convives sont partis. Une fois toutes rassemblées, une fois tout bien rangé, elles peuvent enfin exister.

« À quinze ans, j'avais déjà lu Belle du Seigneur, il m'a dit, ce n'est pas un peu tôt pour être dégoutée de l'amour ? »

Sur scène avec elles, la danseuse et chorégraphe Maryam Kaba les accompagne et les guide avec quelques mots, quelques comptes. En réalité, elles se débrouillent très bien toutes seules. Elles savent désormais. Elles sont ensemble, ancrées comme on a jamais vu personne être ancré. Personne, plus personne ne les arrachera à leur vie. Elles avancent. Elles boxent, font glisser l'air, twerkent. Ensemble, toujours ensemble, même quand la structure de la pièce leur impose de se diviser en groupe. Par le corps, elles parlent encore plus que par la voix. Les textes qui nous parviennent ne sont jamais larmoyants ou littéraires, ils suggèrent. La beauté de *Joie UltraLucide* réside dans l'évidence de que ce que la danse peut faire sur un corps blessé : l'autoriser, lui redonner confiance, le remettre en marche.

« Il y a une chose que tu ne m'as pas enlevée, c'est ma joie de vivre »

L'autrice et journaliste Marie Kock nous glisse après le spectacle : « *On avait envie de bosser avec des amatrices. Nous avons fait toutes sortes d'ateliers avec les femmes de la maison des femmes entre septembre et décembre, et en décembre, on a fixé le groupe. Le seul impératif était qu'elles soient disponibles pendant tout le projet. Elles ne se connaissaient pas.* » Elle insiste : « *Ce n'est pas de la thérapie, c'est de la création.* »

Et effectivement, c'est de la création, belle et sensible. Aminata, Bruna, Manon, Solange, Gift, Myriam, Camille, Hélène, Christine, Rima, Natia, Florence, Élodie, Mélanie, Fatima-Zohra, Sabrina et Fifi bouffent la scène comme si leur vie en dépendait. Elles osent enfin dire, raconter, se montrer.

[En interview, la directrice du festival de Marseille nous disait](#) « Il n'y a pas plus réel que le spectacle vivant ». La preuve en actes.

Les 22 et 23 juin au Ballet National de Marseille

[Informations et réservations](#)

Visuel : ABN

Emanuel Gat x Kanye West au Festival de Marseille



La dernière création d'Emanuel Gat, *Freedom sonata*, se donnait en première mondiale ce jeudi 20 juin à la Criée, au Festival de Marseille. Un merveilleux spectacle à la technique généreuse et à la bande son très *Cult* !

Groupe pluriel

Tara Dalli, Noé Girard, Nikoline Due Iversen, Pepe Jaimes, Gilad Jerusalmy, Olympia Kotopoulos, Michael Loehr, Emma Mouton, Abel Rojo Pupo, Rindra Rasoaveloson et Sara Wilhelmsson constituent un groupe pluriel. Certain.e.s dansent chez Gat depuis quinze ans, d'autres depuis hier. La pièce vient ponctuer les 20 ans de cette carrière solide. Depuis qu'il a créé sa compagnie à Tel Aviv en 2004, Gat a été artiste associé au Festival Montpellier Danse puis à Chaillot-Théâtre national de la danse et à la Scène Nationale d'Albi. Aujourd'hui, il vit et crée à Marseille.

Dément, demiurge et infréquentable Kanye West

Freedom sonata commence tranquillement, dans un solo calme. La lumière en carré donne au sol une allure plutôt classique. Joli. Puis, l'explosion arrive. Pendant 1 H 30, les 11 ne vont faire qu'être ensemble dans leur singularité. La bande son est un album, le meilleur et le plus connu, du dément, demiurge et infréquentable Kanye West, *The Life Of Pablo* (2016). On entend aussi Ludwig van Beethoven *sonate pour piano #32* en Ut mineure opus 111 (deuxième mouvement). Le passage classique montre comment la technique tient, comment l'écriture vaste et profonde n'est pas une qu'une illusion hip hop.

Fête tourbillonnante

L'écriture de Gat est une fête. Les bras se déploient jusqu'à toucher le ciel en prière, les regards sont la clé pour savoir quand rejoindre un mouvement, la danse explose. Les secondes sont vastes, les dos sont laxes sans pour autant quitter la danse de ligne ni jamais sombrer dans le jazz. La grammaire est contemporaine, les corps sont denses et si profonds. À voir, c'est un tourbillon.

Déploiement en groupe

Gat complexifie à l'extrême les groupes. Il est impossible de prévoir quel geste sera fait en duo ou en trio. Les connexions surgissent. Il convoque des images superbes comme cette ronde qui donne l'occasion aux danseur.euses de définir la place que leur corps prend dans l'espace. Elles et eux peuvent faire un pas de côté, se mettre à part quelques secondes dans le club, mais il y a toujours un moment où elles et eux se retrouvent et fondent les un.e.s dans les autres pour se re-déployer encore plus à fond.

Le flow aux paroles super explicites (écoutez «Freestyle 4», ce n'est pas pour les gosses) de Kanye et ses samples mythiques, comme «Bam bam» de Sister Nancy dans le «Famous» donnent à *Freedom Sonata* une structure qui se tient du début de la fin.

C'est une pièce géniale, au blanc lumineux, à la générosité exigeante. Une bombe.



Vidéo : <https://youtu.be/spidQvI2SE0>

Le Festival de Marseille se tient jusqu'au 6 juillet. [Informations et réservations](#)

Visuel : © Pierre Gondard

Festival de Marseille : « Age of Content » de (La) Horde

Les danseurs du Ballet National de Marseille se transforment en avatars et cascadeurs. A voir au Festival de Marseille du 25 au 27 juin.

Le corps du danseur, c'est du charnel, du concret, du vrai. Mais qu'est-ce qui est vrai, à l'ère de la réalité virtuelle et des plateformes interactives ? Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel interrogent dans *Age of Content* les états hybrides du corps et de l'âme, en traversant plusieurs univers où les signes l'emportent sur le réel. Pour voir, dans les derniers tableaux, le concret reprendre du poil de la bête en saluant la comédie musicale américaine et la danse post-moderne. Un paradoxe ?

Quand le spectacle vivant invite le monde virtuel sur le plateau, tout peut s'inverser. Dans *Age of Content*, le mode gestuel des avatars ou la danse des plateformes comme tik tok rentrent dans les corps réels, et soudain ceux-ci apparaissent drôlement irréels. Le dancefloor est ici collé au plafond et c'est en dansant Lucinda Childs, où les danseurs vont habituellement s'effacer derrière la rythmique et l'épure graphique, qu'ils se réapproprient leurs personnalités. Une chute peut procurer une sensation de douceur et de bonheur, et la voiture devient un fauve qui sert d'agrès acrobatique au lieu d'offrir ses services de locomotion.



"Age of Content" - (La) Horde © Blandine Soulage

Aussi dans *Age of Content*, le paradoxe est roi et les artistes si pointus que sont (La) Horde s'emparent de la comédie musicale américaine et appellent « ère du contenu » une époque qui se complaît dans le vide d'une imagerie publicitaire où « les contenus virtuels, aussi abondants et virulents soient-ils, ont désormais un effet tangible sur nos corps » dans la vie réelle,

tant qu'on peut encore distinguer le réel de ses ombres dans la sphère virtuelle. A quel point déléguons-nous nos corps et nos émotions aux présences en ligne en mode 5G, alors que vivre « offline » semble s'apparenter à une version appauvrie de la vie « online » ?

La danse devient alors le territoire où l'incarnation charnelle de nos intentions et désirs affronte des imaginaires nourris par des pseudo-réalités médiatiques. Mais de tels univers factices ne sont pas faciles à faire rentrer dans la corporéité du danseur. Tant qu'il monte sur scène, celui-ci se situe dans le charnel du réel. On peut tenter de le faire disparaître sous des projections ou dans des costumes extravagants, mais on sera toujours en dialogue avec une entité en chair et en os.



"Age of content" - (La) Horde © Fabian Hammerl

Et surtout, nous le savons bien, les tentatives de sortir du réel ne sont pas nées avec le casque VR. Le ballet romantique avec ses grands jetés exerçait déjà son pouvoir mystificateur. Mais le Ballet National de Marseille est aujourd'hui composé de danseurs contemporains, ce qui veut dire qu'ils sont formés dans un style qui s'est développé dans l'idée de parler du réel. Pour *Age of Content*, il fallait donc sortir de ce langage entre abstraction et concrétisme et s'approprier l'état corporel des avatars, des icônes publicitaires, des jeunes s'exposant sur tik tok, des sex-machines et des films d'action.



Des vedettes d'autres disciplines sont venues à Marseille, dont quelques pionniers de l'art du déplacement le fameux Parkour comme Malik Diouf des Yamakasi, aujourd'hui coach cascadeur pour le cinéma et désormais aussi pour la danse. Les interprètes du BNM ont donc pratiqué les chutes et les arts martiaux, et quand ils se meuvent dans la mécanique collective des avatars, ils sont autant mimes que mêmes. Passant par le styles et les attitudes gestuelles et vestimentaires excentriques de la comédie chantée et dansée à la Broadway, sur laquelle se griffent les mouvements de la danse postée sur tik tok, la troupe arrive finalement sur le territoire de Lucinda Childs, bien connu par la troupe marseillaise qui a eu le plaisir d'interpréter *Concerto* sur la partition de Górecki, à partir de 2021, après avoir repris *Tempo Vicino*, créé en 2009 pour la troupe marseillaise, à l'époque dirigée par Frédéric Flamand.

Age of Content joue avec les univers et espaces, dans un non-lieu apparent, peut-être un studio de tournage, peut-être un lieu de passage entre le réel et le virtuel. Pas accueillant, même pas « neutre », exerçant ni charme ni révolusion. Sauf que le plafond s'illumine de temps en temps, comme pour une invitation à y danser. Puisque dans le virtuel tout est imaginable, le scénographe Julien Peissel propose ce retournement pour le moins inattendu. Mais un faux avatar reste un vrai danseur, soumis à la gravité ! Aussi quand la danse s'empare des corps, elle a lieu au sol, exclusivement. On se contente donc des envols imaginaires sur des pulsations empruntées à Lucinda Childs, pour constater que les individus dansants expriment enfin leurs personnalités et leurs émotions, alors que la liberté sur les plateformes virtuelles n'est qu'illusion.



Vidéo : <https://youtu.be/sOZH-lvd20>

Mais c'est peut-être déjà prêter à (La) Horde des intentions didactiques qui ne leur correspondent pas entièrement. Le trio et les danseurs de la troupe du BNM s'attaquent avec *Age of Content* à un sujet fondamental de notre époque, où tout est encore en train d'être débattu et compris. Le faire à travers la danse est à la fois courageux et particulièrement pertinent. Aussi on suit les évolutions des corps et des avatars de tableau en tableau, touché à un endroit pas non plus clairement identifiable. Mais le suspense reste entier, du début à la fin, face à cette traversée où pour la première fois (La) Horde composent une pièce en tableaux successifs. Aussi *Age of Content* est un essai passionnant sur ce que nous sommes et surtout, ce que seront les générations futures.

Thomas Hahn

Vu le 19 septembre 2023, Grenoble, MC2 - [20e Biennale de la Danse de Lyon](#)

A voir du 25 au 27 juin 2024 : La Criée-Théâtre national de Marseille.

Dans le cadre du [Festival de Marseille](#)

Catégories:

[Avant-première](#)

tags:

[20e Biennale de la Danse de Lyon](#)

[MARINE BRUTTI](#)

[Jonathan Debrouwer](#)

[ARTHUR HAREL](#)

[\(LA\)HORDE Ballet national de Marseille](#)

[Lucinda Childs](#)

[Malik Diouf](#)

[Frédéric Flamand](#)

[Julien Peissel](#)

[Henryk Górecki](#)

[Festival de Marseille](#)

Opéra au Frioul : l'opéra écologique de Benjamin Dupé

Inspiré par les petites îles de Marseille, cet opéra documentaire et didactique à vocation tout public a été écrit et composé par [Benjamin Dupé](#) pour sept musiciens, une chanteuse et un récitant à l'occasion du [Festival de Marseille](#).



Ce spectacle était initialement prévu sur l'une des îles du Frioul, accessible par la mer, avec le public acheminé par bateau depuis le Vieux Port. Le vent et la houle ont rendu les ces conditions de représentation d'*Opéra au Frioul* impossibles, ce qui a conduit le [festival de Marseille](#) à déplacer le spectacle au Mucem. Cet opéra maritime se voit donc privé de son décor de rivage rocheux et de son environnement sonore naturel. En préambule du spectacle, [Benjamin Dupé](#) demande donc aux spectateurs de faire appel à leur imaginaire, en pensant que la mer est sous leur pied, que le soleil les éclaire, que les oiseaux les survolent.

« Vous avez pris la mer, la mer, au milieu des terres, la Méditerranée, la mer ensemble. Vous avez pris la mer, vous avez traversé » commence à chanter [Pauline Sikirdji](#), magnifique soprano [habituée du répertoire contemporain](#), vêtue d'un ample pantalon de lin et d'un bustier couleur terre, en écho aux vêtements portés par les sept musiciens et musiciennes installés derrière elle. Dans l'auditorium du Mucem, semi enterré sous la dentelle de béton de Rudy Rucciotti, le public imagine alors et se laisse porter dans l'histoire ancestrale et naturaliste racontée par ce spectacle musical.

Pour faire vivre le territoire des petites îles de Marseille, dont le Frioul, le librettiste remonte en effet à 20 000 ans en arrière, époque où ces îles étaient accessibles à pied. Dans une alternance dramaturgique, la chanteuse et le récitant qui l'accompagne retracent l'histoire géologique, anthropologique et naturelle de ces îles méditerranéennes. Tous les deux racontent la démarche entreprise par l'équipe artistique, qui a accompagné les ornithologues du Parc naturel des calanques pour baguer des oiseaux, dont des puffins.

On croise des phoques, des aurochs, des gabians et des puffins donc, dont le chant était assimilé à celui des sirènes, ce qui donne lieu à un très bel air de sirène, chanté par [Pauline Sikirdji](#), parmi les quelques beaux moments lyriques portés par la chanteuse, dont un final très poétique.

Entre deux expéditions botaniques, le spectacle évoque aussi l'histoire du Grand Saint-Antoine, un bateau qui en 1720 ramena de Syrie la peste qui décima la moitié de la population de Marseille et le tiers de celle de Provence ; ou des avions abattus pendant la Seconde Guerre mondiale, et dont les carcasses sont enfouies quelque part dans la mer.

Entre musique d'illustration et bruitages évocateurs, la musique accompagne avec une belle amplitude ce récit à deux voix. Après la faune, il y a bien sûr la flore, que les deux acteurs-chanteurs égrènent avec étonnement et gourmandise. Grâce à la richesse de ce vocabulaire scientifique, on se familiarise avec les enjeux de cet écosystème fragile que forment les îles du Frioul. L'opéra se transforme alors en plaidoyer écologique.

Crédit photographique : © Pierre Gondard

Aïchoucha : le bon son du bled



Aïchoucha, Khalil Epi, Vieille-Charité © Pierre Gondard

Khalil Epi présentait dans la cour de la Vieille Charité une oeuvre puissante. Un voyage visuel et musical dans une Tunisie profonde, sauce électro

Trois écrans géants nous accueillent dans la vaste cour de la Vieille Charité où la nuit peine à tomber. Sur le côté, Khalil Epi est derrière ses machines : synthétiseur, contrôleur de pad, table de mixage... devine-t-on depuis les sièges installés pour l'occasion. Les spectateurs sont venus nombreux pour assister à Aïchoucha , une performance visuelle et sonore de ce franco-tunisien, qui nous promet un voyage dans les terres et la musique de son pays natal. Une promesse largement surpassée.

Archive sensible

C'est à Tunis que l'itinérance débute. Des plans en hauteur sur la ville, de nuit, de jour, sur fond de musique électro. Puis Khalil Epi pose sa caméra sur une table où une bande d'amis discute gaiement. L'un d'eux se dit « trop saoul » pour chanter, mais il se lance. Sa voix prend tout à coup une puissance sonore remarquable, le talent de ce chanteur d'un soir d'abord, mais surtout le travail réalisé par l'artiste pour capter, mixer, et amplifier sa voix. Sur scène, Khalil Epi joue par dessus les images et la bande-son. Il envoie tantôt des kicks de basse, tantôt des mélodies au clavier, ou des vagues acoustiques toujours en parfaite synchronisation avec les images. Le rendu est saisissant, et les sièges grincent tant il est difficile de rester immobile devant ce bijou musical.

Des scènes se dessinent qui disent les dominations et les libérations. Celle d'un viol, brutal, sans regard complaisant, qui laisse la victime inerte dans les bras consolateurs de sa mère, est la plus violente ; mais tout aussi fortes sont celle de la transfiguration d'un homme qui se colore, s'assouplit et se féminise, ou l'épanouissement magique de la figure de la mère rendue belle, vivante, par ses enfants. La musique, à la fois joyeuse et grave, puissante et subtile, faite de loops et de samples vocaux, de souvenirs mélodiques et d'inventions, accompagne et précède souvent cette affirmation d'une confiance dans la force vitale, dans les paysages les plus arides, les histoires les plus sanglantes, les dénuements les plus extrêmes.

Destins jumeaux

À Klap, **Hanin Tarek** et **Amina Abouelghar** dansent en parallèle, ce qui est toujours fascinant. Les deux artistes égyptiennes, en un court duo, font la synthèse de gestuelles différentes, que les classements de la danse nommeraient orientale baladi, hip-hop waving, contemporaine slow motion... Exécutant la plupart du temps les mêmes mouvements, leurs corps pourtant assez similaires révèlent leurs différences, au creux d'un geste qui s'incurve différemment, d'une main qui s'ouvre davantage, d'un cou qui s'incline plus longtemps. Les deux femmes enchaînent dans des cercles de lumière, puis viennent saluer, un keffieh palestinien sur les épaules.

Au coeur de la tendresse

C'est à un voyage autrement émouvant que nous invite **Malika Djardi**. Si la relation des fils à leur mère est le sujet de la plupart des autobiographies, celle des filles est plus récente et s'inscrit rarement dans ces temps adultes où la mémoire s'éteint et où la disparition est proche. La mère de la danseuse chorégraphe était déjà au coeur de son spectacle précédent, qui alliait vidéo et performance : Marie-Bernadette, épouse d'un Algérien, convertie à l'Islam, est une mère courage attachante préservant ses enfants d'une famille raciste avec qui elle a coupé les ponts. On la retrouve ici en Ehpad, Martyre, malade d'Alzheimer, inventant des gestes, des danses, que sa fille attentive filme et reprend, comprend, et dont elle s'inspire pour sa danse. Les gestes échangés, mains qui s'étreignent, caresses sur une joue, rires et paroles, coeur qui se serre quand la mémoire disparaît trop vite, sont des moments d'une rare humanité. Le spectacle est trop long, la danseuse trop bavarde, mais Malika, enceinte, trace les lignes et les cercles, toujours au bord, d'une transmission de tendresse, de gentillesse, de bienveillance, d'amour, qui persiste au-delà de la maladie, comme une indélébile empreinte fondatrice. La musique joue aussi sur les souvenirs, de début de Schubert, d'un bout de Carmen, de chansons populaires. Une mémoire partagée qui reste, bribe sur bribe, la seule relation possible, encore et toujours désirée, d'une fille avec sa mère.

Afflux d'émotions du monde

Le Festival de Marseille a débuté juste après la vague électorale d'extrême droite, y opposant un torrent solide d'empathie et d'émotions



Robyn Orlin HOW IN SALT DESERT Valerian-Galy

Le public est là, le cœur serré, et l'angoisse est palpable dans les salles pleines. Que va t-il nous arriver demain ? La conversation politique est sur toutes les lèvres, et la programmation de cette première semaine y a apporté des réponses décalées, sensibles, pleines d'une humanité faite d'identités multiples et de réponses à l'oppression.

Au Nord de l'Afrique du Sud

À La Crie, **Robyn Orlin**. La chorégraphe Sud Africaine qui a commencé sa carrière alors que l'Apartheid régnait encore, sait fabriquer des images chocs, des rapports d'humanité queer qui renversent les dominations. Son spectacle *How in salt deserts it is possible to blossom* (*Comment il est possible de fleurir/ s'épanouir dans un désert de sel*) ne se pose pas comme une question mais comme une affirmation, forcenée, de la résilience et de la vie. De la guérison possible.

Les « coloured » d'Okiep, ancienne cité minière dont la population, pas assez blanche et pas assez noire, est laissée à sa pauvreté, voit chaque année le désert fleurir après les torrentielles pluies de juillet. La chorégraphe est allée à leur rencontre, et les cinq danseurs du **Garage Dance Ensemble** et les trois musiciens de **uKhoiKhoi** font véritablement fleurir la scène. Couverts d'épaisseurs de tissus ternes ils s'en dénuent peu à peu révélant leurs couches internes, colorées, leurs mouvements souples, puissants et tendres.

Ce même ballet accompagne la suite du film, divisé en séquences pour autant de lieux et de chansons. Car Khalil Epi quitte vite Tunis, et c'est dans des villages isolés de la campagne tunisienne qu'il nous emmène. À chaque fois, on découvre derrière une image léchée, brulée de soleil, des pans de la culture populaire de ce pays. La musique bien sûr, mais aussi les costumes, les rites, les regards, l'intimité d'un patio familial.

Dans Aïchoucha, l'artiste propose en plus de son remarquable talent de vidéaste et de musicien une oeuvre qui frise avec un travail d'archive sensible. Avec ces images et ces sons, il réussit à capter ce quelque chose d'immatériel qui fait la richesse d'un pays ou d'une culture. Et de saisir, volontairement ou non, ce sentiment de mélancolie que connaissent ceux qui ont quitté leur terre d'enfance.

NICOLAS SANTUCCI

Aïchoucha a été donné le 14 juin à la Vielle Charité, Marseille.

Et ça continue...

C'est une semaine sous le signe de la création qui s'annonce, avec d'abord Freedom Sonata, lettre d'amour d'Emmanuel Gat à Marseille et à la liberté (les 20 et 21). Puis Benjamin Dupé s'installe tout le week-end dans la calanque de Morgiret avec (f)riou(l), un opéra maritime. Enfin, Maryam Kaba et Marie Kock présentent leur premier projet commun, Joie UltraLucide. Elles mêlent la danse aux mots pour exprimer la reconstruction des femmes victimes de violence (les 22 et 23).

Le Festival accueille également la première française de While we are here, rave hardcore tissée de danse folklorique de Lisa Vereertbrugghen (les 23 et 24).

Dans Anda, Diana, Diana Nepce évoque son chemin pour réapprendre à marcher après un accident qui l'a laissée paralysée (le 20). Malika Taneja présente Be Careful, performance politique créée en 2013 dans un contexte de débat national sur la situation des femmes en Inde (les 22 et 23).

Cette semaine est aussi l'occasion d'une journée dédiée à la place du handicap dans l'art, avec débat, projection, atelier et performance au Mucem (le 24), ainsi que quatre représentations de Age of Content de (La)Horde avec le Ballet National de Marseille (du 25 au 27). C.M.

Festival de Marseille

Du 20 au 27 juin

Divers lieux, Marseille

On a vu "Age of content" à La Criée : (LA)HORDE flirte avec le réel et le virtuel

Le collectif à la tête du Ballet national de Marseille joue à guichets fermés son nouvel opus "Age of content". Leur ballet s'empare des avatars des jeux vidéo et des chorégraphies sur TikTok.

Très attendue après Room with a View , la nouvelle création de (LA)HORDE pour seize danseurs du Ballet national de Marseille (BNM) a été ovationnée hier soir et jouée à guichets fermés jusqu'à jeudi soir. Le collectif dresse un portrait de notre époque "instagrammable" et superficielle où l'image est reine.

Dans un décor monumental, un gamer énigmatique pilote une voiture commandée. Des danseurs masqués apparaissent, vêtus de survêtements en velours vert pomme, caressant leurs longues extensions capillaires, bouclées et lissées à la Kim Kardashian, reine des influenceuses et figure de la toile. Tous les danseurs sont clonés sur le même modèle, interrogeant cette société des "followers", des suiveurs. Le deuxième tableau est bluffant. Tombée du ciel, une danseuse manga déambule telle une Coppélia version Lara Croft. Elle se meut comme les personnages de jeux vidéo, avec la même qualité de mouvement, flottante. Si la machine est devenue androïde, l'humain est déshumanisé. Le troisième tableau est une chorégraphie du coït à la fois brute et stylisée avec des variations de deux à six partenaires. L'amour libre est aussi une composante de l'époque.

Le final surprend sur une boucle musicale de Philipp Glass. Les seize danseurs sont entraînés dans un cycle virevoltant, une apothéose en forme d'immense farce, sourire figé aux lèvres, bonheur factice. Ils se réapproprient la technique du ballet jazz, des comédies musicales, mêlée à leur propre gestuelle. Cette ronde tourne en boucle comme les chorégraphies sur TikTok, revisitées façon ballet.

Un appel à se mobiliser contre l'extrême droite

Au moment du salut, sous les hourras du public, Marine Brutti, Jonathan Debrouwer et Arthur Harel, le trio de (LA)HORDE, au côté de Marie Didier, directrice du festival de Marseille, ont rejoint les danseurs et ont délivré un message politique. " Nous faisons partie d'un service public, le service public de l'art et de la culture qui nous permet de créer librement, d'inventer de nouvelles formes , a déclaré Marie Didier. La diversité, l'ouverture au monde, et les moyens sont essentiels pour nos activités. " Après avoir confié son inquiétude sur le climat politique actuel, elle a conclu en invitant à se mobiliser contre les idées d'extrême droite.

"Age of content", demain et jeudi à La Criée. Complet. festivaldemarseille.com

"Célébrations", un show gratuit sur le Vieux port

Après le succès de la représentation de Room With a View qui avait attiré des milliers de spectateurs devant la mairie de Marseille l'été dernier, (LA) HORDE sera à nouveau au rendez-vous de la scène flottante montée dans le cadre de l'été marseillais le mercredi 17 juillet. La représentation, gratuite, sera retranscrite sur écran géant. Les 23 danseurs du Ballet national monteront ce jour-là sur scène, ainsi que 10 "jumpers" qui ont imaginé la pièce To Da bone avec (LA) HORDE avant leur nomination au BNM. Des extraits de pièces signées par d'autres chorégraphes accueillis au Ballet national de Marseille seront présentés : Mood de Lasseindra Ninja, pionnière du voguing en France, Lazarus de l'Irlandaise Oona Doherty sur une musique religieuse et de l'argot irlandais, ou Concerto de l'Américaine Lucinda Childs.

Mercredi 17 juillet sur le Vieux-Port de Marseille. Gratuit. marseille.fr

Un documentaire sur le Ballet

Le documentaire (LA) HORDE, révolte à Marseille , tourné l'an passé, sera projeté en avant-première demain à 16 h 30 à La Criée, toujours dans le cadre du Festival de Marseille. La projection sera suivie d'un échange entre l'équipe de réalisation, (LA) HORDE et le public. Tourné à 90 jours de la première mondiale d' Age of Content , le film suit les danseurs dans la préparation de leur création ainsi que la reprise au Vieux-Port l'été dernier de leur précédente pièce, Room With a View . Alors que la ville s'embrase dans les émeutes de l'été 2023, l'actualité vient donner un écho imprévu au message de révolte de leurs pièces.

"(LA)HORDE, révolte à Marseille" jeudi 27 juin à 16 h 30 à La Criée, entrée gratuite sur réservation sur festivaldemarseille.com . Dans la limite des places disponibles.





Famille de média : Radio nationale

Diffusion : 27 Juin 2024

Durée : 04 min

Émission : Invité Culture

Sujet : La danse jubilatoire de Mriziga et de Keersmaecker sur «Les Quatre saisons de Vivaldi»

Journaliste : Muriel Maalouf

<https://www.rfi.fr/fr/podcasts/invité-culture/20240626-la-dansejubilatoirede-mriziga-et-de-keersmaecker-sur-les-quatre-saisons-devivaldi>

Be Careful, strates de violence



Photo Shubham

Au Festival de Marseille, l'artiste indienne Mallika Taneja dévoile le solo percutant *Be Careful*, créé il y a plus de dix ans. Cette performance sur les violences sexuelles en Inde et le harcèlement de rue s'avère toujours aussi d'actualité.

Face à nous, Mallika Taneja se présente nue, le regard posé calmement sur le public. **Plutôt du genre politique et engagé, la performeuse de New Delhi creuse un sillon pluridisciplinaire autour des notions de genre, de solidarité et de mémoire depuis plus d'une dizaine d'années.** En 2013, elle créait la performance : *Be Careful* (Sois prudente), une pièce devenue culte au message percutant, dénonçant le harcèlement de rue, les agressions et les viols en Inde, faisant écho au vécu d'autres femmes et personnes minorisées, à travers le monde. Plus de dix ans après sa conception, ce solo est toujours aussi actuel.

D'abord silencieuse et sereine, Mallika Taneja, nous regarde, fait danser ses yeux de droite à gauche. Dès qu'elle prononce les premiers mots, elle se saisit des étoffes colorées disposées sur des échelles autour d'elle, pour les nouer vigoureusement autour de sa taille. Ce strip-tease à l'envers n'a rien de sensuel. Il est comique, voire absurde. Il devient oppressant au fil du monologue anxieux de Mallika Taneja, qui décrit les stratégies des femmes dans l'espace public, raconte les remarques et les mises en garde assénées par les parents ou ami.e.s. Ces couches de tissus qui se superposent (étoffes traditionnelles, short, débardeurs de couleur qui la fait ressembler à un bibendum), représentent les strates de violences quotidiennes accumulées, qui finissent par empêcher toute fluidité de mouvement.

Grâce à une dramaturgie simple et un propos transparent, Mallika Taneja donne à voir cette disparition du corps des femmes de l'espace public. Elle met sur le devant de la scène l'intériorisation des violences patriarcales, l'injonction à se diminuer, à passer inaperçue et se couvrir qui sert non pas à éviter le viol, mais à pouvoir dire "ce n'est pas de ma faute", si ça arrive. *Be Careful* renvoie à une expérience commune, à laquelle beaucoup peuvent s'identifier. **En mentionnant plusieurs fois le numéro d'un bus, cette pièce fait aussi mémoire du viol en réunion d'une étudiante à New Delhi en 2012, offrant ainsi un espace de reconnaissance pour toutes les victimes de viols et de violence sexuelles.**

Belinda Mathieu - www.sceneweb.fr

Be Careful

Création et interprétation : Mallika Taneja

Surtitrage et tour manager : Sophia Kaushik

Cette pièce a été créée pour la première fois au Tadpole Repertory dans le cadre de leur spectacle NDLS

Photographies : © Shubham, Eva Roefs / Frascati Producties, David Wohlschlag

Festival de Marseille

Ballet National de Marseille

22 et 23 juin 2024

Festival de Marseille : le Royaume-Uni entre dans la danse !

Trois artistes, l'Écossaise Colette Sadler, le Londonien Botis Seva, phénomène hip-hop, et le compositeur et dramaturge irlandais Conor Mitchell sont à l'affiche. Un autre regard sur la danse.

Ils sont rarement à l'affiche des scènes françaises. Trois artistes de la scène anglo-saxonne sont invités par le Festival de Marseille , avec le soutien du British Council pour deux d'entre eux, Colette Sadler et Conor Mitchell. " C'est une scène dynamique qui tourne davantage en Europe du Nord et dans le monde anglo-saxon, je voulais les faire découvrir aux Marseillais ", explique Marie Didier , directrice du Festival de Marseille, qui les suit depuis longtemps.

Trois artistes aux esthétiques différentes mais avec un dénominateur commun : " La volonté de construire un récit sans paroles, de dérouler un fil narratif clair.

Le vaisseau spatial de Colette Sadler

Machines futuristes, images 3D, sons spatialisés, voix amplifiées... Colette Sadler imagine le devenir de l'humanité. L'artiste s'est toujours nourrie de travaux anthropologiques et scientifiques. Sa pièce Ark 1 porte le nom d'un vaisseau spatial dans lequel l'humanité aurait placé des traces de ce qu'elle est.

Elle présentera également une étape de travail de sa création, The Violet Hour , issue d'une semaine de résidence chez SCENE44 à Marseille. La pièce montre comment reconstituer du vivant, du corps, à partir d'un algorithme. Colette Sadler s'est inspirée des Métamorphoses d'Ovide, qui foisonnent de transformations : femmes qui deviennent animaux, végétaux, minéraux.

"The Violet Hour" et "ARK 1", aujourd'hui à 16h30 à SCENE44, dans la limite des places disponibles.

Botis Seva, le nouveau phénomène anglais

Récompensé par un Olivier Awards, ce nouveau prodige de la danse anglaise s'inspire du breaking, du popping (danse robotique saccadée), de la house. Dans BLKDOG, il décline avec sept danseurs la thématique de la dépression. En anglais "black dog" désigne en effet l'apathie, l'état de léthargie, l'angoisse. " Il décrit la difficulté pour les jeunes générations d'arriver dans un monde qui leur est hostile ", explique Marie Didier, directrice du festival.

"BLKDOG", dimanche 30 juin et lundi 1er juillet à 20h30 à La Friche. À partir de 12 ans. 10€. Complet. Tentez votre chance 30 minutes avant le début de la représentation.

Itinéraire d'un jeune homme gay

Compositeur et dramaturge, Conor Mitchell, directeur du Belfast Ensemble, a plusieurs cordes à son arc. " Il a souvent des préoccupations politiques , indique Marie Didier. Il vient par exemple de transcrire le répertoire des Pussy Riot , les féministes russes punks, pour orchestre symphonique ! " Sa pièce, The Doppler effect , est un dispositif immersif. Des images sont projetées sur un quadrilatère à l'intérieur duquel se trouvent le danseur et les musiciens. Conor Mitchell évoque le destin d'un jeune homme gay dans les années d'après-guerre en Irlande du Nord , en quête d'une rencontre sexuelle et/ou amoureuse une nuit à Belfast. The Doppler effect est présenté en partenariat avec le Festival TRANSFORM!.

"The Doppler effect", jeudi 4 juillet à 19h et à 23h, vendredi 5 juillet à 18h30 à La Friche. 10€. Complet. Tentez votre chance

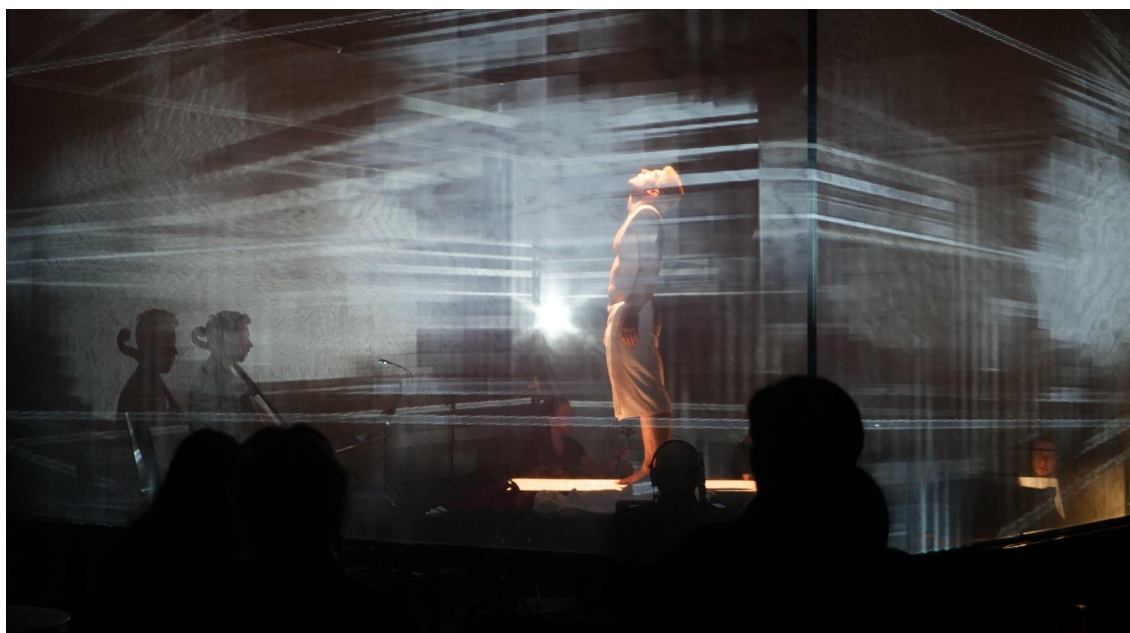
30 minutes avant le début de la représentation. festivaldemarseille.com. Dès 16 ans.

De nombreux spectacles du Festival de Marseille sont pleins. Il reste des places pour "Umuko" et "Fêu". Tarif unique 10€. festivaldemarseille.com.

Atelier de danse ouvert à tous au parc Longchamp

Le Festival de Marseille donne rendez-vous demain à 18h pour participer à un atelier de danse grand format en plein air. Venez danser avec le chorégraphe Bassam Abou Diab, l'un des invités de l'édition. Il initiera le public à la dabkeh, danse populaire de groupe pratiquée du Liban à la Syrie et très présente lors des mariages et festivités ! Vous serez guidés par le chorégraphe et danseur libanais dont l'univers se caractérise par une approche à la fois traditionnelle et contemporaine de la danse.

Samedi 29 juin à 18h au parc Longchamp, gratuit sans inscription.





[Visualiser la page source de l'article](#)

Les quatre saisons d'Anne Teresa de Keersmaeker

ON A VU AU FESTIVAL DE MARSEILLE

Figure de la danse, de Keersmaeker crée "Il Cimento dell'armonia e dell'inventione" avec Radouan Mriziga. Un quatuor aussi vivifiant et explosif que la partition de Vivaldi.

Anne Teresa de Keersmaeker se défait de toute austérité pour célébrer la vie et la nature dans Il Cimento dell'armonia e dell'inventione, présentée hier et avant-hier au Zef, par le Festival de Marseille. La pièce est portée par quatre formidables interprètes au corps et aux esthétiques diverses, Boštjan Antoncic, Nassim Baddag, danseur hip-hop, Lav Crncevic, massif et incroyablement énergique, José Paulo dos Santos, fine "gazelle" bondissante. Ces deux derniers ont ainsi livré l'un des plus beaux duos, étonnant dialogue de percussions corporelles et de claquettes revisitées, qui conduit les danseurs à puiser leur énergie vitale au fond d'eux-mêmes pour tenir la longueur.

Si la première partie tient un peu de l'exercice de style, la pièce décolle avec l'arrivée de la musique de Vivaldi. Les danseurs ont célébré la vie et les quatre saisons comme la partition. Symbole de ce cycle de saisons - pas si immuable que cela avec le dérèglement climatique - la figure de la rotation revient sous différentes formes, qu'il s'agisse de tourner sur sa tête en hip-hop ou de balayer majestueusement l'espace en cercles ou en huit, main tendue en signe d'offrande et d'ouverture. La pièce célèbre la nature mais s'alarme aussi du changement climatique lorsque le sol s'enflamme de rouge et que les interprètes restent scotchés au sol comme des insectes collés sur une lampe tandis que dans le dernier tableau, "l'Hiver", une voix off égrène les mots du poème de Asmaa Jama, We, the salvage. L'une des plus belles soirées du festival.

Marie-Ève Barbier

« Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention », les contrepoints en quatre corps d'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga



Après une série d'un mois de représentations à Bruxelles, la dernière création d'Anne Teresa De Keersmaecker arrive bien rodée en France. Et c'est au Festival de Marseille, avant Montpellier Danse et le Festival d'automne, que ce dialogue entre quatre corps et les quatre saisons de Vivaldi s'entrelace dans des volutes éternelles.

Hiver

La tension est assez palpable ce soir au Théâtre du Merlan. Il est situé dans les célèbres quartiers nord, au plus près du peuple. Sur les vitres extérieures, le mot « Essentiel » est collé en réponse au mépris du gouvernement pendant la COVID, que le secteur n'a jamais digéré, et la présence massive d'une lecture patrimoniale de la culture par les élus d'extrême droite sur ce territoire. Le lieu est plein à craquer pour voir ce qu'Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga peuvent faire des Quatre Saisons de Vivaldi. La chorégraphe, présente hier lors de la première, ne cachait pas son émotion face à la tempête dans laquelle elle se trouve accusée par d'anciens membres de Rosas de violence psychologique. Aucune plainte n'a été déposée à cette date. Et il n'est pas possible de se détacher de tous ces contextes quand la pièce commence.

Automne

Il y a d'abord le silence, comme elle aime souvent le poser. Le silence est une actrice chez Anne Teresa qui nous propose d'abord de regarder la lumière, juste la lumière. En l'occurrence, trois murs de néons aléatoires. Cela dure un temps, assez longtemps pour nous mettre dans un état entre ennui et énervement. Mais c'est juste là, entre ces deux sensations, qu'elle

suspend ce premier acte. Le corps arrive, et quel corps. Boštjan Antončič dans une pénombre rouge et toujours en silence, vient poser un solo qui ouvrira chacune des quatre saisons, à commencer par l'automne. Un solo très animal où la chorégraphe n'hésite pas à convoquer l'image d'un oiseau qui s'envole dans des sauts puissants et une infinie douceur dans les doigts. Nassim Baddag, Lav Crnčević, José Paulo dos Santos attendent, assis sur les néons comme sur des balançoires. Boštjan Antončič commence à dérouler selon la pure grammaire Keersmaeckassienne. Son corps penche en arrière, il marche rapidement, lève une main comme si l'air la portait, puis fait descendre le mouvement du bras jusqu'à la hanche, jusqu'à la vrille. [L'écriture de la pièce s'inscrit à 100% dans le corpus d'Anne Teresa](#). On y trouve des spirales époustouflantes (*Fase...* décidément), des courses qui peuvent être inversées ou latérales et des contrepoints infinis. On y trouve, bien évidemment, le cœur de ses recherches sur la relation entre corps et musique depuis 40 ans. Depuis *Fase*, chacune de ses pièces donne une réponse à cette question : plutôt que danser au rythme de la musique, comment la danse peut-elle devenir la musique.

Printemps

Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention va encore plus loin en répondant à cette question par le plaisir de jouer. Désormais rejoint par les trois autres, Boštjan Antončič se mêle au groupe 100% masculin.

C'est la deuxième fois que nous voyons Anne Teresa De Keersmaecker écrire pour des corps de garçon. La dernière fois, c'était pour le sublime *Love Supreme*. Une pièce de 2005 réécrite en 2017, où déjà l'hyper fluide José Paulo Dos Santos excellait.

Toujours en quête et en écoute de nouveaux gestes pouvant être intégrés dans sa danse mathématique, la chorégraphe star s'amuse à voir comment le hip hop peut entrer dans ses courbes. L'exercice fonctionne à merveille. Elle essore Nassim Baddag en transformant ses figures de break en lignes fines et subtiles. Et puis il y a Lav Crnčević, aux accélérations dingues dans ses spirales hélicoïdales.

Été

Le quatuor fonctionne de façon époustouflante. Quand vient le printemps, les cercles se font répétitions légères, et quand vient l'été, les corps tremblent avant d'éjecter les jambes dans un demi-rebond.

C'est assourdissant d'intelligence, d'écriture et de précision. Il n'y a rien de facile et pourtant, la pièce a des allures futiles. Elle se moque gentiment des JO en les faisant patiner, entre autres, elle se moque aussi des histoires de mecs, qu'elle ose basculer dans la camaraderie potache. Pendant ce temps, la musique disparaît souvent, les corps restent. Et les déphasages dont elle seule maîtrise la technique se parent d'autres atours, ceux de l'humour et de la générosité.

Magistral.

Les 28 et 29 juin au Festival de Marseille, 1 et 2 juillet à Montpellier Danse, du 13 au 22 septembre au Théâtre de la Ville (Festival d'automne)

Visuel : ©Anne Van Aerschot



RICHARD HAUGHTON

Fig ! (Réveille-toi !), par le Groupe acrobatique de Tanger (2020) aux Zébrures d'automne.

AGENDA DES FESTIVALS DE L'ÉTÉ

PAGES RÉALISÉES
PAR HANNA LABORDE
ET TIPHAINE LE ROY

La période estivale est le grand moment des festivals des arts de la scène. Aux côtés du théâtre, les arts de la rue, la marionnette et le cirque ont aussi une belle place. Petit tour d'horizon des rendez-vous prévus, un peu partout en France.

FESTIVAL D'ANJOU

Jusqu'au 26 juin à Angers, Cholet et Saumur (49)

Alliant théâtres classique et contemporain, le Festival d'Anjou se déroule dans des lieux patrimoniaux du Maine-et-Loire. Il reste encore quelques jours pour profiter de sa programmation. Jacques Osinski présente *Fin de partie*, de Beckett, avec notamment Denis Lavant et Frédéric Leidgens, au cloître Toussaint, à Angers. Il est encore possible d'assister à *Vidéo*

club, de Sébastien Thiéry, mis en scène par Jean-Louis Benoît, avec Yvan Attal, Noémie Lvovsky et Paolo Mattei au château du Plessis-Macé. Le festival s'achèvera sur une représentation du *Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, mis en scène par Frédéric Cherboeuf, au château du Plessis-Macé. festivaldanjou.com

LE MOIS MOLIERE

Jusqu'au 30 juin à Versailles (78)

Versailles, ville associée au théâtre depuis le XVII^e siècle, célèbre chaque année Molière, mais seulement tous les mois de juin. Le festival propose à la fois des pièces classiques et des textes contemporains. À voir – entre autres – d'ici la fin du mois de juin, *Paris-Istanbul*, dernier appel, d'après Sedef Ecer, mis en scène par Éric Bouvron; *Le Village de l'Allemand ou le journal des frères Schiller*, d'après Boualem Sansal, mis en scène par Luca Franceschi; *La Danse du caméléon* (création 2024 du festival), écrit et interprété par Éric Bouvron... moismoliere.com

FESTIVAL DE MARSEILLE

Jusqu'au 6 juillet à Marseille (13)

31 propositions artistiques, dont 24 spectacles, parmi lesquels 7 créations, imaginées par des artistes venus de 15 pays différents. Voici en quelques chiffres cette nouvelle édition du Festival de Marseille. Danse, performances, fêtes, films et musique animeront la ville selon des projets mettant l'accent sur l'innovation, comme sur la collaboration avec les habitantes et habitants. Avec notamment (*f*)riou(l), un opéra maritime, de Benjamin Dupé; la performance *L'Âge de nos idées*, de la compagnie suisse Dreams Come True; *Be Careful*, de la performeuse indienne Mallika Taneja... festivaldemarseille.com

Radio Maniok, par Cirquons Flex (2023), au Mans fait son cirque.

MÉGAWATT

Jusqu'au 10 juillet 2024 à Paris et en Seine-et-Marne

Organisé par la coopérative De Rue et De Cirque, Megawatt est un récent festival dédié aux arts vivants en espace public. Pour cette deuxième édition, 20 compagnies sont invitées pour une cinquantaine de représentations gratuites – un seul spectacle est payant. Avec notamment Chloé Moglia, Sophie Perez, Nathalie Pernet, CirkVOST... Le festival se déroule à Paris, dans les 12^e et 13^e arrondissements, autour du nouveau lieu Rue WATT, fabrique artistique pour la rue, le cirque et l'espace public, et à Quincy-Voisis (Seine-et-Marne). Au-delà des spectacles, MégaWATT invite les spectateurs et spectatrices à pratiquer, à découvrir, à se lancer sur la piste grâce à des stages et ateliers.

2r2c.coop

FESTIVAL DES 7 COLLINES

Du 21 juin au 7 juillet à Saint-Étienne (42)

Le cirque et la musique s'invitent à Saint-Étienne chaque début d'été, avec une programmation internationale. Avec *Trap*, de la compagnie El Nucleo, composée d'artistes d'origine colombienne; *OctOpus*, du Cheptel

Aleikoum et Circa Tsuica; *The Black blues brothers*, par cinq acrobates kényans; *Do you know this song*, de l'Indienne Mallika Taneja; *Cirque Kalabanté*, de Yamoussa Bangoura, artiste d'origine guinéenne...

festivaldes7collines.com

LE MANS FAIT SON CIRQUE

Du 22 au 30 juin au Mans (72)

Pôle national des arts du cirque du Mans, Le Plongeur présente la création la plus innovante dans ce domaine avec le P'tit cirk, Fanny Soriano, le collectif Cirké craké, Cirquons flex... Parmi les propositions à ne pas rater: *Leag and legend*, de la compagnie 15feet6. Armés de perches de saut et de rubans adhésifs, trois acrobates pulvérisent un par un chaque record. Et peu importe de quel sport il s'agit, seul le spectacle compte. Mais aussi *Bluff*, de la compagnie 100 issues, où figures musicales et acrobatiques jouent avec la limite entre le vrai et le faux, défiant la gravité, le bon sens et l'obsession sécuritaire. À découvrir aussi, les 190 élèves issus de 15 cours de loisir avancé et spécialisation du Plongeur pour leurs spectacles de fin d'année. lemansfaitsoncirque.fr



CEDRIC DEVAISON



Festival QUAND MARSEILLE DANSE

Avec de nombreuses créations, le festival de Marseille devient un incontournable de l'été. Pour *Freedom Sonata*, Emanuel Gat convie onze danseurs dans un spectacle en noir et blanc qui capte la lumière sur une sonate de Beethoven et la musique de Kanye West. Les *Quatre Saisons* ont inspiré à Anne Teresa De Keersmaecker et Radouan Mriziga *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention*, une pièce sur le changement climatique. Du 14 juin au 6 juillet, festivaldemarseille.com





[Visualiser la page source de l'article](#)

Festival de Marseille : la dernière semaine en cinq rendez-vous

DANSE/PERFORMANCE

Hamza Lenoir, Bidiefono DeLaVallet, Dorothée Munyaneza, The Belfast Ensemble, Fouad Boussouf... à l'affiche au tarif unique de 10 euros.

Dernière ligne droite pour le festival de Marseille, qui a multiplié les propositions entre danse et performance, une fenêtre ouverte sur le monde invitant des artistes de cinq continents. Nombre de spectacles sont complets, mais il reste des places pour Fêu, à découvrir vendredi et samedi au théâtre de la Sucrière.

Hamza Lenoir : Mayotte vue de l'intérieur

Accompagné par le danseur Inssa Hassna dit "Jésus" et le musicien Nacho Ortega, l'artiste mahorais Hamza Lenoir compose un kaléidoscope sur les rites et religions de Mayotte dans Le corps de Jésus. La scène accueille les paroles et les chants, elle devient espace de partage et de transmission autour de l'histoire politique, économique et sociale de l'île. Une première création de Hamza Lenoir qui a pu terminer sa pièce à Marseille après les émeutes à Mayotte grâce à l'accueil du théâtre Joliette, du 3bis F et du festival de Marseille.

"Le corps de Jésus"
"

, demain et mercredi à 19 h au théâtre Joliette. Complet. Tentez votre chance 30 minutes avant le début de la représentation, des places se libèrent souvent.

Le "sorcier" DeLaVallet

Le danseur et chorégraphe congolais DeLaVallet Bidiefono, habitué des grands plateaux à l'énergie "rock", s'inspire d'une figure iconique du continent africain, Kimpa Vita surnommée la Jeanne d'Arc congolaise, qui fut brûlée vive. Pour donner voix aux femmes conquérantes d'hier et d'aujourd'hui, il a fait appel à deux superbes artistes : la chanteuse malgache Dina Mialinelina et la danseuse Florence Gnarigo.

"Sorcières", demain et mercredi à 21 h au théâtre Joliette.

La marseillaise Dorothée Munyaneza

Installée à Marseille, la chorégraphe performeuse Dorothée Munyaneza bénéficie d'un rayonnement international. Elle est régulièrement présentée au Festival de Marseille depuis sa première pièce, Samedi détente, qui évoquait le génocide qu'elle a connu. Pour sa création Umuko, "l'arbre-sacré", elle entre en conversation avec cinq artistes de la jeune scène de Kigali, nés après le génocide, qui incarnent pour elle le futur, la paix et la réconciliation.

"Umuko", mercredi et jeudi à 21 h à La Friche. Complet. Tentez votre chance sur place 30 minutes avant le début de la représentation.

La nuit d'un jeune "gay"

Compositeur et dramaturge, Conor Mitchell, directeur du Belfast Ensemble, évoque le destin d'un jeune homme gay dans les années d'après-guerre en Irlande du Nord, en quête d'une rencontre sexuelle et/ou amoureuse une nuit à Belfast. Sa pièce, The Doppler effect, est un dispositif immersif. Des images sont projetées sur un quadrilatère à l'intérieur duquel se trouvent le danseur et les musiciens. The Doppler effect est présenté en partenariat avec le Festival TRANSFORM!

"The Doppler effect", jeudi 4 juillet à 19 h et à 23 h, vendredi 5 juillet à 18 h 30 à La Friche. 10 €. Complet. Tentez votre chance 30 minutes avant le début de la représentation. festivaldemarseille.com.

À partir de 16 ans.

La ronde de Fouad Boussouf

Dix danseuses lancées dans une ronde permanente et quasi mystique présentent Fêu de Fouad Boussouf, directeur du Centre chorégraphique national (CCN) du Havre, une pièce qui exalte la force collective. Fouad Boussouf raconte s'être souvenu de la nuée de libellules qui tournait autour de lui, enfant, pour écrire cette pièce. Il se souvient des rythmes de son enfance au Maroc, des soirées festives et spectaculaires, des états de transe où l'on se révèle à soi-même en dépassant toute notion de puissance physique, de virtuosité ou d'esthétique.

"Fêu", vendredi 5 et samedi 6 juillet à 22 h au théâtre de la Sucrière. Samedi, la représentation sera suivie d'un DJ set de SABB.

festivaldemarseille.com



Marie-Ève Barbier

"Fêu" de Fouad Boussouf sera présenté en plein air vendredi 5 et samedi 6 juillet en clôture du festival au théâtre de la Sucrière (15e).

Photo Christophe Raynaud de Lage



[Visualiser la page source de l'article](#)

Les corps se déchaînent au Festival de Marseille

Arts multiples

La 19e édition du Festival de Marseille entre dans sa dernière ligne droite cette semaine avec des spectacles marqués par l'émancipation et le souvenir.

Les corps se déchaînent au Festival de Marseille

Arts multiples

La 19e édition du Festival de Marseille entre dans sa dernière ligne droite cette semaine avec des spectacles marqués par l'émancipation et le souvenir.

Depuis le 14 juin, la 19e édition Festival de Marseille donne à voir les corps en mouvement à travers la danse et le théâtre, et notamment les luttes internes qui peuvent le traverser. Alors que cette mouture touche bientôt à sa fin, un credo encore exploré mardi 2 et mercredi 3 juillet au théâtre Joliette avec Sorcières/Kimpa Vita. Conçue par la chorégraphe DeLaVallet Bidiefono, un spectacle à l'énergie rock lancinante autour de la figure de Kimpa Vita, « jeune femme congolaise qui s'est levée au XVIII

e siècle pour lutter contre l'esclavage et les massacres commis par les colonisateurs. Elle sera brûlée vive, d'où son surnom de Jeanne d'Arc africaine », situait Marie Didier, directrice du Festival de Marseille, lors de sa présentation. Une martyre et prophétesse dont l'esprit sera transporté sur scène par une danseuse, une chanteuse et un musicien pour « en hommage au combat des femmes conquérantes d'hier et d'aujourd'hui ».

Fine fleur scénique

La Friche Belle de Mai accueillera pour sa part les 3 et 4 juillet Umuko, du nom de cet arbre sacré répandu dans les paysages du Rwanda. Entremêlant musique, danse et poésie, Dorothée Munyaneza réunit cinq jeunes artistes de son pays natal, qu'elle a quitté après le génocide des Tutsis, pour se souvenir et célébrer ce conifère aux fleurs flamboyantes qu'elle n'a jamais oublié. À la lisière de la musique, de la danse, de la performance et de la vidéo, le metteur en scène et compositeur Conor Mitchell, avec le Belfast Ensemble, donnera à voir jeudi et vendredi, toujours à la Friche, The Doppler Effect. Dans le but d'évoquer « le destin d'un jeune homme gay dans les années d'après-guerre en Irlande du Nord »

P.A.



« Sorcières/Kimpa Vita », une création de DeLaVallet Bidiefono à voir mardi et mercredi au Théâtre Joliette. PHOTO dr

"Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention" d'Anne Teresa De Keersmaeker et Radouane Mriziga

Programmée au Festival de Marseille, juste avant Montpellier Danse, voilà une création d'Anne Teresa De Keersmaeker et de Radouane Mriziga promise à un bel avenir.

Véritable « tube » de la musique classique au point de faire oublier ses origines baroques et vénitiennes, *Les Quatre Saisons* d'Antonio Vivaldi composée en 1723, est une oeuvre dont la multiplication des interprétations a banalisé son écoute, voire même l'a « inaudibilisée ».



"Il cimento dell'armonia e dell'invention" © Anne Van Aerschot

C'est pourquoi il semblait un peu étonnant qu'Anne Teresa De Keersmaeker, experte de la musique savante s'en entiche. Mais c'était sans doute compter sans l'anniversaire des 300 ans de ces fameux concertos, et sans le dérèglement climatique qui en fait, finalement, un bon sujet d'actualité. C'est d'ailleurs à cet endroit que l'aborde la chorégraphe flamande qui affirme : « *Les Quatre Saisons nous interpellent dans notre relation à l'environnement, une question qui est justement au coeur de nos oeuvres. [...] C'est quelque chose qui nous préoccupe beaucoup et qui continue de soulever de nombreuses questions. Est-ce qu'il y a encore des saisons ?* » C'était aussi compter sans l'interprétation de la violoniste Amandine Beyer et Gli Incogniti, qui en donnent une version urgente, déchirée, écorchée, un peu étrange. Et puis, la musique n'est pas jouée ni dans l'ordre, ni dans son intégrité, et surtout, ça ne s'appelle pas *Les Quatre Saisons*, mais, *Il Cimento dell'Armonia e dell'Invention* (*La confrontation entre l'harmonie et l'invention*) qui comprend douze concertos et dont ces quatre là ne sont que les premiers.

Galerie Photo : Anne Van Aerschot





Pause

Mais, « la confrontation entre l'harmonie et l'invention » est certainement le sujet de toujours d'Anne Teresa De Keersmaeker, elle qui a érigé quasiment en principe l'assujettissement à la forme et la tentation du chaos, l'ordre et le désordre, l'abstraction et la théâtralité.

Et, une fois de plus, on retrouve dans cet opus ce mélange étrange de contrainte et de liberté caractéristique de son écriture, qui patiemment construit la chorégraphie du haut puis du bas du corps, en lui impulsant un rythme, puis des déplacements en cercle, en spirale, en tours, au pas ou au galop, débordant d'une énergie virevoltante, effectuant des huit et des voltes, rarement au rythme de la musique, ou alors sur l'impulse le plus basique et souterrain.

Galerie Photo : Anne Van Aerschot

•









Pause

Mais, et c'est peut-être aussi l'apport de Radouane Mriziga, on distingue aussi une gestuelle tout autre, avec des frappes de pieds et des mains qui finissent par rappeler les élégantes claquettes d'un Fred Astaire dans un duo virtuose, que le public commence d'ailleurs à applaudir comme il se doit...

Et puis il y a ces danses imitatives de la nature, avec le souffle du vent et les cris des oiseaux, qui avaient déjà contribué au succès de *Cesena*. On voit passer un cheval, un faon peut-être, des chiens aboient, tandis que les danseurs sont en pleines semailles ou en pleine chasse, des hommes sur un cheval de trait. Au milieu de ces scènes de genre, un des danseurs fait une coupole au ralenti ou d'autres figures d'une break dance très cérébrale.



"Il Cimento dell'armonia e dell'inventione" © Anne Van Aerschot

Le plus impressionnant de ce spectacle est certainement ce quatuor d'hommes aux personnalités et aux interprétations affirmées. Nous avons particulièrement été happés par l'extraordinaire fluidité de Lav Crnčević et ses déplacements impondérables, et l'autorité souple de Boštjan Antončič qui induit une pointe d'humour, ou un léger décalage délicieux dans ses mouvements. Mais le hip-hop au ralenti de Nassim Baddag ou les claquettes et l'allant de José Paulo dos Santos ajoutent aussi à ce spectacle d'une grande vitalité.

Agnès Izrine

Vu le 29 juin 2024 au Festival de Marseille

Au festival Montpellier Danse le 1er, 2 juillet à l'Opéra Comédie

Distribution

Rosas / A7TAS

Chorégraphie : Anne Teresa De Keersmaeker, Radouan Mriziga

Créé avec et dansé par : Boštjan Antončič, Nassim Baddag, Lav Crnčević, José Paulo dos Santos

Musique : Antonio Vivaldi, *Le quattro stagioni*

Scénographie et lumière : Anne Teresa De Keersmaeker, Radouan Mriziga

Direction des répétitions : Eleni Ellada Damianou

Enregistrement : Amandine Beyer, Gli Incogniti Alpha Classics/Outhere Music 2015

Analyse musicale : Amandine Beyer

Poèmes : Asmaa Jama, 'We, the salvage', Antonio Vivaldi, 'Le quattro stagioni'

Costumes : Aouatif Boulaich

Chef costumière : Alexandra Verschueren assistée par Chiara Mazzarolo et Els Van Buggenhout

Habillage : Els Van Buggenhout

Assistante à la direction artistique : Martine Lange

Coordination artistique et planning : Anne Van Aerschot

Tour Manager : Emma Hermans, Jolijn Talpe

Direction technique : Thomas Verachtert

Techniciens : Jan Balfoort, Thibault Rottiers

Catégories:

[Spectacles](#)

[Critiques](#)

tags:

[Festival de Marseille](#)

[44e Festival Montpellier Danse](#)

[Anne Teresa De Keersmaeker](#)

[Radouane Mriziga](#)

[Boštjan Antončič](#)

[Nassim Baddag](#)

[Lav Crnčević](#)

[José Paulo dos Santos](#)

[Antonio Vivaldi](#)

[Amandine Beyer](#)

[Gli Incogniti](#)

DANSE

 Festival
de Marseille


Le Festival de Marseille 2024 célèbre la diversité de la création internationale

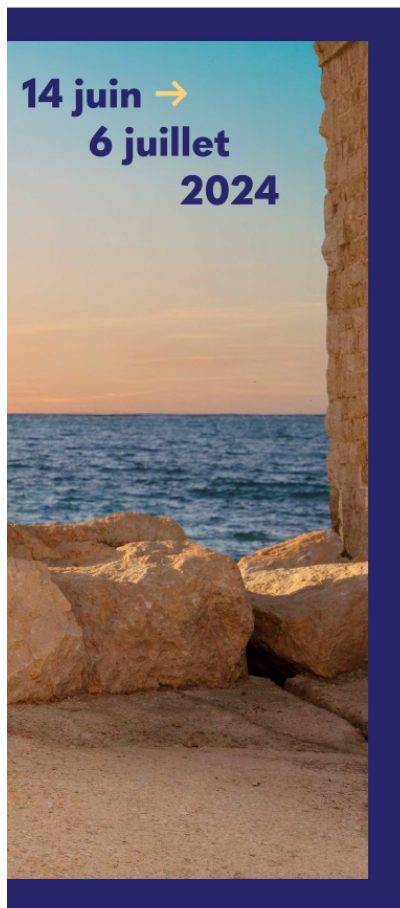
Le Festival de Marseille est de retour pour son édition 2024, avec trois semaines et quatre week-ends d'art et de culture du 14 juin au 6 juillet. Avec une programmation riche en danse, performances, musique et films, cet événement promet d'offrir une véritable immersion dans la scène artistique contemporaine. Cette année, le festival présente sept créations originales ainsi qu'une re-création, dont trois premières en France et deux premières en Europe.

DANSE, PERFORMANCES, MUSIQUE ET CINÉMA

Avec 55 représentations au total, le festival investit plusieurs lieux de la cité phocéenne, du Nord au Sud :

Théâtre la Sucrière, Le ZEF, KLAP Maison pour la danse, Friche la Belle de Mai, Scene44, studio Dans les parages La Zouze, le parc Longchamp, le Théâtre Joliette, le Centre de la Vieille Charité, le parvis de la Major, Alcazar BMVR, l'Artplexe Canebière, le Mucem, la place Bargeon, le théâtre La Criée, la calanque de Morgiret (Archipel du Frioul), le ballet national de Marseille et La Cité Radieuse.

En plus des spectacles, le festival propose huit ateliers de danse gratuits, accessibles à tous, ainsi que deux tables-rondes pour nourrir la réflexion et les échanges autour de la création artistique. 15 spectacles sont adaptés aux spectateurs sourds et malentendants, et six spectacles adaptés aux déficients visuels. Plus de 30 classes bénéficieront également de l'éducation artistique



14 juin →
6 juillet
2024

© Anne Van Aerschot, Nasa Earth Observatory.

et culturelle du festival. Avec des artistes venant de plus de 20 villes réparties sur 15 pays, dont l'Afrique du Sud, l'Allemagne, l'Angleterre, la Belgique, l'Égypte et la France, le Festival de Marseille veut célébrer la diversité culturelle et la richesse de la création artistique internationale.

Juliette Matilla

Du 14 juin au 6 juillet dans 18 lieux à Marseille. Le Festival de Marseille propose les tarifs suivants : 10 euros pour le grand public, cinq euros pour les moins de 12 ans et les étudiants d'Aix-Marseille Université et 1 euro pour les personnes en situation de précarité et de handicap, grâce à une billetterie solidaire.

**Le coup
de cœur
Gomet'**

La sélection de Gomet'

JOIE ULTRALUCIDE

Maryam Kaba et Marie Kock s'unissent pour créer Joie UltraLucide, une œuvre célébrant l'écoute de soi et l'émancipation des femmes. Conçue avec et pour les femmes de Marseille, cette création redonne vie aux corps féminins victimes de violence et combat les stéréotypes, mettant en lumière leur force et énergie vitale.

Maryam Kaba, chorégraphe, et Marie Kock, autrice et journaliste, partagent leurs engagements féministe et antiraciste, ainsi qu'une passion pour la danse et le yoga. Joie UltraLucide, leur projet commun, met en scène 20 femmes de cultures et de milieux différents, rencontrées à la Maison des femmes, intégrant lectures, rituels de parole, chorégraphies et interactions avec le public. La pièce se veut une passerelle vers une émancipation joyeuse, un espace de reconnaissance où le récit libère le corps autant que la parole.



Joie UltraLucide. Crédit Emeline Daveaux / Taipei Zoo.

Samedi 22 juin à 19h et dimanche 23 juin à 16h. Ballet national de Marseille, 20 boulevard de Gabès 13008 Marseille. Tarif : 10€.

DANSE

THE DOPPLER EFFECT

Conor Mitchell, compositeur, librettiste et metteur en scène primé, présente avec le Belfast Ensemble une œuvre poétique explorant le destin d'un jeune homme gay après-guerre en Irlande du Nord. The Doppler Effect combine musique, performance et visuels dans un cube interactif, où une voix off raconte l'histoire d'un homme né en 1998, l'année du cessez-le-feu.

La pièce dépeint ses tentatives de trouver l'amour et sa relation complexe avec Belfast, reflétant la tension entre connexion et déconnexion avec son passé et sa communauté. Sans imposer de point de vue, Mitchell invite le public à une expérience personnelle et visuellement immersive, créant différentes perspectives à partir de l'histoire.

Cette création, soutenue par le British Council et en partenariat avec le Festival Transform! et Outburst Arts, permet une exploration émotionnelle et intellectuelle universelle.

4 juillet 19h et 23h et 5 juillet 18h30. Friche la Belle de Mai, 41 rue Jobin 13003 Marseille. Tarif 10€.



The doppler effect © MattCurry, Neil Harrison.



FÊU

Fouad Boussouf, chorégraphe au Phare - CCN du Havre Normandie, s'inspire de ses souvenirs d'enfance au Maroc pour créer « Fêu », une pièce où dix danseuses tournent dans une ronde mystique.

Les danseuses passent du clair-obscur à la lumière, révélant leur fièvre et présence. Boussouf transmet aux interprètes des rythmes festifs et de transe qui dépassent la virtuosité physique. « Fêu » explore une énergie collective et une rythmique phénoménale. La musique électronique de François Caffenne accompagne cette communion des corps, libérés dans la contrainte du cercle. Le spectacle se termine avec un DJ set festif de Sabb, plongeant dans des styles afro-diasporiques et dark disco.

Du vendredi 5 au samedi 6 juillet 2024 à 22h. Théâtre de la Sucrière, Parc François Billoux 246 Rue De Lyon 13015 Marseille. Tarif unique : de 5 à 10 €.

FÊU © Antoine Friboulet, Boulomsouk Svadphaiphane, Christophe Raynaud de Lage



Pina, my love - Photographie © Andrea Caramelli

FASL

L'artiste libanaise Nivine Kallas fusionne danse et écriture dans un langage formel riche en variations. Son travail explore les correspondances entre les mots, les signes, et les mouvements du corps, créant des performances sans cesse renouvelées. Nivine Kallas s'exprime en explorant les états du corps et de l'âme, trouvant des liens entre symbolisme physique et linguistique. Sur scène, elle utilise des mouvements organiques et intimes, accompagnés de musique pop arabe et de dessins projetés, offrant une improvisation libre. Après deux ans de recherche et une avant-première à Beyrouth, elle présente une performance évolutive, imprégnée de son environnement.

Vendredi 28 et samedi 29 juin à 19h. Le Zef - Scène Nationale de Marseille, Avenue Raimu 13014 Marseille. Tarif unique : 10 €.

La sélection

PINA, MY LOVE

Bassam Abou Diab, chorégraphe et danseur libanais, explore la liberté et la résistance à travers la danse dans son spectacle « Pina, My Love ». Citoyen libanais vivant à la croisée de plusieurs pays du Moyen-Orient, où la privation de liberté est courante, il utilise le corps, la danse et la musique pour exprimer les mécanismes de survie face à l'isolement et la torture. Incorporant folklore et danse orientale, il traduit l'invisible et inexprimable réalité carcérale. Avec le musicien Ali Hout, ils croient en l'art comme moyen de surmonter les souffrances, faisant de chaque performance un acte de résistance et de catharsis.

Lundi 1er juillet à 18h30, Friche Belle de Mai 41 Rue Jobin 13003 Marseille. Tarif unique : 10 €.



BLKDOG © Camilla Greenwell

BLKDOG

Botis Seva, figure montante de la scène hip-hop internationale, explore la perte de l'innocence dans sa pièce BLKDOG. Accompagné de danseurs polyvalents, il mélange émotions sombres et énergie juvénile, créant un spectacle aux multiples esthétiques.

Lauréat de nombreux prix, Botis Seva exprime colère, chagrin et traumatismes d'enfance à travers des mouvements précis et puissants, enveloppés de brume et rythmés par la musique de Torben Lars Sylvest. La fusion du hip-hop, de la danse contemporaine et du krump aborde l'identité raciale, une thématique centrale dans son œuvre. Blkdog est une lutte intérieure où les jeunes artistes tentent d'accepter la perte de leur innocence avec vitalité et virtuosité.

30 juin et 1er juillet à 20h30. Friche la Belle de Mai, 41 rue Jobin 13003 Marseille. Tarif 10€.

EN SCÈNE [FESTIVAL DE MARSEILLE 2024] FREEDOM SONATA D'EMANUEL GAT / ANDA, DIANA DE DIANA NIEPCE

C'est ce que l'on appelle une belle soirée de festival : deux propositions artistiques dans la même soirée, qui n'ont pas grand-chose à voir, mais qui interpellent chacune à leur façon par bien des chemins. Au **Festival de Marseille**, qui chaque année anime la cité phocéenne de ces propositions éclectique et percutante, se mêlaient ainsi **les corps jeunes et exultants** de la compagnie d'**Emanuel Gat**, et **le corps empêché de Diana Niepce**. Les premiers saisissent par leur virtuosité joyeuse, leur énergie déchaînée portée par l'écriture toujours nourrie du chorégraphe. La deuxième part dans une voie aride et sans fioritures. Mais touche au cœur par la profonde capacité du corps à créer de la poésie, malgré toutes ses blessures.



Freedom Sonata d'Emanuel Gat Emanuel Gat Dance

Voilà quelques mois que le plus français des chorégraphes israéliens **Emanuel Gat** s'est installé à Marseille. Alors pour sa première pièce au cœur de la Cité Phocéenne, **c'est à la jeunesse de cette ville, à sa fougue**, à son embrasement que le chorégraphe veut rendre hommage avec sa nouvelle création **Freedom Sonata**. Créé, comment faire autrement, au bouillonnant **Festival de Marseille** et dans les murs du Théâtre de la Criée. Le titre fait irrémédiablement penser à Beethoven. C'est d'ailleurs sa Sonate pour piano 32 qui ouvre le bal. Mais ce n'est qu'une parenthèse, peut-être après un peu vaine et presque de trop. Car cette pièce prend véritablement ses racines dans le hip hop, et plus particulièrement dans l'album mythique **The Life Of Pablo de Kanye West**, sorti en 2016, véritable bande-son de la danse. C'est là que les onze interprètes y puisent leur énergie, leur force, leur grain de folie, pour dérouler avec **le bonheur de danser chevillé au corps** la chorégraphie ciselée d'Emanuel Gat.

Tout commence sur un fond noir. Une silhouette en blanc s'étire dans l'espace, vite rejoint par dix autres. Commence alors une **ode à la danse, à la folie de la jeunesse, à sa façon crâneuse de déplacer les montagnes** et de regarder l'avenir droit dans les yeux. Pourtant en scène, certains danseurs et danseuses n'ont plus 20 ans, il y a du poivre et sel. Ce sont pour

beaucoup des fidèles d'Emanuel Gat, interprètes du chorégraphe parfois depuis plus de dix ans. L'âge n'est pas la question de *Freedom Sonata*. Mais l'énergie que l'on a en soi, que l'on a envie de partager, du besoin de faire corps avec les autres sans s'oublier.



Freedom Sonata d'Emanuel Gat Emanuel Gat Dance

Petit à petit, le tapis de sol devient blanc et les costumes noirs. Les lumières, très graphiques et présentes depuis le début de la pièce, continuent de structurer l'espace, comme on le voit beaucoup ces dernières années, pour un rendu percutant qui ajoute au rythme explosif de la pièce. Solo, duo, mouvement d'ensemble, groupe collectif ou parfois tenu par un-e chef-fe de file : les moments de danse s'enchaînent sur la musique de Kanye West, sans jamais tomber dans la caricature des tableaux les uns à la suite des autres, avec **une redoutable efficacité**. Peut-être un peu trop. Il y manque comme un grain de sable, comme un twist de surprise, pour être pleinement conquise par cette pièce qui montre parfois un peu trop qu'elle fait tout pour plaire. Jamais contentes, ces journalistes ? Peut-être parce que j'attends toujours beaucoup de ce chorégraphe, dont la dernière pièce me reste encore en mémoire. Peut-être aussi que mon oeil est un peu usé face à ces procédés scéniques revus jusqu'à la corde. Mais **la qualité d'écriture d'Emanuel Gat** ne s'effrite pas. Elle est toujours aussi **vivace, acérée**, mêlant avec bonheur différentes techniques pour créer la sienne. Une nourriture d'une immense richesse pour **ces onze formidables et si virtuoses interprètes**, qui rendent bien au chorégraphe tout ce qu'il leur apporte. *Freedom Sonata* n'en reste pas moins, ainsi, **un moment exultant de danse et profondément fédérateur**. On en a besoin plus que jamais.



Freedom Sonata d'Emanuel Gat Emanuel Gat Dance

Quelques heures plus tôt, au même Théâtre de la Criée, avait lieu un tout autre spectacle, une performance aride et sans superflu d'un corps empêché : **Anda, Diana de Diana Niepce**. Magie des festivals capable d'associer dans la même soirée des spectacles n'ayant a priori rien voir. On est loin effectivement des corps exultants d'Emanuel Gat. Mais **la puissance du corps, la solidarité entre les individus**, reste aussi au coeur de cette pièce particulière.

Danseuse et chorégraphe portugaise, **Diana Niepce** reste depuis un grave accident handicapée motrice. L'artiste a fait **de son chemin de reconstruction sa force créatrice**. Sur le plateau, il y a cette frêle danseuse, torse nu, entourée de deux immenses danseurs baraqués comme deux gardes du corps. Ou plutôt comme deux béquilles. Grâce à eux, à leurs portés, à leur attention de chaque instant, **Diana Niepce dessine sur les deux murs entourant le plateau une chorégraphie sinieuse**, comme si elle cherchait à voir jusqu'à où son corps pouvait aller. Une étrange impression naît alors du plateau, où l'on se demande quel est le handicap de la danseuse, et si même elle en a vraiment un. Ainsi, quand l'artiste ramène doucement sa jambe du côté opposé, s'agit-il d'un geste chorégraphique ou d'un besoin qu'a sa jambe d'être soutenue ? Nous autres valides avons souvent une vision simpliste du handicap : un être humain est forcément soit debout, soit en fauteuil roulant. Mais le corps peut être empêché de bien des façons. Diana Niepce ne cache pas son handicap, mais elle semble le dévoiler petit à petit (même s'il est pourtant bien visible), joue avec nos sensations. On comprend petit à petit qu'elle ne maîtrise pas complètement ses jambes, que ses chevilles sont trop fines pour être correctement musclées. Qu'elle peut à peine tenir debout sans aide. C'est ainsi le fil rouge du spectacle : petit à petit, **se séparer de ses deux béquilles humaines et bodybuildées pour tenir debout toute seule**, ne serait-ce quelques secondes.

Puis Diana Niepce part dans un solo ténu, au sol. Le handicap n'est ici plus la question, mais comment **son corps est encore capable de créer de la poésie, de la lumière**. Tout ne se termine pourtant pas dans la grâce, mais au contraire dans un bruit assourdissant de ferrailles, symbole peut-être de son accident qui a broyé son corps. La **puissance de sa résilience**, les possibilités infinies du corps humain, **la force de la danse** y compris par des corps non normatifs font de **Anda, Diana** une

performance à part.



Anda, Diana de Diana Niepce

Festival de Marseille

***Freedom Sonata* d'Emanuel Gat par la Emanuel Gat Dance, avec Tara Dalli, Noé Girard, Nikoline Due Iversen, Pepe Jaimes, Gilad Jerusalmy, Olympia Kotopoulos, Michael Loehr, Emma Mouton, Abel Rojo Pupo, Rindra Rasoaveloson et Sara Wilhelmsson. Jeudi 20 juin 2024 au Théâtre de la Criée de Marseille. [À voir les 22 et 23 janvier 2025 à Montpellier, du 17 au 21 mars 2025 au Théâtre de la Ville de Paris.](#)**

***Anda, Diana* de Diana Niepce, avec Diana Niepce, Bartosz Ostrowski et Joãozinho da Costa. Jeudi 20 juin 2024 au Théâtre de la Criée de Marseille.**

[Le Festival de Marseille continue jusqu'au 6 juillet.](#)

Au Festival de Marseille, histoires de transmission

Visuel indisponible

"umuko" de Dorothee Munyaneza © Patrick Berger

Pour sa dernière semaine, le festival d'été de la cité phocéenne a continué de renforcer ses liens avec l'Afrique. Au programme notamment, les résultats de deux passations artistiques d'une génération à l'autre.

Que Marseille soit un point de croisement entre le continent africain et l'Europe tombe sous le sens. Aussi, le bientôt trentenaire Festival de Marseille, pour sa semaine de clôture, mettait-il à en avant non seulement des artistes venus du sud de la Méditerranée, mais également des spectacles préoccupés par le voyage des formes artistiques, leur passage d'un port à l'autre. Cet événement désormais incontournable, sa directrice [Marie Didier](#) le revendique comme un lieu où des jeunes artistes prennent la lumière au milieu de signatures déjà plus connues.

C'est comme cela qu'au théâtre Joliette, la compagnie **Kazyadance** mettait en avant un jeune artiste, repéré dans les ateliers du Royaume des fleurs, le lieu de la compagnie, à Mayotte. Auteur et performeur, **Hamza Lenoir** mêle danse, poésie et arts visuels pour parler de Mayotte, son histoire et son présent pris dans des relations coloniales. Sur scène, ils sont trois : lui qui parle et chante, le danseur **Inssa Hassna**, dit Jésus, qui bouge, et le musicien **Natcho Ortega** qui rythme l'échange. Cette forme en construction est un aperçu du travail mené par la compagnie mahoraise dirigée par **Djodjo Kazadi**, qui accompagne des jeunes créateurs de Mayotte leur développement artistique un autre de leurs protégés, **Lil'C**, était à l'affiche de Passages Transfestival et de June Events ce printemps.

Retour au Rwanda



Le Corps de Jésus

de Hamza Lenoir © Pierre Gondard

À l'affiche également, *umuko* de **Dorothée Munyaneza**, une autre passation artistique, rwandaise cette fois. Chacun des six interprètes, la chorégraphe désormais basée à Marseille les a choisis au coup de coeur, lors d'aller-retours à Kigali ou en rebondissant d'une page à l'autre sur Instagram. Composer une lettre d'amour à sa terre natale, quittée depuis presque trente ans, à travers les corps et la voix de ses jeunes artistes est une idée forte. Dorothée Munyaneza lui donne une forme contemporaine, bien qu'elle puise ses mouvements et ses mélodies dans la culture traditionnelle rwandaise. Sur une scène en forme d'horizon, les danseurs se transforment en musiciens comme si de rien n'était ; tantôt ils synchronisent leurs mouvements, tantôt les uns rythment les mouvements des autres. En costumes noirs et rouges, ils apportent tous leurs talents multiples sur un plateau commun.

Ainsi qu'il est construit, *umuko* déjoue la tentation folklorique, qui voudrait limiter une culture à quelques images d'Épinal. Ce faisant, il montre une jeunesse artistique rwandaise vivante, à l'oeuvre, sans condescendre non plus à une exposition mécanique des talents individuels (les leurs n'en sont pas moins nombreux), en intégrant le tout dans une forme enlevée. Dorothée Munyaneza, dont le travail s'articule autour de l'histoire meurtrie du Rwanda et dans des collaborations avec des artistes d'autres disciplines, entreprend ainsi une transmission qui, on l'espère, se poursuivra et prendra son ampleur.

Samuel Gleyze-Esteban Envoyé spécial à Marseille

Festival de Marseille

Du 14 juin au 16 juillet 2024

Le Corps de Jésus de Hamza Lenoir

Les 2 et 3 juillet 2024

Durée 1h10

Conception, chorégraphie : Hamza Lenoir

Performance : Hamza Lenoir, Insa Hassan dit « Jésus »

Scénographie, vidéos: Jean Christophe Lanquetin

Création sonore : Nacho Ortega

Création lumières : Camille Mauplot

Régie lumières et vidéo : Jules Bourret

Regards extérieurs : Djodjo Kazadi (danse et performance), Jean-Luc Raharimanana (textes)

Production : Cie Kazyadance / Royaume des Fleurs

umuko de Dorothée Munyaneza

Les 3 et 4 juillet 2024

Durée 1h10

Direction artistique : Dorothée Munyaneza

Avec : Jean Patient Nkubana, Impakanizi, Cédric Mizero, Michael Makembe, Abdoul Mujiyambere

Lumière : Camille Duchemin

Costumes et accessoires : Stéphanie Coudert, Cedric Mizero, Maximilien Muhawenimana

Musique originale : Jean Patient Nkubana, Impakanizi, Michael Makembe

Régie lumière : Camille Faye

Régie son : Camille Frachet, Aude Besnard

Production : Virginie Dupray Cie Kadidi, assistée de Nouria Tirou

Edition : 10 juillet 2024 P.2

Famille du média : PQR/PQD (Quotidiens régionaux)

Périodicité : Quotidienne

Audience : 556000



Journaliste : -

Nombre de mots : 188

En bref

18 000 spectateurs au Festival de Marseille

Le Festival de Marseille, qui s'est achevé samedi dernier avec *Fêu* au théâtre de La Sucrière, a rassemblé plus de 18 000 spectateurs, plus de 14 000 personnes pour les spectacles payants et 3 800 personnes pour les propositions en entrée libre. Avec un taux de remplissage de 96% et un tarif unique à 10€ (5€ pour les moins de 12 ans), le Festival revendique "une dynamique de fréquentation exceptionnelle qui a bénéficié non seulement aux artistes reconnus, comme Emmanuel Gat qui présentait *Freedom Sonata* en première mondiale, mais aussi aux artistes émergents : Nivine Kallas qui présentait *FaSL* en première européenne, Hamza Lenoir avec *Le corps de Jésus* ou encore Khalil Epi et sa création *Aïchoucha*." Le Festival souligne également qu'"une place équitable a été donnée aux artistes femmes, auxquelles le Festival, au-delà d'une parité et d'une visibilité, a consacré 50% de ses moyens artistiques, avec la présentation du travail de Malika Djardi, la première européenne du duo égyptien Nafaq, les premières françaises de Colette Sadler et de Lisa Vereertbrugghen, la première mondiale de Robyn Orlin..."

Festival de Marseille : « Fêu » de Fouad Boussouf

***Fêu*, la dernière création de Fouad Boussouf sera à l'affiche du Festival de Marseille les 5 et 6 juillet. A ne pas rater !**

Initialement cette pièce, prévue pour onze danseuses, devait s'intituler *Feu Sacré*, ce qui dans ses sens multiples dit bien l'esprit de l'oeuvre. Car si la scénographie et la dramaturgie empruntent au rituel (le feu sacré), c'est surtout la remarquable énergie des dix danseuses en définitive au plateau qui s'impose. Elles ont effectivement le feu sacré, voire un sacré feu !

Pour comprendre le « initialement » d'un « Feu Sacré », il y a le succès de *Näss* (2018), pièce créée par ce qui était encore la compagnie Massala, pour sept hommes et dont le titre peut se traduire par « les gens ». Une déflagration d'énergie masculine, sensuelle et fraternelle qui s'emballait sur le rythme obsédant d'une musique Gnawa revisitée par le designer sonore Roman Bestion. Énergie phénoménale de danseurs choisis pour leur forte présence scénique : la pièce suscita l'enthousiasme pour la chaleur de sa puissance collective. Cela rappelle le « coup » réussi par Blanca Li qui, en 1993, s'était imposée avec *Nana et Lila* porté par les mêmes rythmes gnawas.

Pour Fouad Boussouf, la résultante fut aussi, sinon plus, immédiate quoiqu'en léger différé pour cause de perturbations covidienne : il est nommé directeur du CCN du Havre en 2021 (prise de fonction en janvier 2022). S'il y eut d'autres motifs, la chaleur et l'énergie de ce *Näss* firent beaucoup pour convaincre tant il est difficile de ne pas s'emballer derrière ces sept possédés généreux et solidaires.



"Fêu" - Filage - Fouad Boussouf © Antoine Friboulet

Comme d'autres, Fouad Boussouf a voulu transposer l'expérience dans un univers féminin. Mais plutôt qu'un « *Näss* femme », comme l'avait fait Claude Brumachon pour *Bohème* homme (1994) puis femme (1997) ou plus près de nous, Jean-Christophe Bleton pour *Bêtes de scène*, version hommes 2015 puis version femmes 2021 en attendant la rencontre des deux distributions (pour 2024), et sans oublier le paragon du genre, à savoir le *Boléro* 1961 de l'inévitable « Momo les Belles Mirettes » créé par une femme, Duska Sifnios, puis en janvier 1979 confié à Jorge Donn entouré de femmes, puis, six mois plus tard en juin 1979 à l'Opéra de Paris, entouré d'hommes. Maurice Béjart prouvant ainsi que l'on peut faire d'un

concept aussi spéculatif un blockbuster grand public. Mais ce n'est pas dans cette direction que s'est dirigé Fouad Boussouf. En reprenant les « fondamentaux » de *Näss*, mais en développant un autre propos, il a plongé dans l'imaginaire du feu féminin, quelque chose d'archétypal, qui pousse vers la magie et la transe.



Vidéo : <https://youtu.be/S3Kw1APZsy8>

Comme il le reconnaît lui-même, Fouad Boussouf a auditionné de très nombreuses danseuses et la première des qualités d'un chorégraphe étant le casting, il faut citer toutes les interprètes : Serena Bottet, Filipa Correia Lescuyer, Léa Deschaintres, Rose Edjaga, Lola Lefèvre, Fiona Pitz, Charlène Pons, Manon Prapotnich, Valentina Rigo, Justine Tourillon. Certaines (Fiona, Rose ou Valentina) viennent de l'univers hip-hop, mais avec de très nombreuses expériences connexes ; d'autres (Charlène, Justine et Léa) viennent d'un univers plus académique comme le Ballet Junior de Genève ou comme Serena et Manon, respectivement issus du CNSMDL et du conservatoire d'Avignon. Lola et Filipa, ont des parcours plus particuliers, mais en somme, aucun style ne prédomine et ce sont les personnalités qui se sont imposées. Distribution remarquable d'autant que débarrassée du canon physique dominant. La revendication de corps non-conformes n'a plus rien de révolutionnaire sur un plateau, à cette nuance que l'on constate que cela est plus vrai pour les hommes que les femmes.



"Fêu" - Filage - Fouad Boussouf © Antoine Friboulet

Quant au plateau, il tient de l'arène. Un cercle matérialisé d'un tulle qui isole le « foyer » et les dix femmes qui tournent, accélèrent, toutes ensemble, dans le même sens. Il faut attendre dix minutes et que la musique ait pris toute sa place, pour que l'une s'arrête et rompe le rythme. Avant qu'elles ne reprennent avec obstination et selon des ruptures de pas qui sont autant accidentels que propices à des variations que s'octroient les unes ou les autres. Jusqu'à la chute du tulle, soit à la moitié de la pièce, cette ronde obsédante ne cessera. Ensuite, par solo et petits groupes, la construction varie un peu mais l'on perçoit vite que cette dimension n'a pas été la plus prégnante dans la conception. La montée en tension, la force poussant à la transe, les dix comme des sorcières poussant à la folie, l'élaboration du propos tenait plus à cette juxtaposition de moment d'excès.

Dans *L'Appel de la transe*, Catherine Clément décrit une séance sur une plage de Dakar : « *Au bord de l'océan, des femmes dansent en transe sur une arène de sable devant un millier de spectateurs. Habillées de dentelles et de robes à volants, la tête enturbannée, un chasse-mouche à la main, elles ont fait une entrée majestueuse d'un pas noble et joyeux rythmé par des tambours. La transe qui les possède, elles appellent cela "danser."* » Ce pourrait-être la meilleure description critique de la création de Fouad Boussouf.

Philippe Verrière

Vu le 29 septembre 2023, Biennale de la Danse de Lyon, au Toboggan de Décines.

[Vendredi 5 et samedi 6 Juillet 2024 à 22h à La Sucrière dans le cadre du Festival de Marseille](#)

Catégories:

[Avant-première](#)

tags:

[Fouad Boussouf](#)

[CCN du Havre](#)

[Théâtre du Rond-Point](#)

[Biennale de Danse de Lyon](#)

[Roman Bestion](#)

[Serena Bottet](#)

[Filipa Correia Lescuyer](#)

[Léa Deschaintres](#)

[Rose Edjaga](#)

[Lola Lefèvre](#)

[Fiona Pitz](#)

[Charlène Pons](#)

[Manon Prapotnich](#)

[Valentina Rigo](#)

[Justine Tourillon](#)

[Catherine Clément](#)

[Blanca Li](#)

[Claude Brumachon](#)

[Jean-Christophe Bleton](#)

[Maurice Béjart](#)

[Ruska Sifnios](#)

[Jorge Donn](#)

14 juin →
6 juillet
2024

Festival de Marseille

Danse + performances musique films



FESTIVAL DE MARSEILLE
direction Marie Didier

17, rue de la République
13002 Marseille - France
+33 (0)4 91 99 00 20
info@festivaldemarseille.com
festivaldemarseille.com